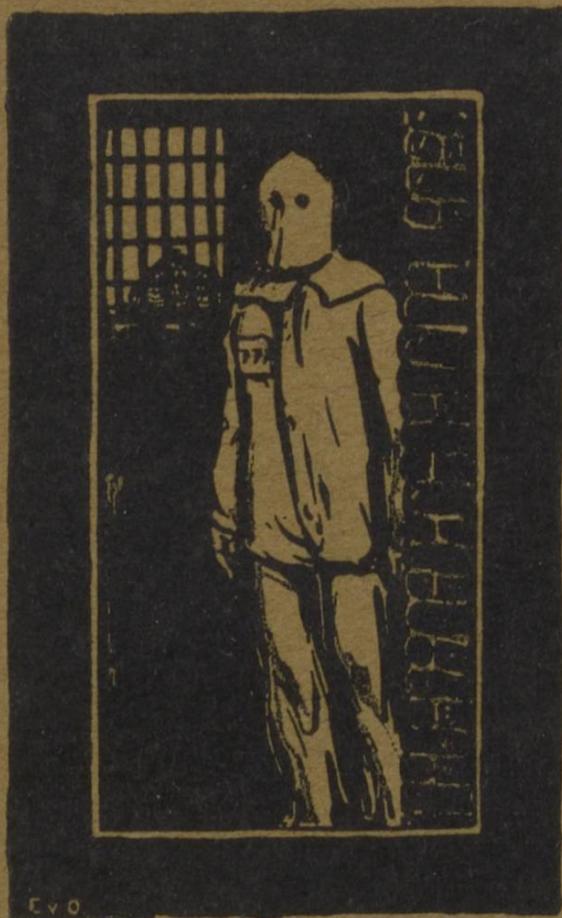
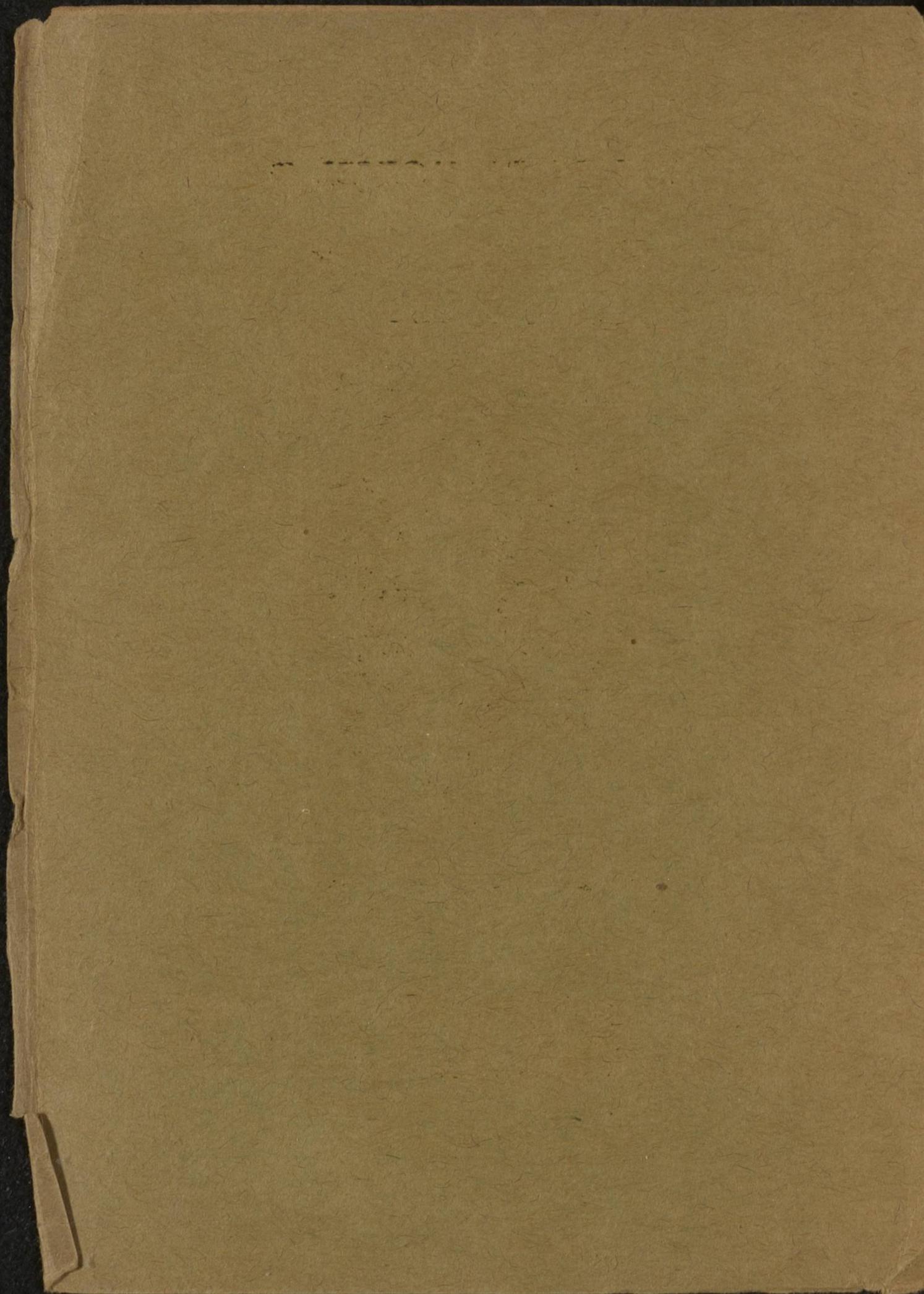


✿ HORACE VAN OFFEL ✿



LES ENFERMÉS ✿



rare

Junon Kilvorde

MLA  
31266

**LES ENFERMÉS**

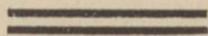
LES ENFERMÉS

Du même Auteur :  
Une Armée de Pauvres, 2e Ed.

# LES ENFERMÉS

PAR

HORACE VAN OFFEL



M. BOOGAERDT Jr. | L'EDITION ARTISTIQUE  
ROTTERDAM. | LIÈGE — PARIS.  
1906

## Table des matières

---

	Pag.
Les Enfermés . . . . .	1
Une nuit de garde . . . . .	85
Le Disciple . . . . .	123
La Cagoule . . . . .	229

---

## I.

Au dehors la neige tombait drue, en blanchissant lentement, l'immense cour intérieure du pénitencier. Il faisait froid et le caporal Robert, éprouvait de la joie à se chauffer au réfectoire en observant par la fenêtre, le-va-et-vient mélancolique des sentinelles au pied des palissades.

Il était exempt de service ce matin là, et il en profitait pour rêver à son aise en fumant des cigarettes. — Engagé volontaire, nouvellement promu à son grade, il n'y avait que quelques semaines à peine qu'il était arrivé au corps de discipline. Auparavant il avait fait son service dans un régiment d'infanterie, cela jusqu'au jour où son capitaine lui avait dit en le prenant à part :

„Caporal Robert, on me demande un gradé pour compléter le cadre du corps de correction ; voulez vous y aller ? On y a un supplément de solde, de la bonne nourriture, l'avancement facile, et en

outre, le droit de porter des épaulettes rouges et une baïonnette-épée de sous-officier. Vous êtes un bon serviteur, si vous voulez je vous proposerai."

Il avait consenti, un peu pour voir du neuf et beaucoup, pour pouvoir porter les épaulettes et la baïonnette-épée.

Au début il avait eu un peu peur cependant ; car, en se souvenant des légendes et des racontars de chambrée, il s'était imaginé être envoyé vers une espèce de géhenne, où vivent des êtres farouches et criminels qu'il faut dompter comme des fauves en cage. — Réellement il n'avait trouvé que des hommes misérables et craintifs, tout un troupeau docile se laissant conduire humble vaincu et résigné.

Il s'en était étonné et parmi ses nouveaux collègues, les anciens, les chevronnés avaient souri en disant : — „Ne t'en inquiète pas garçon, tu en verras toujours assez."

Il avait également cru rejoindre une garnison agréable ; le camp de Beverloo et ses femmes faciles. Désillusion encore, car les carrés étaient vides maintenant, noyés dans la boue et la pluie de l'hiver, pendant qu'au bourg les beuglants étaient fermés, abandonnés comme des volières d'où les oiseaux se sont envolés depuis longtemps.

Il fut tiré de sa rêverie par le caporal Briquet, qui entra en poussant la porte d'un coup de pied et qui vint se mettre tout près de lui, en ouvrant ses mains engourdies au dessus du poêle.

„Hein! qu'il fait froid, que tu as de la veine d'être exempt aujourd'hui", dit-il et comme Robert se contenta de sourire, il reprit. — „Il y a des arrivants, ne vas tu pas les voir? Ils seront ici au train de dix heures."

— „Que veux-tu que ça me fasse, les arrivants", répondit Robert.

— Oh! c'est seulement pour dire, ils sont parfois drôles. Ainsi toi, qui te plains qu'il n'y a que des moutons ici, tu vas voir! J'ai vu les noms chez le fourrier, il y en a des bons, de vrais chevaux de retour.

— Des chevaux de retour? questionna Robert qui cette fois ci s'intéressa.

— Oui, mon garçon, des vrais! Et, écoute ce que je te dis: ils ne viennent jamais seuls. On dirait qu'ils se donnent le mot, les bougres! Il y a des saisons où toutes les prisons se remplissent, Il en vient un, puis deux, puis tout le troupeau et alors ça y est! La vie, des révoltes, des évasions et du „tripoli" recommence, que c'en est un plaisir. On ne sait pas à quoi cela tient.

— C'est le froid sans doute, la saison . . .

— Oui, peut-être bien, en attendant nous en

aurons déjà pour notre argent, avec la fournée d'aujourd'hui.

Et Briquet, qui était un vieux rat de caserne, ayant fait le service à Vilvorde et autrefois à Diest, se mit à donner des détails, en allumant sa pipe, dont il tira de lourdes et suffocantes bouffées.

— „Tu verras! Il y en a quatre parmi les six qui arriveront tantôt, ce sont des gaillards! D'abord il y a Koeck, dit l'enfermé. As tu déjà entendu parler d'un homme pareil? — Voilà, Koeck ignore ce que c'est que de vivre en liberté. Non! je peux me casser la gueule en sortant d'ici si je mens, Koeck ne s'en souvient plus. Cependant il n'a jamais volé quoi que ce soit, ni tué quelqu'un, mais c'est une mauvaise tête! Tu sais où ça conduit! Tout enfant déjà, il fut mis par ses parents dans une école de „bienfaisance” de l'état, d'où il ne sortit que pour entrer au régiment. Là on lui en voulait rien qu'a cause de cela, alors tu comprends, ça n'a pas été long! Il était ici en deux temps et trois mouvements. Depuis lors, il voyage, de la discipline à la correction de la correction à la discipline. Voilà dix ans que ça dure, mais au fond, je crois qu'il s'en moque, qu'il en a pris l'habitude, ce qui est certain c'est qu'on ne sait plus le faire „c r e v e r”. Classe de punition, camisole de force, entraves! ça ne le

dérange plus; quand on le met dans les fers, n'importe de quelle manière, même en attachant les pieds aux mains, il en sort tout seul! Oui, mon cher, c'est un homme comme ça, il n'est pas bâti comme toi ni moi mais ses membres se sont formés à la prison où il est chez lui comme un rat dans son égoût.

Ensuite, il y a Massart un lancier. Un homme fort par exemple, — presque un géant! — Il a servi dans la légion étrangère en Algérie. On dit, qu'il s'est évadé des travaux publics — un sale bazar dans le genre du nôtre, mais encore un peu plus crapuleux, où ils mettent les „yas" de là-bas. — On ne sait pas tout ce qu'il a fait, ce qu'il y a de drôle en lui ce sont ses tatouages. — Sais-tu ce qu'il porte incrusté sur la fesse gauche? — Tu ne le devineras pas, mais si tu crois que je mens assomme moi! Eh bien, il y a là une sentinelle, l'arme apprêtée, sous les pieds de laquelle on peut lire: — „Halte là! on ne passe pas!" — Hein! quel type!

Tu verras aussi Caviet, un artilleur qui depuis quatre ans, „fait l'idiot," dans l'espoir de se faire réformer. Seulement les médecins n'y mordent pas; c'est de la simulation disent ils, alors Caviet voyage, comme Koeck, de la discipline à la correction. — Entre nous, je crois qu'il est fou à lier mais ça ne nous regarde pas et puis,

entre la discipline et l'asile d'alienés . . . ! Tu sais, dans ce genre de boîtes là c'est encore plus fermé . . .

„Avec tout ça j'oublie encore le principal, Mary le fameux Mary dit Mariette. — En voilà un cochon, mon petit, tu ne t'imagines pas ça: Mary, c'est un guide, un volontaire, je te dis qu'il est beau comme un enfant de catin. Blond, tiens de l'or et rose, une vraie demoiselle avec des yeux qui vous regardent, il n'y a pas une chanteuse du bourg qui sait faire de l'œil mieux que lui. Oui en vérité, il chante comme un rossignol, et tous les vieux en raffolent; c'est ainsi, il est aimé comme une femme, et ça ne le gêne pas pour un sou. Il a été collé avec ce Koeck, dont je parlais; avec qui se mettra-t-il maintenant? je me le demande.” Et Briquet tout à ses souvenirs continuait à détailler en parlant encore de quelques autres célébrités de Vilvorde. — Robert l'écoutait silencieux et rêveur, ce n'était pas la première fois qu'il entendait de semblables récits; qui toujours, lui donnaient une envie forte de voir quelques uns de ces hommes qui autour de leur misérable captivité, créent une légende de honte et de terreur.

Les enfermés! ceux qu'on ne voit pas, si ce n'est, de temps en temps dans les villes un lourd tombereau passant à travers la cohue

Le panier à salade, un corbillard de vivants voyageant entre les gares et les prisons, ces tombes temporaires, aux portes noires hérissées de pointes, comme des mâchoires de fer. On ne les voit pas ! ou à peine, vivement entraînés par des gendarmes, les menottes aux poignets, l'oreille basse, comme des bêtes effrayées qu'on a trop battues ; vêtus de gris furtifs et pâles, comme ces fantômes indécis qui peuplent le crépuscule des cauchemars. Il devinait qu'il y avait là dedans tout un peuple, quelque chose qu'il n'avait jamais soupçonné auparavant. Une espèce d'hommes entièrement autres que ceux parmi lesquels il avait vécu jusqu'ici. Les enfermés ! une race vieille comme le monde, répandue sur toute la terre, la race des vaincus et des captifs ; toute une humanité vague d'ergastules, de bagnes et de galères dont on n'a pas raconté la ténébreuse histoire. La tragédie de la chaîne, du carcan et du cabanon, qui s'est jouée derrière les décors de marbre et d'or de l'autre, celle où l'on acclâme les tueurs d'hommes vêtus de pourpre et où parlent les larrons fameux !

---

Briquet se leva en regardant l'heure. „Tiens dans quelques instants ils seront ici, moi je file.” Et il partit. Robert de nouveau seul, hésita un mo-

ment, puis jetant sa capote sur ses épaules il s'en fut vers le corps de garde de l'entrée.

De là, il apercevait tous les blocs de la discipline: les locaux intérieurs, les cuisines et la grande cour commune de la première et de la deuxième compagnie. — Malgré le mauvais temps les hommes étaient occupés. A la première ils faisaient l'exercice, à la deuxième on voyait des équipes se former pour se diriger vers les travaux extérieurs. Là, ils portaient des vêtements en toile grise à parements bleus, et étaient chaussés de sabots lourds presque informes. On leur distribuait des outils par groupe, aux uns des brouettes pour le transport des terres, à d'autres des pelles ou des râpeaux. Et ils s'en allaient après, en escouades grelottantes de travailleurs blêmes, ce qui en faisait quelque chose comme une bande de pierrots forçats, escortée par des gradés, qui marchaient l'arme au flanc en criant des ordres d'une voix brutale. C'était toute une scène naïve et terrible, d'un autre temps, dans le genre de celles que l'on a vues en feuilletant de vieilles imageries, des romans illustrés où il est question de bagnes et de chiourmes. — A l'intérieur des sous-officiers surveillaient quelques détenus employés aux corvées du quartier; plus loin derrière une grille, les hommes de la classe de punition tournaient autour d'un

gradé, qui les dressait le fusil sur l'épaule. — Ils tournaient continuellement, marchaient sans repos, insensibles et abrutis comme des chevaux de manège, pendant que la trace de leurs pas dessinait un cercle de boue dans la neige. — C'était tout le drame monotone et journalier se jouant du réveil à la retraite, du premier du mois jusqu'au dernier; sans repit! comme un de ces châtimens féroces qu'imaginaient les peintres du moyen-âge, dans leurs effrayantes visions de l'enfer.

Cependant Robert y était habitué déjà, il trouvait cela naturel, mais à le voir ainsi en un coup d'œil, cela lui apparut soudain, comme une grande agitation mécanique et puérile, semblable un peu à celle de ces petites houillères que des estropiés exhibent sur les champs de foire. — Mais un coup de cloche résonna et il vit le sergent de garde se diriger vers la porte, pour l'ouvrir toute grande en s'écriant. „Les arrivants!” — Alors du bureau il vit sortir le premier-sergent-major et le fourrier, qui s'approchèrent à grands pas.

Au dehors il aperçut une voiture d'ambulance escortée par deux gendarmes. Le conducteur du train, avait mis le pied à terre, et il flattait ses chevaux de la main. Les gendarmes faisaient sortir les prisonniers.

Il y en avait six qu'ils firent entrer par la porte entre-baïllée.

Ils étaient enchaînés deux à deux et cela ne semblait pas les gêner. Au contraire! ils donnaient leurs poignets et marchaient avec des attitudes d'hommes habitués aux fers, comme les vieux chiens le sont à la muselière et les femmes de mauvaise vie à montrer leur ventre, à tout le monde. — Leurs cheveux coupés courts, leurs uniformes salis, tout leur donnait un air de famille, comme s'ils étaient marqués par une même prédestination. — „Ils ont vraiment des têtes à ça.” songea Robert.

Le brigadier de la gendarmerie présenta au premier sergent les pièces de ceux qu'il avait amenés. Le sous-officier examina un instant, aidé par le fourrier, puis il signa quelque chose comme un reçu. Alors on lui abandonna les captifs dont il prit tout de suite possession, comme d'un bétail nouvellement acquis.

— „Faites l'appel fourrier,” ordonna-t-il, en se promenant devant les gaillards avec des regards de connaisseur, et le scribe, se mit à crier les noms d'un air important.

— Rasteau, François! cinquième de ligne.

— Présent!

— C'était un fantassin, un petit homme d'une allure craintive et insignifiante.

Le premier le regarda avec mépris.

— „Van Blaesel Jean, du deuxième chasseurs.”

Sous son bonnet vert à bande jaune, une coiffure stupide de juif, de fou ou de lèpreux, l'homme blafard clignotait des yeux. Il cria son „présent” d'une voix rauque, tout en lui témoignait la terreur, cependant, il était annoté comme „un homme dangereux, un révolutionnaire!

— Le premier le toisa, „ah! ah! c'est vous le socialiste, attention vous savez, car avec moi, si l'on bouge d'une patte je casse l'autre.” Et comme il le devina craintif et trembleur il s'approcha, sa face camuse de boule dogue tendue en avant, comme pris par une envie de mordre: „Vous entendez! je casse l'autre! je suis comme ça moi . . .”

— Mais le fourrier continuait l'appel.

— „Koeck, Francois, Joseph!”

On entendit un „présent” décidé, Robert vit un profil aigu et le premier se mit à rire en s'écriant:

— „Ah! Koeck! Koeckske! petit Koeck! te voilà de retour, ça t'ennuyait donc le dehors? Enfin puisque te voici tu te tiendras tranquille j'espère!” Et il ajouta en s'adressant aux trois autres, qui se tenaient immobiles, souriant vaguement, en regardant le ciel, qui apparaissait gris entre les toits et les clôtures.

— „Et vous autres! Caviet, Massart, Mary! sérieux n'est-ce pas? Si vous vous tenez bien, je vous trouverai un „plan” . . .”

Ils se regardaient comme des connaissances

d'autrefois, qui se retrouvent : la figure aimable mais les yeux mauvais. Lui, en souvenir des tours qu'ils lui avaient joués, dans le temps, eux pleins de rancune pour sa méchanceté de vieux garde chiourme, les jours de prison au pain et à l'eau, dont il les avait fait punir ; mais, cela se voyait à peine. Il ne pouvait mal de les engueuler ceux là ! — comme ce misérable chasseur par exemple, sachant bien que c'est inutile et qu'on ne les effraye quand même plus.

Robert regardait ces hommes attentivement. L'artilleur Caviet l'air gras et abruti était insignifiant, mais Mary et Massart l'étonnèrent. A les voir ainsi, coude à coude, ils offraient un contraste violent.

La taille de Massart dépassait la moyenne, mais il avait les épaules à ce point larges, qu'il paraissait plutôt trapu. Ce qui frappait encore plus en lui c'était sa figure, un masque empreint d'une expression d'énergie indomptable, la seule tête possible sur de semblables épaules, tellement musclées qu'elles voûtaient son dos.

Le soleil d'Afrique avait coloré sa peau, d'une teinte cuivrée à reflets rouges, un rouge sombre que ni les mois de cellule, de prison ni d'hôpital, n'avaient pu pâlir. Sa mâchoire inférieure s'avancait lourde, sans le défigurer sous une forte moustache, blanche à force d'être blonde. En le

dévisageant Robert se rappela une tête de guerrier gaulois, dont il avait vu l'image dans un traité d'histoire.

Mary, dit Mariette, était plutôt petit; le caporal quoiqu'averti s'émerveilla de sa beauté. Il avait des cheveux blonds, de ce blond doré, que l'on trouve rarement ailleurs que chez les enfants et qui encadrait tout son front, un peu bas, de frisures rebelles et lumineuses. Il avait une vraie figure de femme, avec ses sourcils minces joliment dessinés, ses yeux allongés verdâtres, son petit nez courbé et sa bouche, rouge comme une blessure, dont la lèvre supérieure se pliait en une moue un peu lasse et dédaigneuse.

— Mais à qui ressemble-t-il donc? Songea Robert, et soudain il se souvint; chez lui, au salon, il y avait une grande gravure d'après un tableau de Greuze: Psyché couronnant l'amour. Et il se rappela, qu'il avait bien souvent regardé cet amour, si blond et tant aimé, en se demandant.

— „Pourquoi ne suis-je pas ainsi? A vrai dire, il ne l'était pas lui, très joli, un garçon poussé trop vite, avec un nez rouge et des oreilles écartées, tandis que ce chenapan là! Ah! il était vraiment beau le bougre! Beau! comme un enfant de catin!”

Du reste, il y avait quelque chose de gracieux dans toute sa personne. Son pantalon rouge,

s'élargissait aux hanches, pendant que sa taille était fortement pincée, dans la veste verte ornée de passepoils jonquilles. — Son petit bonnet incliné sur l'oreille, lui donnait un air militaire et hardi à la fois . . .”

— „Et dire que ça ne veut pas se conduire songea Robert, alors qu'ils ont tout pour eux ; servir dans un beau régiment être beau soi même. Je suis certain que c'est un cavalier habile. — Quel joli maréchal-des-logis il aurait pu faire. — C'est peut-être une femme qui l'a mis sur la mauvaise voie . . .”

Comme on les emmenait vers les magasins d'habillement il les suivit, pour le voir encore et l'intérroger à l'occasion.

---

On avait habillé les hommes et maintenant on les conduisait à la douche. L'uniforme de la discipline: la veste à boutons d'os, le pantalon en toile grossière, les sabots informes et le petit bonnet rond et ridicule, les enlaidissait tous. Mary seul n'était pas changé, il avait l'air déguisé et on songeait à le voir ainsi, beau sous la livrée infamante, à ces jolies actrices qui restent gracieuses, même quand elles jouent des rôles de mendiante. Robert entra au

lavoir avec eux et pendant qu'ils se déshabillaient, dans les petites cabines, il se promenait fiévreusement, retenu il ne savait pas lui même par quelle curiosité forte, presque malsaine.

Un à un les hommes se montrèrent. Ils n'avaient pas honte de leur nudité, habitués comme ils l'étaient, de passer de mains en mains, d'être fouillés, d'être désinfectés; faits à tous les voisinages, à tous les attouchements. — Que leur importait, et ils exhibaient sans gêne leurs membres atrophiés d'êtres ayant vécu trop à l'étroit: leurs épaules maigres et aplaties par les lits de camp trop durs, les jambes roidies par l'immobilité, les poignets marqués de stigmates louches, le tout vêtu de peaux livides, d'une couleur trop blanche trop peu nourrie de lumière, et marquées ça et là, de rougeurs suspectes, scrofules naissantes, ou traces de gales mal effacées.

Ils se mettaient sous les entonnoirs, pour recevoir les jets d'eau tiède, qui tombait avec un ruissellement joyeux. — L'eau rebondissante réparatrice et saine, mais qui chez eux n'effaçait rien. Et Robert s'attarda un instant à considérer l'artilleur Caviat, frappé par son masque boursoufflé et immobile, comme une figure de fou ou d'assassin. Ce qui était effrayant en lui, c'était son cou, un cou qui faisait une ligne toute droite avec le haut du crâne; un cou épais et affreux,

bâti pour être pris un jour dans la bouche de la terrible veuve; celle qui enlève les têtes d'un seul coup de dent. . . .

Mais le cri, „Les suivants!” l'arracha de cette contemplation, et pendant que les premiers se sauvaient vers leurs cabines, les trois autres apparurent.

Il vit d'abord Massart, musclé et velu comme une bête sauvage qui posait ses pieds nus lourdement à terre; cela faisait osciller les planches posées sur les pierres du couloir et il ressemblait à une statue de bronze, qui subitement animée, était descendue du haut de son socle pour marcher parmi les hommes. — Après lui, Robert aperçut, Mary.

Celui là n'était pas plus gêné que les autres. Au contraire il poitrinait et marchait lentement, tout rose sous le demi-jour. Sa chair paraissait douce comme celle d'une femme; tout son corps répondait à la finesse de sa figure, aucun muscle n'en gâtait l'élégance souple, la grâce féline, par une saillie trop brutale. Il semblait moins nu que les autres, comme vêtu de sa peau délicate, et Robert remarqua sur un de ses bras ronds aux poignets fins, un petit tatouage bleuâtre ayant la forme d'un bracelet; et il s'étonna encore de sa taille fine et de sa poitrine grasse, qui lui rappelait vaguement, une statue

de dieu ou de déesse, entrevue quelque part. Mais le disciplinaire sentit sur lui le poids de ce regard fouilleur et inquiet, et il leva la tête, surpris. Robert ne put éviter ses yeux, qui brillèrent tellement cyniques et durs, qu'il en rougit et qu'il se retira à l'écart.

Alors le premier le remarqua et il lui demanda brutalement :

— „Eh bien! que fais-tu ici Robert on n'a pas besoin de toi!”

Ne trouvant rien à répondre, il sortit brusquement, agité par un sentiment indéfinissable, où il y avait de la honte et de la colère en même temps.

Dans la chambrée il trouva les caporaux réunis, revenus des travaux, et se préparant pour la soupe, qui allait sonner bientôt.

— „Eh! mon petit!” lui cria Briquet quand il le vit entrer. „Est-ce que tu as vu les gaillards, Ils n'ont pas l'air commode hein?”

— Pas l'air commode!” S'écria Robert violemment. „Pas l'air commode, crois-tu que j'en ai peur de tes récidivistes? je les ficheraï dedans moi les uns aussi bien que les autres!” Et il resta immobile au milieu de la chambre comme pour défier tout le monde. Mais personne ne répondit, seulement ils étaient tous étonnés du ton irrité qu'il avait pris, pour leur dire sa façon de penser.

Le caporal Robert n'était pas plus méchant qu'un autre ; il ne savait pas assez de la vie pour cela, lui non plus, n'ayant beaucoup respiré au dehors. Son père, un ancien sergent-clairon des chasseurs, l'avait mis dès l'âge de douze ans à l'école des pupilles de l'armée, où il avait vécu une petite vie triste d'orphelin, jusqu'à son entrée au régiment. Il ne connaissait que la caserne en y ayant passé jusqu'à ses jours de congé, auprès de son père, qu'il vit obéir, se plier comme tout le monde, à la discipline baroque et humiliante du troupeau. Ce qu'il avait appris par exemple, c'était : que chaque petit bout de galon conquis vous met pour quelque chose parmi les maîtres, en donnant le droit d'un ordre à donner en plus et d'en recevoir un autre en moins. Il lui avait fallu bien du temps, quatre ans, pour gagner les siens, ses larges galons jaunes ; et après avoir obéi longtemps à toutes sortes de choses humiliantes, après avoir été dressé et redressé, il éprouva une grande joie de pouvoir dire aux autres : „Je vous donne l'ordre de faire ceci, je vous donne, l'ordre de faire cela. — Vraiment ! il n'était pas méchant, il était trop enfant pour cela, un enfant à qui ont manqué les caresses tièdes d'une mère, mais il aurait traduit devant un conseil de guerre, sans pitié (et cela était bien de son âge) qui-

conque eut fait mine de méconnaître son autorité. Son petit bout d'autorité, de droit à la tyrannie, qu'il avait gagné avec tant de peine.

Ici à la discipline, il se sentait plus fort encore, son grade y avait plus d'importance.

A son arrivée le commandant lui avait dit : „Caporal, vous n'êtes pas ici au régiment; vous n'avez pas à faire à des soldats, mais à la lie de la société. A un tas d'indisciplinés et d'incorrigibles, qu'il faut mâter. Pour cela soyez énergique n'est-ce pas? et sans pitié! Tout homme que vous renseignerez sera puni, et je vous avertis, qu'il faut les surveiller sans repit et consciencieusement, car ce que vous faites ici n'est pas du service ordinaire, c'est un service d'utilité publique; vous n'êtes plus un simple caporal, mais un représentant de la loi et de la justice humaine.

Avoir des épaulettes écarlates, un plumet vert, porter l'épée-baïonnette de sous-officier et s'entendre appeler le représentant de la loi et de la justice humaine, c'était beaucoup, c'était grand, pour un petit caporal sorti des pupilles. Un petit caporal ne sachant rien de la vie, que ce qu'il en avait entendu dire, dans les chambrées, les corps de garde et les estaminets enfumés où vont boire les soldats.

Dès le premier jour il rêva de semer une terreur salutaire; il ne passait jamais devant les

chambrées des „Yas” sans avoir les sourcils froncés et la marche saccadée. — Et les détenus se demandaient: „Quel homme est celui-ci? Est-il bon, simplement brutal ou mauvais comme la plupart. — Ce qui les effrayait davantage, c'était de soupçonner en lui une tête froide, ou ce qu'ils appellent „un gamin” — Ceux-là on ne sait pas, ils rient, affectent des allures insouciantes et douces, endorment la confiance; puis, quand ils savent que le moment est bon, quand leur victime va pouvoir partir, ils l'attrapent, lui font donner une bonne petite punition, et alors toute la peine est à recommencer.

C'est une chose très triste, que cette vie de disciplinaire, plus triste que n'importe quelle autre, quoi qu'on puisse raconter des bagnes d'ailleurs et des misères d'autrefois. — C'est une chose bien douloureuse, que d'être enfermé astreint aux travaux forcés pour des cas qu'aucun code ne prévoit; pour de simples manquements à la plus inepte des disciplines, et une fois pris, être le jouet d'un tas de petits tyranneaux qui sont mauvais sans savoir pourquoi sans doute. Peut être le sont ils à force d'être à la chaîne eux mêmes comme ces chiens de garde hargneux qui aboient contre tout ceux qui passent. Peut-être suivent-ils simplement leur instinct d'hommes, de pauvres hommes qu'il sont! car

il y a une volupté si profonde à semer l'effroi et d'être le maître incontesté! — C'est qu'ici, la chose est bien tentante: ils savent qu'un mot d'eux suffit, pour doubler, pour tripler la peine de ceux dont la figure ne leur plait pas; et, que ne ferait on quelquefois à un homme dont le masque vous exaspère!

Mais Robert, ne sut garder longtemps son air sévère; sa curiosité enfantine le poussait à interroger les disciplinaires, à causer avec eux. — Il questionnait les cavaliers sur leur vie à l'escadron, ceux qui avaient servi à la légion sur le Tonkin ou l'Algérie. Ceux-là il ne se lassait jamais de les entendre; c'étaient de vrais troupiers ayant parcouru le monde poussés par une envie irrésistible de batailles et de pillages. Les derniers d'une espèce qui a fini son temps, que les condottiere traînaient derrière eux autrefois, et qui maintenant comme des figurants inutiles et gênants sur la scène du monde, se trouvent sans emploi. Bon pour la guerre, ne sachant se former à la caserne, ils mènent des existences folles et obscures d'aventuriers ignorés, traînées des compagnies de discipline aux corps expéditionnaires réunis hâtivement; existences, s'achevant souvent quelque part, comme celle des fauves, dans un combat de nuit, ou dans quelque cour intérieure, contre un poteau d'exécution. — Quelques uns d'entres-eux,

avaient des décorations étrangères pour faits de guerre et actes de dévouement. — Puis il s'intéressa à d'autres, les vrais, ceux qui avaient ça dans le sang. — La plupart, sortant des écoles „de bienfaisance” de l'état, ou ayant passés aux dépôts de mendicité d'Hoogstraeten. — Ceux qui dans la vie civile faisaient des métiers louches de colporteurs ou de forains. — Des bateleurs habiles en contorsions bizarres, des lutteurs de foire et des souteneurs Bruxellois, qui racontaient, des histoires amusantes, de femmes qu'on rosse et de chics types qu'on dévalise. — Ils montraient comment se pratique le coup du père François et se comprenaient entre eux en une espèce de jargon dit „Bargoensch” pâtois composé, sans doute, des restes du langage des pendards et des tire laines d'autrefois. — Tout cela, l'amusait beaucoup il s'habitua doucement à leur cynisme. — Il apprit d'eux comment on vit en prison, quelles sont les bonnes maisons de détention et les mauvaises. Ils lui dirent aussi, la manière de tromper les juges et ce qu'il faut avouer pour n'avoir qu'un minimum de peine. — Il ressentait pour eux beaucoup moins de mépris, que pour les détenus ordinaires; c'est à dire, ceux qui n'avaient jamais fait que quelque crime, au point de vue des coutumes et des usages militaires. — Des pompiers malheureux ceux là,

qui souffrent la captivité et la honte, sans en avoir le bénéfice. Il appréciait davantage un malin comme le nommé Strik par exemple qui disait à ceux qui voulaient l'entendre.

„Moi encore faire du service, de la discipline! puis servir deux ans après ma classe! — Ah! non! aussitôt libre, j'entre n'importe où et je vole avec éfraction, voilà! Ça me fera deux ans de prison et le renvoi de l'armée. Comme ça je serai libre, c'est une vérité! car en prison on n'a rien à craindre; quand on y va pour deux ans on n'y reste pas un jour de plus. On n'y a pas le droit, de vous prolonger comme ici sans nouvelle condamnation.

Ainsi il s'était fait très vite au milieu; en prenant l'habitude de vivre parmi ces hommes, sans se douter, que quelque chose d'eux s'infiltrait en lui. — Comme tout le monde obéissait assez bien et qu'il se sentait respecté, il ne punissait pas trop. Du reste il en aurait été un peu gêné, car étant pauvre il manquait souvent de tabac et alors il lui arrivait d'en demander à l'un ou à l'autre disciplinaire en secret. Ceux-ci se crurent vite autorisés à des familiarités; ils lui faisaient de signes d'intelligence pendant le service. Comme il souriait quelquefois, beaucoup disaient, que c'était un bon caporal. — L'ayant entendu un jour, cela le flatta, et il posa

devant ces francs et ces indociles comme quelqu'un qui n'a pas peur non plus, et qui oserait se moquer de son service, au besoin aussi fort qu'eux.

Cependant pour les hommes de la classe de punition il n'était pas tendre. Il aimait d'être désigné pour les commander. En ces occasions il s'amusait à leur faire exécuter du maniement d'armes en décomposant, pour leur faire gagner froid aux mains, ou bien il les faisait tourner toujours, comme des chevaux de bois dans un carroussel. — Il y avait parmi eux un ancien sergent de son régiment, qui un jour, quand ils y étaient encore à deux, l'avait fait punir légèrement. Il s'en vengeait maintenant, avec bien du plaisir, en criant sur lui à propos de rien ou en le surveillant féroce, du matin au soir, avec l'espoir de l'attraper à fumer. — Il lui avait déjà fait coller huit jours de salle de police, et le gaillard devenait toujours très pâle quand il le regardait. — Tout le monde voyait bien qu'il le cherchait, mais on ne lui en voulait pas, parce que — disait on : — celui-là a été parmi les galonnés, il a eu son temps, alors il pouvait faire des autres ce qu'il voulait. Puisqu'il a été sous-officier, il est juste qu'il crève plus que les autres.

---

Le lendemain de l'arrivée des nouveaux, Robert s'empessa, dès le réveil d'aller aux blocs des

disciplinaires. — En faisant le chemin il s'étonna de l'espèce de curiosité qui le poussait là. — Il trouva les hommes dans les rangs pour recevoir leur café; du premier coup d'œil il remarqua que Mary, se tenait à côté de Massart et cela lui déplut. Mais l'arrivée des hommes de corvée à la cuisine vint le distraire. Ils portaient, des bidons en cuivre, pleins de café, qu'ils distribuaient en passant devant les rangs. Les disciplinaires présentaient leurs gobelets en les surveillant attentivement, la figure réchignée, prêts à murmurer pour une goutte de trop peu chez eux ou de trop ailleurs. Et cela disait bien tout cet instinct profond de l'homme, qui, quoi qu'il soit devenu, se cramponne avec fureur au moindre des droits qu'on lui laisse.

Ils mangeaient maintenant, assis sur les lits de camp en bois, où les paillasses bourrées de déchets de papier se tassaient pliées en deux sur les couvertures enroulées. — Robert se promenait devant leurs chambres aux portes ouvertes, les regards toujours attirés vers „Mariette — il entendait qu'on lui donnait ce nom, qui insouciant assis dans le tas, plaisantait avec ses nouveaux compagnons. Beaucoup le connaissaient, de Vilvorde et d'ailleurs. Il était célèbre comme une femme qui a eu beaucoup d'amants et que l'on croit prête à en prendre encore. Les vieux le

flattaient en lui offrant des quarts de pain blanc et des cigarettes. — Il leur tirait les moustaches et se laissait chatouiller avec des rires de fille. Cependant Robert vit bientôt, que c'était la compagnie de Massart qu'il préférerait à celle des autres. — Ceux-ci mangeaient encore que déjà ils s'étaient retrouvés à la cour, pour fumer une cigarette. Leur manière insouciant de se promener, bras-dessus bras-dessous, l'agaçait et il s'approcha d'eux le sourcil froncé.

— „Vous avez tant de temps que ça vous autres? vous feriez peut-être mieux de vous préparer pour l'exercice.

Ils lui obéirent, en souriant en dessous, avec un mouvement d'épaules plein de mépris. Il crut même entendre Mariette qui murmurait. „Ça commence déjà?”

Du reste, il eut beau faire dans la suite, cela ne changea pas. Ils faisaient leur service tout doucement, marchaient à l'exercice comme les autres, et se présentaient propres aux inspections; mais aussitôt qu'ils avaient un peu de repos, le dimanche après la messe, ou entre le repas de midi et l'appel d'une heure par exemple, on les voyait se promenant ensemble sur la cour. — Quelquefois quand il y avait du soleil, ils étaient accroupis comme des lézards contre le mur du réfectoire, tout près l'un de l'autre, la joue rose

du guide caressant le muffle brun du légionnaire. — Ils se causaient doucement, mais Robert ne savait s'imaginer ce qu'ils pouvaient se dire ainsi, sans s'en lasser jamais.

---

Il ne se rendait pas bien compte pourquoi cette amitié le gênait, elles sont peu rares dans les casernes et les bagnes, et lui qui sortait des pupilles en avait vu bien d'autres. Mais il était obsédé par un désir fou de s'y opposer, de les séparer; de se mettre en travers de ce qu'il devinait bien être leur bonheur.

Peu à peu, il s'imagina avoir à accomplir quelque chose comme un devoir; ces hommes n'étaient pas assez malheureux: ils n'expiaient pas suffisamment. — Que leur importe, songea-t-il, d'être enfermés, ils ne désirent rien du dehors, ils ont la seule chose qui manque en prison: l'amour. — Il n'y avait en eux rien de triste, Massart insouciant et calme, semblait vivre indifférent comme si son âme s'était bronzée comme son masque, et près de lui l'autre ne cessait même pas de sourire. — Rien n'avait prise sur eux, ni le froid qui crevasse la peau, ni les nuits sur les planches ni les corvées fatigantes. — Rien, l'un restait fort et l'autre beau; beau malgré tout, avec ses

yeux troublants et sa figure blanche de blond doré et délicat.

Oh! il était beau, une beauté chaude vraiment! qui faisait songer Robert, que c'était peut-être à force d'être aimé qu'il était ainsi.

Puis il les sentait hostiles envers lui, moqueurs. Plusieurs fois, il crut les entendre rire pendant qu'il passait, et cela l'indignait, car il croyait alors qu'ils se gaussaient de quelque défaut de sa personne.

Il en causait quelquefois, au réfectoire avec les camarades; mais eux, cela leur était indifférent.

Il y en avait qui disaient: „Vous savez ce Massart on ne sait pas, un mauvais coup est vite donné!” — Ça l'excitait encore plus et il s'écriait. „Ces bougres ont meilleure vie que nous, sont-ce des punis, oui ou non?” — Et il cherchait dans son esprit un moyen de s'en faire craindre, et peut-être, de s'en faire aimer en même temps.

---

Il prit l'habitude de leur faire des observations à tous les moments, il se mit à leurs trousses comme un chien hargneux. Souvent à l'exercice, quand il commandait, il les prenait à partie violemment, avec le vague espoir de les entendre répliquer, ou de surprendre chez eux quelque geste de révolte. — C'est surtout à Massart qu'il en avait, Mary le gênait avec son regard fixe, et il se

grisait à ce jeu comme un dompteur se grise aux jeux de la cage. — Massart se montrait du reste très doux, les yeux pleins d'un effroi étonné de cette guerre sans raison, où il présentait devoir succomber. C'est que maintenant cet homme était un peu las de se débattre, ayant tant traîné, à droite et à gauche — expédié vers une colonie ou une prison, que finalement il s'était mis à rêver, de finir son temps de discipline, et il avait espéré son service accompli, d'aller vivre quelque part, dans un petit endroit qu'il savait bien tranquille et loin des mœurs policées. — Mais il fallait finir son temps de discipline ; ce n'est rien quand on n'est pas cherché mais une fois qu'on en est là ! Oh ! alors, c'est l'enfer dans l'enfer, c'est la vie terrible, du cachot et des entraves qui recommence. On peut avoir passé par là, mais si bronzé que l'on soit, on a peur d'y rentrer une deuxième fois, comme ces voyageurs, qui égarés dans un pays affreux et désolé, s'enfoncent de plus en plus de peur de revenir en arrière, et de revoir ce qu'ils ont vu.

— Massart, avait peur de ce petit caporal, peur de lui-même, sachant bien qu'à un moment donné ce continuel harcellement de mouche taquine et bourdonnante, l'affolerait et qu'alors . . . Et Robert, vit souvent, sur le front de l'athlète perler de grosses gouttes de sueur malgré le froid

et la légèreté de la corvée qu'il lui imposait.

D'ailleurs tout le monde s'étonnait de cette docilité; ceux qui avaient connu Massart autrefois en étaient déçus, ceux qui ne le connaissaient que de réputation s'en plaignaient, comme s'il leur avait fait manquer à un spectacle promis depuis longtemps. — Chaque fois que l'on entendait la voix grondeuse du caporal prononcer son nom, les attentions s'éveillaient. Aux heures de repos, les „Yas" se mettaient aux portes et aux fenêtres de leurs chambrées, toujours ouvertes; leurs chambrées bondées et puantes jour et nuit surveillées, où ils vivaient, comme un tas de bêtes malfaisantes et sales. Ils écoutaient en se faisant des signes d'intelligence: attention Massart va se fâcher, Massart se fâchera! comme il ne se fâchait pas, ils lui en voulaient comme d'une trahison et ils se plaignaient entre eux, en se rappelant le bon temps d'autrefois. En ce temps là, — ils ne savaient jamais bien le définir, les disciplinaires étaient des hommes tellement terribles, que les gradés en avaient peur. On n'eut osé leur donner de la mauvaise soupe alors! Oh! non! ni trop peu de pommes de terre! car ils auraient laissé là leurs gamelles. Cette tradition était si tenace qu'on en voyait souvent, se révolter et se faire mettre dans les fers, rien que pour montrer qu'ils étaient aussi audacieux que ceux d'autrefois.

Les gradés aussi s'intéressaient et Robert se sentant observé de partout, comme un acteur en scène, se montait la tête en se convainquant de plus en plus, que ce qu'il faisait était quelque chose de très juste, quelque chose d'utile même, pour le bien du service et pour ce qui chez lui représentait la morale. — Au fond, il obéissait à une volupté d'homme faible, qui détient de quoi faire trembler un fort, mais cela, il ne se l'avouait pas, ne sachant se l'avouer car s'il l'eut su, il aurait été conscient, et il ne l'était pas, comme tous les êtres inférieurs.

. . . Maintenant il était pris comme par une rage de faire son service „à la lettre. Il „cloppait” comme on dit, toujours à la compagnie dès le réveil, commandant les corvées et l'exercice à grands éclats de voix.

Un dimanche, après midi, comme il entra dans la cour de la première compagnie, il les vit de nouveau ensemble, appuyés contre le mur, approfondis dans leur éternelle et mystérieuse contemplation.

— „Massart!” cria-t-il d'une voix rageuse, venez avec moi pour ramasser les ordures !

— On était au repos, l'homme avait été de corvée ce matin même, il crut pouvoir répondre doucement :

— „Mais ce n'est pas mon tour caporal.”

Tout de suite Robert sentit le sang lui monter au

visage. Le sergent de garde était venu se mettre à sa fenêtre, des groupes de disciplinaires s'arrêtaient, il sentit peser sur lui des regards curieux et profonds; alors il se mit à crier d'une voix de tête. dont le son faux et criard l'étonna lui même.

— „Ah! vous répliquez, disciplinaire, voulez vous jeter votre cigarette et prendre la position! Je vous dis que vous irez avec moi ramasser les ordures . . .”

Et, voyant que le géant tremblait, que de grosses veines gonflaient son front, et que ses mains énormes se crispèrent, il répéta rageur :

— „Vous irez en corvée, vingt fois de suite si ça me plait, vingt fois . . . !”

A côté de Massart le gamin s'était levé, il était tout rouge avec sa jolie figure légèrement crispée par une agitation, qu'on ne savait être la colère ou la peur. Mais Robert ne s'inquiéta pas de lui, c'est à Massart qu'il en voulait.

— „Et maintenant en avant!”

Il avait peut-être espéré un refus, mais il fut déçu car l'homme marcha, seulement son regard noir le fit frémir. Il songea tout de suite: il compte sans doute se trouver seul avec moi dans un coin de la cour pour me casser la tête avec sa pelle, et il eut peur. „C'est bon” fit il vous resterez ici, mais vous aurez des mes nouvelles. Et il partit pour aller rendre compte.

Seul, il eut d'abord envie de pleurer comme un enfant qu'on a mis en colère, une honte très vague inquiétait son âme. Pourquoi s'était-il irrité à ce point? C'était une habitude dès longtemps prise et réglementaire de ne commander les corvées supplémentaires qu'à tour de rôle, l'homme pouvait bien lui faire observer, qu'il avait déjà marché. Il voulut laisser l'affaire là, puis il s'indigna de ce qu'il l'avait regardé avec mépris; lui un sale „yas” un vilain prisonnier!

— Et il, se rappela les paroles du commandant. „Vous représentez la loi et la justice. Pourquoi, la justice se laisserait-elle ridiculiser par ses victimes? et il se convainquit encore une fois, que c'était un devoir qu'il avait à remplir. Un devoir important auquel on ne peut manquer sans qu'il ne sut très bien définir, pourquoi?

— Il renseigna Massart, qui fut puni le même jour de huit jours de salle de police. L'homme avait un mois de bonne conduite, avec cette punition ce mois était à recommencer, car on n'est pas libéré avant d'avoir accompli son temps sans une punition, aussi minime qu'elle soit.

Tout le monde s'attendait à quelque chose.

— „Une fois dans la boîte Massart démolira tout” — fit-on. Mais il n'en fut rien. On eut dit que l'homme décidément maté se résignait à tout.

Comme il n'allait en cellule que le soir, après le service terminé, Robert continua à le trouver sur son passage. Ce qui l'indignait surtout, c'était de voir, l'indifférence avec laquelle le disciplinaire allait passer ses nuits sur les planches, alors, que son amitié avec Mary, semblait s'augmenter encore. Mary ne faisait plus rien, l'autre lui bordait son lit, cirait ses bottines. Le matin ils se lavaient dans le même seau, les torses nus malgré le froid, mangeaient du même pain, et n'employaient qu'une gamelle pour eux deux. Comme il n'était pas tous les jours de service, il ne pouvait leur défendre ces choses qu'une ou deux fois par semaine, et il voyait bien alors à leurs figures, qu'ils se promettaient de recommencer, aussitôt qu'il aurait le dos tourné. — Un jour il les renseigna tout les deux, pour un motif futile, Massart seul fut puni et il eut l'air d'en être heureux. — La patience de cet homme, à réputation terrible étonnait de plus en plus, mais les vieux gradés eux hochaient la tête. — Maintenant, ils devinaient ce qui allait arriver; ce fut Briquet qui exprima la pensée générale, un soir à la cantine :

— "Ils complotent, je vous dis, qu'ils s'évaderont à la première occasion.

---

Tout le monde se mit à attendre avec l'espoir secret de voir la chose. Depuis quelque temps les évasions, se faisaient rares, c'est qu'on avait trouvé un moyen ingénieux et simple de les empêcher. — On en usait habituellement à la deuxième compagnie, où les disciplinaires allaient journellement travailler au dehors, et aussi le dimanche à la première, pour ceux qui assistaient à la messe. — Cela consistait en ceci : on prenait chaque homme à part, et on lui disait bien clairement. — „Disciplinaire un tel, je vous donne l'ordre d'aller là avec moi, de ne pas me quitter et de rentrer avec moi.” — Si l'homme s'enfuyait, ou tentait de s'enfuir, il se mettait dans le cas prévu par l'article 28 du code pénal militaire, sur l'insubordination et la révolte, alors en dehors des jours de prison et de sa peine disciplinaire qu'il avait à recommencer on le condamnait habituellement à une incorporation dans une compagnie de correction pour un an. — Cette dernière punition accomplie on le renvoyait à la discipline pour neuf mois, où il était placé en outre dans la classe de punition ; celle du moulin où l'on n'a pas de repos et où il est défendu de fumer et de recevoir des visites. — Cela effrayait les plus hardis, il est dur de faire des années de captivité pour un geste, qui n'a rien de criminel en soi, et puis la bruyère paraît quelquefois si vaste, les bois si profonds, que

ces misérables en sont enivrés, et alors ça y est ils „sautent"! Ils sautent, en courant comme des bêtes échappées. — Les courageux parviennent à vivre ailleurs, quelques faibles ou malchanceux se font reprendre, la plupart reviennent d'eux-mêmes, dégrisés poussés on ne sait par quelle faiblesse, comme étourdis par le dehors, où ils ne savent trouver ni gîte et ni pâture comme ces oiseaux longtemps en cage qui meurent quand on leur rend la liberté. On surveilla Massart de près, mais un accident imprévu détourna l'attention de tous. — Un disciplinaire mourut brusquement, on ne sut jamais trop de quoi. — L'homme était tombé pendant l'exercice, on crut d'abord à une congestion par le froid. Comme l'heure de la visite était passée, on le transporta vivement à l'hôpital, où il rendit l'âme. — si toutefois les „Yas" ont une âme! un quart d'heure après son arrivée.

On l'enterra deux jours après, le matin, par un chien de temps et le caporal Robert qui était de l'escorte, se sentit tout remué

C'est que ceux qui n'ont pas la conscience tranquille, ne sont jamais à l'aise quand elle passe, la frôleuse sans yeux, la froide, l'honnête, celle qui est sans haine et sans pitié.

Puis il pleuvait, le ciel était presque noir, fermé comme un visage de mauvais, et c'était une chose

lamentable que ce convoi d'enfermé, bien enfermé cette fois-ci, conduit à sa dernière cellule par les enfermés ses frères. — Ils formaient un troupeau compact, d'échines courbées sous le vent rageur, d'échines de vaincus, de galériens aux masques blancs et effarés. Un troupeau inquiet glissant à travers les ornières, un tas de „Yas” marchant de ce pas furtif et peureux que l'on gagne dans les corridors et les préaux, des prisons silencieuses. — Les gradés entouraient la bande, et dans les allées interminables et boueuses du camp, ce grand camp vide et désolé maintenant, ce misérable cortège s'avancait péniblement essayant d'atteindre son but par des chemins détournés, comme un enterrement hâtif et clandestin de pestiféré ou de fille publique.

Au cimetière, un vrai cimetière de soldats, tracé à la hâte dans le sable jaune, comme un bivac de hasard et où les fosses avaient des aspects de tranchées-abri, on découvrit le cercueil, une misérable boîte de sapin blanc, qui descendit au fond du trou noir en grinçant sur les cordes, comme grincant tous les cercueils, ceux des misérables et ceux des honnêtes gens.

Soudain Robert frissonna en entendant derrière lui quelqu'un murmurer. — „Tiens la famille”. En levant les yeux, il vit un peu à l'écart parmi la floraison des croix pauvres, deux femmes qui

pleuraient. — Elles avaient l'air de deux vieilles filles, vêtues de noir, proprettes et honteuses de leurs larmes et de ce mort, leur frère sans doute. Quel calvaire avaient-elles donc parcouru avant d'arriver ici, dans ce pays triste et ce petit cimetière lointain, dont elles n'avaient jamais soupçonné l'existence. — D'où venaient-elles? de quelque village tranquille du pays wallon, bien sur; où elles devaient habiter, — il ignorait pourquoi il se l'imagina, une maison blanche et bien close, où il y avait un petit salon sombre avec des photographies de famille, un canari, et des poissons rouges dormant dans un bocal plein d'eau claire.

Une petite maison bien close, mais où le malheur était entré quand même; après en avoir fait longuement et patiemment le siège. — Et Robert, sentit des larmes lui monter aux yeux, c'est qu'il ressentait tout ce qu'elles devaient souffrir de ce qu'elles voyaient là, l'enterrement sinistre de ce mort marqué de honte pour l'éternité. — Mourir dans la livrée du forçat, derrière les murs, et le groupe qui s'alignait près de la tombe, l'affirmait bien fort, le groupe aux masques inquiétants, aux crânes pointus, aux cheveux ras!

— Quelle fin! et pour la première fois, Robert songea, qu'il y avait des hommes parmi ces gens.

Des hommes ayant une famille et qu'on aimait sans doute quelque part.

— „Ainsi, ces deux femmes: c'était leur cadet peut-être, elles avaient été inquiètes à son départ pour le régiment, mais maintenant! . . . Comme c'était irréparable de le voir ainsi enfouir dans la boue avec la honte pour linceuil . . .”

Et il se dit encore: Il n'est pas récidiviste, c'était donc sa première fois. Il a peut-être été pris bêtement pour un cri séditieux, ou bien trois punitions marquantes. Peut-être, qu'un petit caporal comme lui, — pas méchant — mais fier de ses galons, le chercha un peu. On fait tant avec un soldat qu'on n' aime pas, c'est si facile! Pour la première fois il vit, que c'est un crime que de prendre la liberté aux hommes et il regretta sa méchanceté vis-à-vis de Massart.

— Non! il ne le chercherait plus, vraiment non! ça le dégoûtait maintenant. — Il ne faut pas croire qu'il était devenu meilleur, ainsi en une fois.

Non! mais il avait peur de l'autre qui l'obsédait toujours: la frôleuse sans yeux, la froide, celle qui est sans haine et sans pitié.

Il fut tiré de cette lourde rêverie, par un piétinement vigoureux et des cris „halte! halte!”

— Un homme venait de bondir, rompant les rangs et il le vit galoper, le dos courbé la tête rentrée entre les épaules, vers les sapins sombres du front de

bandière. C'était Massart qui venait de „sauter"! Déjà quelques gradés et chefs de groupes se lançaient à sa poursuite et rapidement l'officier fit arrêter la troupe, qu'on entoura. C'est qu'en pareil moment, on a peur du vertige contagieux qui saisit les autres. Un homme saute rarement seul, mais cette fois-ci personne ne bougea. Le caporal Robert chercha des yeux Mary; il était immobile en position à sa place, sa tête blonde faisant une tâche claire parmi les autres.

Massart courait toujours, il allait sans doute s'échapper — car ses poursuivants y mettaient peu d'enthousiasme, juste assez pour montrer qu'ils faisaient ce qu'ils pouvaient, tout en évitant de s'approcher trop de ce fuyard, capable de faire payer cher, une exagération d'audace. Seulement avant de disparaître dans les bois il se retourna et s'arrêta un moment comme surpris, puis il reprit sa course plus lentement comme frappé par une fatigue soudaine. Il hésitait, semblait chercher une issue, et comme la meute gagnait sur lui avec des cris résonnant dans la solitude comme un hallali suprême il tomba à genoux, comme une bête qui se donne.

Il disparut sous ceux qui tantôt se tenaient à une distance respectueuse. On le vit bondir encore une fois, jeter loin de lui deux caporaux pendus à ses jambes comme des roquets, puis il se laissa

prendre subitement calmé. On le ramena triomphalement. Les vainqueurs avaient des figures rouges et épouvantées, lui semblait calmé soudain seuls ses yeux tournaient dans leurs orbites, fous et aiguisés, comme des yeux de quelqu'un qui veut tuer. — Robert se sentit pâlir, son cœur battait d'angoisse; l'irréparable venait de s'accomplir et lui en était la cause, c'est à peine qu'il entendit la voix de Briquet qui murmurait.

— „Il s'est laissé reprendre parce que le petit n'a pas sauté avec lui.” Robert regarda le petit, qui était devenu tout rouge sous les yeux, comme s'il avait posé sur sa figure blanche, un masque de sang. Il riait un peu, d'un air indifférent et légèrement bête : le rire d'une jolie femme qui vient de faire une vilaine action. Bien sur que le petit, venait de jouer un sale tour à son camarade.

---

Le soir de ce même jour une terreur passa sur la compagnie de discipline. On avait conduit Massart en prison immédiatement et l'homme, une fois seul, avec sa rage peut-être son désespoir, fut pris par son grand délire de révolte, celui auquel il avait cédé, si souvent.

D'abord vers la fin du jour il se mit à chanter, pour narguer les chefs; et sa voix forte,

que l'on entendait jusque dans les chambrées des disciplinaires et du cadre, fit passer un frisson de joie mauvaise. — La danse allait commencer, on éprouvait ce sentiment cruel qui nous prend quand nous assistons à une catastrophe ou à une émeute et qui nous fait dire : nous y étions et il y eut autant de tués.

De suite le sergent de garde lui donna l'ordre de se taire; après lui ce fut l'officier de service, mais Massart continua. Il chantait une chanson naïve et terrible de haine comme un pamphlet populaire; une chanson qui se murmure en sourdine dans les préaux. Une chanson de derrière les murs, complainte lamentable, composée par quelque enfermé sans doute, tracée sur les murs d'une cellule, dieu sait avec quelle immonde matière.

„Nous donnerons vos dorures, en pâture aux cochons!” Et comme enivré par son exaspération, perdu quand même maintenant! pris par cette folie qui nous rue sur le malheur quand nous le jugeons inévitable, comme des étalons qu'affole l'incendie, il chercha rendre son crime plus grand. — Oh! ce désir de se vautrer dans la souffrance puisqu'on y est quand même, de se plonger dans l'enfer la tête la première comme les damnés des vieilles peintures, il en était envahi complètement. — Et toujours hurlant, la bouche tordue par les imprécations, il déchira

ses vêtements se mit nu comme un sauvage ou un cadavre, et brisa son lit de camp.

... Le lieutenant de service, le petit Amer, ordonna d'apporter les entraves. Les deux auxillaires de la première et deuxième compagnie, reçurent l'ordre d'entrer dans la cellule pour enchaîner le forcené. — C'étaient deux gaillards énormes, deux disciplinaires choisis parmi les plus forts, pour être les bourreaux et les délateurs de leurs camarades. Une habitude de baigne qui assure un service toujours bien fait, et c'est encore bien l'âme de l'homme duquel on obtient tout, pourvu qu'on lui donne un pouvoir sur deux autres.

Le pauvre homme qui méprise si vite, ce qu'il croit être inférieur à lui, souvent pour de si pauvres raisons.

En ce moment, les deux gaillards n'étaient pas fiers : mettre dans les fers un faible, un petit, c'est bonne besogne, surtout quand on peut serrer un peu plus que l'officier ne l'ordonne. Mais ici, c'était Massart, et par le judas on l'entrevoyait, nu et formidable placé sur la défensive armé du couvercle de son bac, prêt à enfoncer le crâne à quiconque approcherait.

Mais il fallait marcher, ils avaient du reste l'habitude de ces luttes, et si fort que l'on puisse être, on doit succomber, quand désarmé et à l'étroit on est assailli par plusieurs.

Les deux auxillaires bondirent en essayant de saisir le prisonnier. Celui de la deuxième tenta de le prendre par la taille, mais Massart lui aplatit le muffle d'un coup de poing, l'autre plus avisé, s'approcha de côté et il lui décocha soudain dans le bas ventre un coup de pied plein de traîtrise sournoise et méchante.

— Massart pâlit, un instant suffoqué, cela fut suffisant pour jeter sur lui toute la cohue prudente des gradés. Le sergent de garde le frappa avec son trousseau de clefs, mais le premier qui était là aussi, gras et essoufflé, l'arrêta. „Attention! tu le blessera!

D'ailleurs c'était fait, on avait réussi à lui enchaîner les pieds et comme maintenant, malgré ses furieux coups de tête, il était hors d'état de nuire l'officier de garde entra.

C'était un petit sous-lieutenant frisé comme un nègre, l'air insignifiant avec son petit nez, son petit front, sa petite moustache, ses petits pieds. Un tout petit homme de petites choses ou de rien du tout; tellement petit, qu'on se demandait où pouvait se trouver son âme et son cœur. Pendant la lutte il s'était tenu à l'écart prudemment en excitant ses subordonnés par la voix et le geste, bien à l'écart de peur sans doute d'attraper quelque horion sur sa petite figure; bien à l'écart!

en aboyant de peur, comme un de ces petits roquets de salon, qui vous menacent de sous un canapé ou de derrière un piano.

Une fois l'homme enchaîné, jeté par terre comme un paquet, il s'approcha et se pencha sur lui, en un beau geste, plein de mépris et de bravoure. „On vous arrangera votre affaire mon gaillard!”

— Massart dans les fers considéré comme „forcené” avait maintenant le droit de crier tout ce qu'il voulait, les outrages vomies en pareil cas n'étant pas valables devant le conseil. C'est un usage, repose-t-il sur un peu de pitié? ou simplement sur la crainte qu' éprouvent ceux qui emploient de semblables moyens, de les voir expliqués et étalés au grand jour, au jugement des autres?

Massart voulut user largement du seul droit de la seule force qu'on lui avait laissée; à lui, l'être nu et enchaîné — et il hurla d'une voix terrible:

— „Tas de pleutres! tas de cochons, y en a-t-il un seul parmi vous autres soldats, qui aurait l'audace de me tenir tête homme contre homme? — Des soldats! vous n'êtes pas des soldats, vous n'êtes pas capables de l'être, tous trop laches, trop peureux: lièvres, ronds de cuir, géoliers, gardes chiourmes, chameaux! . . .

La colère l'aveuglait, une bave moussait sur ses lèvres, il y avait trop de haine et trop de mépris

en lui pour qu'il put le traduire en vains mots...

„Serrez donc un peu plus fort,” fit le petit officier, affectant un calme que son masque de pierrot effrayé démentissait „serrez donc un peu.” Et l'acier des entraves, sous l'action des boulons entailla les muscles des chevilles et des poignets. „Serrez donc un peu.”

Le torturé respira fortement quelque chose comme un râle et un cri de douleur assourdi, il dit encore: — „Imbéciles! je vous emmerde tous!”

On le laissa dans cet état pendant vingt quatre heures, une couverture étendue sur lui, à partir de la retraite, l'empêcha de gèler. — On lui jeta sa nourriture sans le détacher. — Mais il resta l'indomptable, car toute la nuit on entendit sa voix résonner dans le silence, comme le rugissement furieux d'un lion pris au piège.

— „Tas de cochons! bourreaux! je vous crèverai! — Mais au fond, les soi-disant cochons s'en fichaient; ils dormaient sous leurs chaudes couvertures, l'âme et le cœur tranquilles, comme dorment tous ceux qui font partie de cette belle et forte institution, qu'on appelle celle des honnêtes gens.

Ils dorment, et ce sommeil est juste sans doute, cependant quand on songe: que toutes ces prisons, ces casernes, tous ces bagnes, ces asiles d'aliénés, de vieillards, d'enfants trouvés, de sans travail,

---

toutes ces maisons où l'on enferme enfin! en sont le prix, on peut trouver que le repos de l'humanité grasse coûte cher à l'humanité maigre.

---

Le lendemain soir, Robert était de garde pour surveiller les chambrées des disciplinaires et le service des plantons de nuit. Ceux-ci choisis à tour de rôle parmi les détenus se remplaçaient d'heure en heure. Ils avaient les clefs des chambres, pour laisser sortir les hommes qu'un besoin pressant envoyait dehors et cela ne leur laissait pas de repos, car à chaque instant on en entendait qui heurtaient aux portes à grands coups. C'est encore la prison qui leur avait donné ces mœurs de pot de chambre et d'intestins incontinents, qui en faisaient des pauvres êtres, à la fois enfantins et caducs; un peu sales, comme des bêtes de chenil et d'étable auxquels ils faisaient songer, quand on les voyait ainsi, couchés pêle-mêle, sous l'éclat douteux des lampes, agitant leur sommeil inquiet sous l'air lourd, empesté d'une odeur forte de pourriture et de fumier.

Robert se promenait énervé; la révolte de Massart lui laissait cette stupeur, qu'on éprouve devant un malheur qu'on a provoqué, alors qu'on ne croyait à peine mal faire. Toute la journée

il avait été harcelé par de vagues remords, mais les occupations du service l'en avaient distrait un peu. Maintenant seul en face de lui même, dans l'obscurité, cela lui revenait plus fort, avec des reproches plus durs et il vit nettement qu'il avait mal fait, presque un crime. Alors avec le remords la peur monta à l'assaut de son âme.

C'est que le ciel ce soir là était profond, traînant dans l'immensité de son manteau violet sombre, la poussière d'or des mondes inconnus. Le vent pleurait doucement dans les branches des arbres morts et Robert se sentit soudain très petit, entouré d'une grande force mystérieuse et toute puissante. Une étoile tomba brusquement comme quelque chose qui meurt, et il pensa aux croyances de son enfance „C'est une âme qui monte au ciel” et cela lui rappela aussi la mort de l'autre.

Ah ! la mort, la pale ironique, qui affirme si bien, d'une façon aussi tranchante — que le fil de sa faux ! la nullité de l'homme et de toutes ses vanités. La mort qui frappe, la mort qui sonne comme le temps qui passe, la mort qui chante : — Tu n'es rien, je détruis ton frère. — Je te détruirai, je détruirai tes fils. — Je détruirai ton œuvre.

Je détruirai tout ! — même la pierre, sous la quelle tu dormiras. — Dis-moi qui de moi te sauveras ? que répondre à cette question cruelle ? qui de moi te sauveras ? Dieu peut-être.

Dieu, et il se rappela des choses apprises au cathéchisme du temps de sa première communion. Les leçons de sa mère, et aussi des phrases entendues aux conférences de l'aumonier, un bon vieux qui appelait les „Yas" mes enfants.

Dieu, ses idées étaient peu arrêtées là-dessus, il y avait beau temps qu'il trouvait la religion baroque avec ses contes impossibles, d'Adam et d'Eve, de Jonas et de la baleine; il avait entendu un jour le "petit lieutenant Amer soutenir qu'il pouvait prouver lui, la non existence de Dieu par  $A$  plus  $B$ , géométriquement. Puis il avait écouté beaucoup d'autres philosophes de chambrée, et lu quelques livres où „tout ça" était démoli. Et aussi des histoires de curés, on savait ce qu'ils valaient; mais si tous ces doutes et ces racontars avaient obscurcis son âme, il y avait gardé malgré lui, tout-à-fait au fond dans le noir, là où c'est plein d'idées encore informes, une vision nette d'un grand vieillard ombrageux et sévère, qui voit tout et qui récompense les bons et frappe les méchants.

Maintenant, avec la pensée de la mort, le souvenir de l'homme souffrant le martyre pour lui, cette vision se leva terrible et pleine de menaces devant son esprit effrayé.

Il lui semblait qu'une voix mystérieuse parlait à son oreille, tantôt sifflante comme en colère quelquefois triste comme une plainte d'enfant.

— „Ah! Robert, petit Robert! tu fais mal aux autres! Tout petit qui es-tu?” que veux-tu? Veux-tu, faire pleurer les mères. Veux-tu voir mourir des hommes, en te maudissant? Petit homme tu fais mal à ceux que tu crois méchants, que faut il que je fasse donc, moi, avec ceux qui le sont? Petit homme, que faut-il que je fasse? Je dois toujours pardonner, toujours aimer. Ne t'ai-je pas appris l'amour? Celui qui sème le blé récoltera le blé, mais celui qui sème l'herbe mauvaise récoltera l'herbe mauvaise et il en récoltera plus qu'il ne croit!

Il se secoua. — „C'est idiot.” — Songea-t-il, est-ce que j'en peux moi, qu'il se révolte ce bougre, et il marcha un peu; puis il resta immobile encore, s'appuyant contre le mur.

— Tout prenait des formes menaçantes, là dans un coin obscur, une ombre se dressait. Quelque chose, comme un oiseau informe et noir, un démon aux ailes de chauve-souris. Les branches des arbres comme de grands bras semblaient retomber comme pour l'accabler, et toujours il lui semblait sentir quelque chose d'inconnu rôdant autour de lui.

„Je suis fou” fit-il encore, à moitié endormi „je rêve.” Mais la terreur le reprit et cela devint si fort qu'à la fin il cria à haute voix: „Je suis perdu, je souffrirai plus que lui, maintenant, beaucoup plus!”

— „Que dites vous caporal” demanda le garde nuit, dont les sabots claquaient sur le sol durci, et qui croyait qu'on l'appelait.

— „Moi rien!” répondit-il secoué, comme en s'éveillant. Et après avoir regardé l'heure il lui dit.

— „Quel est votre suivant? Allez me l'éveiller.”

— „C'est Mary caporal, j'y vais.”

Mary! il en fut réjoui et par la fenêtre il assista à son réveil. Il couchait dans un coin tout au bout de la chambre, sous la couverture brune on le devinait tout replié, les genoux au menton, pendant que ses bras blancs, émergeaient repliés sous la tête, hors des literies. Il vit que le garde nuit s'approcha doucement pour le secouer.

Le dormeur soupira, c'était, comme une plainte enfantine, puis il ouvrit des yeux étonnés. Mais cela ne dura qu'un instant, il s'éveilla tout à fait et se dressa sur sa couche.

— „Oui! oui! c'est mon tour je sais.” Et il s'habilla très vite, frissonnant dans la nuit froide au sortir de son tiède grabat.

Sur la cour il se mit à marcher pour se réchauffer, mais le caporal Robert qui avait peur de rester de nouveau seul en face de ses pensées, peut-être aussi poussé par cette curiosité qui le tenaillait depuis que cet homme était venu à la compagnie, l'interpella et se mit à causer longuement avec lui.

Il parla d'abord de ce qui l'obsédait, de Massart, et comme maintenant, n'étant plus seul, sa stupide peur s'en allait, il se mit à en parler avec mépris. — Ah! il avait joliment bien fait de ne pas sauter avec lui. Est-ce qu'il ne valait pas mille fois mieux de faire tout doucement son temps? — A quoi bon de se révolter. „Tu sais bien” Robert tutoyait le disciplinaire, pour donner à ses conseils, quelque chose de plus affectueux. „Tu sais bien, qu'il faut toujours finir par plier.” —

A quoi bon résister, gâter sa santé dans les prisons, et passer sa belle jeunesse en captivité. — Et ainsi tout doucement, il en arriva à ce qui lui pesait sur le cœur: — „Pourquoi mal se conduire? Il croyait peut-être qu'eux les gradés avaient du plaisir en leur infligeant de la salle de police et de la prison! — Ils devaient faire leur service, voilà. — Ainsi lui le caporal Robert, on croyait sans doute qu'il avait cherché ce Massart, qu'il lui en avait voulu, à lui personnellement. — Allons donc! — Il avait toujours été bon pour les hommes, trop bon même! c'était connu, seulement il devait se faire respecter.

Mary, l'écoutait immobile, appuyé contre le mur, ses épaules touchant presque celles du caporal. Celui-ci en causant, le regardait de temps en temps et toujours cette figure, pâle maintenant sous la lueur bleue de la lune, lui donnait l'impression

de quelque chose que l'on voudrait caresser.

— Le disciplinaire semblait l'écouter avec attention, il n'interrompait pas, seule sa bouche de courtisane gardait son éternel et presque agaçant sourire. — Ce sourire, que l'on remarque sur les lèvres des femmes lasses d'être aimées et de se l'entendre dire.

— Robert ne savait ce qu'il éprouvait, il parlait pour se rendre moins antipathique à cet être qui lui comprenait bien, connaissant le pouvoir de ses yeux verts et de sa peau fine, dans ce milieu où les femmes, ne sont qu'un mythe lointain et inaccessible.

„Vois-tu” continua Robert après une pose. „J'ai vu de suite, que tu étais un garçon intelligent, d'abord tu es un volontaire et tu sais, que nous tenons tous les uns pour les autres, quelque soit le régiment d'où nous sortons. — Alors ça ne me plaisait pas ton amitié avec ce Massart, qui t'entraînait sur le mauvais chemin. Maintenant, tu es seul, ne t'occupe plus des autres. — Si tu as besoin de cigarettes, ou d'une autre douceur, dis-le moi, je t'aiderai et ce sera beaucoup mieux. Je parlerai pour toi aux camarades, on t'épargnera des corvées. — Tu feras tes huit mois sans punitions et alors tu pourras partir.” — Et il le questionna sur sa famille, sur son régiment. Etait-ce gai d'être aux guides? — Se promener

avec un bel uniforme, sanglé dans un beau dolman vert à brandebourgs jaunes. — Puis la culotte rouge et les éperons d'acier, devait on en accrocher des cœurs de servantes ou de cocottes même, à Bruxelles !

— Ah ! oui ! les guides il s'en fichait bien, lui Mary. — Les guides, la cavalerie ! le service belge est partout le même, il n'y a pas de beau régiment qui tienne, ce qu'il cherchait c'était de se libérer, n'importe comment, puis une fois là, en avant. — Vive la France ! — Il y avait déjà habité, à Lille, où il s'était engagé comme chanteur comique. On y gagnait beaucoup d'argent, et le détenu se mit à raconter ses souvenirs.

— Des histoires de ripailles sans fin, et des aventures galantes à ne plus en finir. — Une espèce de pays de Cocagne cette France, où l'on trouve des femmes toutes chaudes dans son lit.

Il mentait naturellement, ce qu'il en disait n'étaient que de vagues réminiscences de racontars de chambrée, mais cela impressionna beaucoup Robert, qui en eut la tête remplie, comme d'un air de valse, que l'on a entendu quelque part et qui vous obsède.

---

Depuis ce jour ils se traîèrent en camarades autant que le service le permettait. Mary n'eut plus d'autre

ami que Robert; quand ils étaient en présence, on les voyait se faire des signes. — Cela n'étonna pas les disciplinaires, il n'est pas rare de voir des gradés se transformer à leur contact, en adoptant leurs mœurs et leur langage. — Massart était parti maintenant, condamné à deux ans de correction et un an de prison pour destruction d'effets et bris de clôtures; il en avait pour longtemps!

De Robert, la manière de servir changea complètement; aux exercices il commandait sans enthousiasme, il ne gueulait plus, ne traquait plus, errait des heures entières dans les cours, inactif comme un chien de chasse ayant perdu le flair.

Il se fit même punir, deux trois fois, et mérita une réprimande du colonel. — Ses amis pronostiquaient qu'il allait se faire casser.

Son commandant en considération de ses bons services antérieurs, voulut faire quelque chose pour l'arrêter sur la mauvaise pente. — Il songea, qu'en le changeant de compagnie, les choses iraient peut-être mieux, et il le fit permuter avec un caporal de la deuxième.

Pour lui, cette décision fut un vrai bonheur: la deuxième, c'était la compagnie des travaux, où l'on met les hommes qui n'ont plus que trois ou quatre mois à faire. — Mary, se trouvait

dans cette condition, et le caporal avait été attristé tout un temps, par la perspective de se voir séparé de lui. —

C'est qu'il (maintenant il se l'avouait), éprouvait une amitié profonde pour cet homme, quelque chose qui ne se définissait pas mais qu'il aurait pu exprimer en souhaits. Par exemple: il aurait bien voulu vivre avec lui quelque part en pays sauvage, ou dans les bois! Ils auraient dormi sur un lit de camp, fait leur cuisine eux mêmes. — Ils auraient vécu enfin, comme des héros de Femimore Cooper, en se nourrissant des produits de leurs chasses ou de quelque autre façon aventureuse et singulière." — Puis il trouvait ces rêveries enfantines, irréalisables et s'en créait d'autres. — Ils partaient avec un navire, visitaient des pays lointains, subissaient des naufrages et bien d'autres vicissitudes. — Mais jamais leur belle amitié ne cessait, rien ne les séparait, et il se forgeait une existence, dans le genre de celle de Damon et Phintias, dont il avait lu l'histoire dans un des livres de la bibliothèque du mess.

— Quelquefois aussi, cela se précisait. On désertait pour s'engager à la légion étrangère juste au début d'une guerre quelconque. Et alors, il se retrouvait toujours avec Mary, dans les rangs sous le feu, en tirant du Lebel, épaule contre épaule en se disant des

blagues une cigarette aux lèvres, tout comme cela se trouve expliqué dans les contes militaires de là-bas . . . Oh! oui la légion: dormir à deux sous une tente, dans ce pays, qui sur la carte voisine avec le Sahara, et qu'il s'imaginait une espèce de grande plaine de manœuvres, verdie ça et là d'une touffe de palmiers, entre-croisée en tout sens par des troupes pittoresques.

— Des cheiks Arabes aux chapeaux panachés de plumes d'autruche, montant des chevaux agiles comme des cerfs, les sphahis bottés de rouge, les chasseurs d'Afrique au dolman bleu céleste, des zouaves guêtrés de blanc, le fez dans la nuque; toute une famille militaire glorifiée par le souvenir de son passé, les chansons comiques et les imageries d'Epinal. — Là-bas! Et il se voyait avec Mary, autour de la marmite, sous la tente, partout! Il le transportait blessé, le sauvait des mains d'un Arabe furieux! Que ne faisait-il pour lui! Et c'étaient ces rêveries là qui en faisaient un caporal maussade, amolli, sans énergie: — „un que le service embête,” comme on dit.

---

Mais l'hiver passa. D'abord la bruyère si longtemps blanche avait repris sa teinte vert sombre, puis le soleil l'avait roussie en faisant éclore ça et là des tâches mauves et accrochant des touffes d'or aux

genêts c'était l'été, qui s'approchait, à grande allure.

Les carrés étaient occupés maintenant, le camp avait repris son aspect animé. Des régiments logeaient partout, et le soir les musiques militaires jouaient devant le mess des officiers. — Dans la journée on rencontrait à tout moment des corps de troupe, se rendant au tir en tenue de route. Quelquefois des fantassins courbés sous leurs havresacs, ou bien des cavaliers soulevant derrière le trot de leurs chevaux alertes, de grands nuages de poussière. — C'étaient tantôt des guides coiffés du colback en peau d'ours, des lanciers, dont les lances se dressaient au-dessus des escadrons, comme des épis à fleurs multicolores, ou des chasseurs aux brandebourgs blancs, la carabine sur l'épaule et le sabre au poing.

Des locaux de la discipline on assistait à toute cette agitation, la fourmilière abandonnée, reprise d'une vie fiévreuse. — On voyait des hommes se croiser en tout sens, courant ça et là, avec des fardeaux minuscules sur leurs épaules; c'était comme toujours le grand travail puéril, absorbant une quantité immense de forces humaines.

— Puis c'était l'éclosion soudaine de la race parasitaire; une horde de détrousseurs, marchands de coco, trafiquants de vieux galons et d'images obscènes qu'amenait la saison! la saison du bourg, où l'on célébrait l'arrivée des oiseaux de

passage, les filles de joyeuse vie. — Des beuglants s'ouvraient partout; où il y avait place pour une table et deux chaises il y eut une enseigne, un tonneau de bière, et un accordéon. — Quelquefois il y avait une femme aussi. Alors on s'y ruait par régiments entiers et les soldats allaient y attendre leur tour de danse, comme ils attendent leur ration de viande au quartier: sur un rang pleins de patience et de bonne volonté.

Pendant la journée du côté des plaines, très loin jusqu'au „Gemeenten Bosch” la grande forêt du Limbourg, on n'entendait que le roulement des salves et le „pan!” sec des coups de fusil isolés. — Cela répandait une odeur de poudre déflagrée, quelque chose d'aigrelet comme du vinaigre chatouillant les narines et donnant soif. Puis c'étaient encore des sonneries de clairons, de trompettes, et le bruit sourd des tambours lointains. — Beaucoup de bêtes effrayées se laissaient prendre, en voulant se sauver de leurs gîtes à chaque instant foulés. — On vit des groupes de cigognes, émigrer vers le Nord à grands coups d'ailes.

Tous les jours dès l'aube, le caporal Robert, partait avec une équipe de travailleurs, vers quelque coin isolé des parcs, des pépinières ou des plantations. — Il surveillait le travail des hommes. La plupart du temps, ils creusaient des

tranchées, transportaient des terres à la brouette en faisant la chaîne, ou bien ils transplantaient des arbustes, défrichaient des bois, nettoyaient les chalets ou les avenues au rateau. La fatigue les prenait vite, alourdissant leurs muscles lâches et mal nourris et avec ça le dégoût d'un travail sans but, un vrai labeur d'esclaves, non rémunéré.

Au commencement cela l'amusa; on est avec trois ou quatre camarades, au dehors, l'air est frais sous les sapins résineux et une pipe y goûte bien. — Puis son ancien régiment étant là, il rencontrait quelquefois des camarades d'autrefois. Il prenait alors un air sévère, repris par sa vanité d'homme qui a une mission, et il supposait volontiers que l'on disait derrière lui."

„Tiens! voilà Robert. Hein! qu'il les dresse, les disciplinaires, ils ont l'air d'avoir peur de lui. — Ce Robert. — Ce petit Robert — n'a pas froid aux yeux!"

Il se lassa, du reste vite, de cette satisfaction.

Un dimanche comme il était libre, il s'en fut, à la recherche de son ancienne compagnie pour se montrer de près. — Il avait mis ses épaulettes et sa baïonnette-épée, pour faire le militaire „chic" et il était certain, qu'il allait le-épater tous.

C'était le matin, des femmes parcouraient les

carrés en demandant aux soldats, du linge à laver. Il remarqua qu'elles marchaient deux à deux, toujours une vieille accompagnée d'une autre plus jeune et mieux attifée, qui jouait le rôle d'appât. Et c'était bien calculé, car les lascars donnaient leurs paquets rien que pour la voir de près, et lui dire quelque galanterie. — „Eh! psst, psst,” et ils tendaient des chemises immondes maculées de sable, de tripoli et de graisse de fusil. Robert remarqua même un homme de la classe qui sous prétexte qu'il devait encore changer de linge, se mit tout nu devant la fenêtre, en faisant des grimaces, comme un grand singe lubrique et velu, mais la vieille vint lui prendre sa chemise en disant: — que ça ne l'effrayait plus. — Cette scène le fit rire mais plus loin il eut une contrariété. Derrière lui des voix parties de toute part le frappèrent dans le dos.

— „Eh! bout de caporal! bourreau de pauvres gens.” — Ou bien! — „Dites là! l'homme aux épauettes, pour combien de temps en as-tu encore, à faire crêver des malheureux à la discipline.” — Il se retourna furieux, pour pincer ceux qui osaient l'insulter ainsi, mais que pouvait-il? — Il y avait là des centaines d'hommes, aux portes et aux fenêtres, qui le regardaient curieux et narquois, avec ces regards hostiles que les pauvres ont pour le gendarme et l'agent de ville. —

Il continua, et en arrivant à la compagnie il regretta d'être venu. Ses anciens camarades l'accueillirent sans enthousiasme; des figures inconnues d'anciens le regardaient avec mépris. Il ne faisait plus partie de la famille; il était un étranger, et un étranger d'une race ennemie encore.

Il retourna aux blocs, le cœur gros, désillusionné, plein de dégoût pour le service du corps de discipline et de correction: — Ah! le sale métier qu'on y faisait, ayant pour collègues tout ce que l'armée produit de plus bête et de plus incapable. — Un métier de géolier, presque aussi triste que la détention même; tous les ennuis de la vie militaire sans en avoir les minces joies, mais joies quand même, des jours de congé, des camaraderies et rigolades de chambrée, des jours de fêtes, retours de manœuvres ou revues, quand on défile, musique en tête au son d'un pas redoublé bien entraînant, devant le colonel ou le général de brigade."

Au début il ne savait à qui confier ses peines, mais aussitôt que Mary, eut passé à la deuxième compagnie, ce fut à lui qu'il en parla.

Ah! s'ils avaient été à deux dans un régiment! Et un moment il caressa le rêve de demander son changement de corps pour les guides, et il s'imaginait avec l'autre dans les rangs, chargeant

sur la plaine d'Etterbeeck, ou en promenade sur un des beaux boulevards de Bruxelles.

Mais le disciplinaire, montrait peu d'enthousiasme en écoutant ces projets, ses pensées semblaient ailleurs.

Leur amitié se resserra de plus en plus cependant. Aux travaux Robert essayait toujours de l'avoir dans son équipe; il lui adoucissait le travail autant qu'il pouvait. — C'était bien nécessaire car Mary, n'aimait pas le labeur, il en souffrait terriblement, bien de fois il murmurait: „Je ne tiendrai pas jusqu' au bout.”

---

— Les dimanches, au soir, il y avait cours de chant, les hommes répétaient les airs contenus dans le recueil: — a l'usage de la troupe?” — Quelquefois l'officier de garde permettait à un disciplinaire doué d'une jolie voix, de chanter quelque romance ou un air du pays, qui s'élevait alors dans le calme du soir tombant, comme une prière sentimentale et un peu bête, émouvante car elle sortait d'une prison.

— Depuis l'arrivée de Mary, c'était lui le chanteur préféré — parce qu'il avait une voix douce et féminine qui charmait tout le monde.

Avant de commencer il demandait toujours modestement :

„Que voulez-vous que je chante ? Le crédo du paysan, l'enfant martyr ou bien encore, Le forgeron de la Paix ?” Mais c'était toujours le crédo qu'ils voulaient, tous, les gradés et les „Yas”.

— Dès les premiers mots quand les premières notes s'élevaient, un grand silence tombait ; on entendait les sentinelles s'arrêter au pied des palissades, et du fond des carrés des hommes venaient se coucher sur l'herbe tout près des blocs de la discipline, comme attirés par une grande voix mélodieuse et enchanteresse.

— Une pauvre voix cependant, un peu vulgaire, traînant les mots, comme le font les chanteurs populaires, mais qu'ils aimaient quand même d'entendre, surtout parce qu'elle disait des choses sentimentales et naïves. — Pourquoi aiment ils cela ? J'ai souvent observé la même chose au port, parmi les marins, les filles et les voyous. — Pourquoi, les honnêtes gens, aiment ils les choses canailles et la canaille les choses honnêtes ? C'est que sans doute au fond de chaque honnête homme il y a une canaille, et au fond de chaque canaille un honnête homme.

Il chantait tous les dimanches, excepté quand le petit Amer était de service qui lui défendait ces choses, comme non réglementaires et toujours

ils l'écoutaient avec la même religion, comme on écoute le profundis chanté sur un mort aimé, en répétant avec lui le refrain, convaincus les yeux au ciel:

Je crois en toi, maître de la nature,  
toi dont le nom divin remplit l'immensité.

Ah! oui ils croyaient en sa grandeur, les pauvres „Yas”, et ils avaient bien raison.

Dans les chambrées du cadre, on en causait souvent: „Il a une belle voix ce Mary”, disait-on. — „Si Mariette voulait il pourrait gagner des sous, une fois libre, dans les théâtres.”

— Alors Robert, faisait de nouveaux projets, on s'en irait; Mary chanterait, lui il travaillerait, on vivrait à deux, bien loin et bien heureux quelque part.

---

Cependant Mary devenait sombre et inquiet, le travail l'ennuyait décidément, il se disait malade et rêvait d'aller à l'hôpital. — Un jour pendant qu'on creusait le sable sous un ciel torride il tomba lourdement sur le sol. — On crut d'abord à une insolation et on le transporta à l'ombre. Là, il se remit, mais il était tellement pâle que tous en eurent pitié.

„Conduisez-le un peu à l'écart et restez près de lui.” — ordonna le sergent de l'escorte — „là bas sous les arbres.”

Robert s'en chargea, quand ils furent isolés, il le questionna inquiet.

— „Qu'as-tu, es-tu malade vraiment ?

— „Je ne sais pas, la fatigue, la chaleur.” Et il continua à se plaindre : — „Etait-ce une vie ça ! et il en avait encore pour trois mois. — Jamais. Oh ! jamais il ne les finirait. Il préférerait sauter à la première occasion, il saurait bien arriver en France, et une fois là . . .”

— Mais il faut de l'argent voyons !” fit Robert, „que veux-tu aller faire à l'étranger sans moyens d'existence . . .”

— „Sans moyens d'existence, et sa voix ? il en avait vu bien d'autres. — Quand on est malin on se débrouille.”

— Il était toujours très pâle, la respiration courte, couché sur la mousse, une sueur moite au front.

„Ah ! ils me crèveront” fit-il, en ouvrant sa vareuse, et mettant sa poitrine à nu qui était blanche comme de l'albâtre, contre sa figure toute brûlée par le soleil. — „Chienne de vie !”

— Robert ne disait plus rien, couché à plat ventre près de lui, il regardait les insectes courir entre les brindilles d'herbe et de mousse. — Ils étaient innombrables et variés : des pucerons minuscules, immobiles comme en contemplation devant quelque chose d'invisible. — De petites chenilles

vertes, passant rapides rampant en zig-zag, et ressemblant, comparées aux forêts minuscules de petites plantes qu'elles traversaient, à des serpents énormes et voraces. Puis c'étaient des scarabées, cuirassés d'émeraude, de petites mouches, portant sur leurs corselets miroitants tous les tons mauves et roux de la bruyère. — Quelques uns avaient des formes perverses et méchantes, d'autres paraissaient douces, comme des bêtes du bon dieu; il y en avait qui marchaient deux à deux le long d'une tige ou sur une fleur, et c'était comme s'ils s'aimaient bien tendrement et bien fort.

— C'était toute une vie, qui grouillait là, toujours la vie qui éclot partout, se traîne ou se brûle en une radieuse liberté. Toute une vie! qui n'a qu'une loi, la mort; une vie meilleure sans doute, que celle des misérables hommes, dont tous les actes et tous les gestes sont sous le contrôle des autres. — Car n'était-il pas lui, aussi un captif, aussi enfermé que l'homme qui était là sous sa surveillance? — Avait-il plus le droit que lui de dormir à sa guise, de s'éveiller à volonté, de rêver, d'être à soi enfin! quand il le voulait? — Et qui peut se vanter de l'être plus que lui. Ne sommes nous pas tous enfermés, dans l'immense filet, tissé par la vieille araignée des préjugés, des coutumes et des lois. Ne commence-t-elle pas son enveloppante besogne

dès notre berceau? Ne commence-t-elle pas à boire notre cervelle vierge de toute impression, pour la remplacer après par une science vaine et mensongère? Ne continue-t-elle pas avec notre cœur? à qui elle apprend de mépriser l'amour avant que nous n'ayons aimé! Ne dessèche-t-elle point les croyances de notre âme? la force et la beauté de nos corps? Nos corps qui veulent s'agiter et qu'elle immobilise, notre beauté qui veut se montrer et qu'elle cache? Ne nous enferme-t-elle pas lentement, sûrement comme pour mieux nous enfermer à l'heure du tombeau.

— „Regarde comme le monde est grand” — fit soudain Mary —” et dire que c'est si difficile d'y trouver une place, un petit coin où l'on soit tranquille!”

Oui, c'était grand, la plaine sous le ciel bleu où galopaient des troupeaux de nuages fous, les bois sombres! C'était grand et le désir de s'y ruer, de respirer largement prenait, comme il doit prendre ces chevaux qui rompent leurs entraves. — Se débarasser un peu de la chaîne, de la corde qui vous retient au piquet. — Robert, qui lui non plus, n'avait jamais brouté ailleurs que sur des terrains permis, fut pris par la folie de rompre sa laisse. — Oh! filer tout droit comme un lièvre. — S'essayer, voir ce que l'on peut et ce que l'on est! — Etre au moins son maître,

dans la vie intime. Et, prenant le disciplinaire par la main, il le regarda dans les yeux :

„Mary, promet de rester avec moi, je t'aiderai à t'enfuir et je partirai avec toi. — Le veux-tu?”

„Il fit oui, de la tête, son sourire était revenu, et ses jolis yeux brillaient.

---

Ils couraient le long du canal au hasard, en tournant le dos au baigne, à la cage, où ils laissaient chacun un tronçon de chaîne.

— Le soir était lourd, l'eau avait une odeur d'herbe pourrie; à l'horizon de vagues lueurs incendiaient le ciel. — Opressés, talonnés par la peur, l'oreille dressée remplie d'un bruit de galopades imaginaires, ils restèrent d'abord tout un temps silencieux. — Puis Robert parla haletant — „Maintenant nous sommes loin, on ne nous rattrapera plus.”

— „Non! mais quelle marche à faire encore!” répondit Mary en soupirant.

Il était tout pâle comme oppressé par l'air libre.

Robert lui avait procuré des vêtements et ils s'étaient enfuis pendant la nuit, profitant de ce que Robert avait la garde.

— Un cas doublement grave pour celui-ci, qui frissonnait en songeant à la possibilité de pouvoir être repris.

— „Oui, c'est loin; mais il faut avoir du courage, on pourra y être avant l'aube.

Soudain ils tressaillirent en entendant un bruit de pas, mêlé à des craquements et des voix humaines. — Ils se retournèrent; sur la ligne argentée du canal, coupant en deux le pays noir sous la nuit, une masse sombre venait de surgir.

— „C'est un bateau” fit Robert, et ils se rangèrent sur le talus pour laisser le chemin de halage libre. — Ils virent d'abord une femme, puis un homme et un enfant, attelés à une corde, qui s'avançaient péniblement, courbés vers la terre, marchant lentement pas à pas, pour traîner derrière eux la lourde masse, autour de laquelle les vagues clapotaient. — La femme avait la poitrine cruellement aplatie par la bandoulière, le gouvernail grinçait dans le silence, et debout sur le pont, ils aperçurent le batelier.

„Eh! garçons! où courez vous ainsi?” cria-t-il.

— „Vers Anvers!”

— „Si loin à pied! attelez vous donc, jusqu'à, l'écluse, je vous prendrai à bord, cela sera mieux.”

Ils acceptèrent pour ne plus être seuls.

Dans la cabine ils eurent du plaisir à se chauffer car il faisait frais. La péniche était amarée pour la nuit, tout le monde était réuni maintenant, et ils se contemplaient silencieux, sous l'éclat pale, d'une lanterne.

Robert sentit peser sur lui le regard clair du batelier qui fumait impassiblement, près de lui la femme, le menton dans les mains, les regardait aussi. — En la détaillant à la dérobée, il s'étonna de la trouver jeune et forte, presque jolie, sous sa chevelure rousse, cachant le front et ombrant des yeux profonds longuement fendus.

— „Ainsi vous vous êtes enfuis? ça n'allait donc pas par là,” fit l'homme, auquel ils avaient avoué leur escapade.

— „Non!” ils répondirent ensemble en s'aidant, — „la vie dure, toujours obéir; c'est la vie libre qu'ils voulaient.

— „La vie libre,” — le patron hocha la tête. — „Il y a mieux que le service sûrement, mieux beaucoup mieux! mais la liberté vraie! une idée mes petits hommes! Si on pouvait seulement se passer de pain, et encore bien d'autres choses — Mais il en faut, était-ce vrai? alors il fallait bien se résigner au joug, si on voulait trouver le râtelier rempli. — La vie libre! Tenez j'ai rêvé ça aussi, „fit-il, „dans mon temps. Je partis de chez moi avec vingt francs, et un paquet de vêtements de rechange. — Je voulais voyager et je m'engageai à bord d'un bateau à vapeur, comme „trimmer.” J'ai vécu ainsi trois ans au fond des soutes. — Je voulais voyager, et je l'ai fait, trois fois le tour du monde! sans rien voir d'autre

que du charbon, des fours chargés de feu jusqu'à la gueule. — J'ai tisonné voilà! et c'est tout. — Savez vous comment je suis revenu chez moi? à pieds nus, un soir d'hiver. Je vous le dis seulement pour vous dire, sans vouloir vous décourager. Vous êtes en route, c'est bien, faites! on apprend toujours quelque chose, et après, on a encore du plaisir à penser à ces malheurs.

Mary se gratta la tête, puis il expliqua.

— „Nous autres c'est différent, mon camarade est instruit il trouvera vite une bonne place dans quelque bureau, quant à moi je suis chanteur, je m'engagerai au théâtre.

— „Ah! c'est comme ça! — oui ça peut aller,” répondit l'autre flegmatique, „très bien, seulement il faut voir: — Schipper Tsies, a un domestique qui a fait ses études „pour avocat.” Quant à un chanteur j'en ai eu un et un fameux encore! C'était Lowietje de Malines, il inventait les chansons lui même, et avait été au conservatoire. — Je l'ai eu comme garçon, j'aurai voulu le garder, mais il n'était capable de rien, — Une belle voix, en vérité, mais pas fort au travail; vous savez, il soufflait au halage au bout de deux pas.” — Ils restèrent un instant silencieux, puis la femme intervint. — „Allons Susse, ne scie pas, chacun vit comme il peut, pour le moment allons dormir, j'ai sommeil.”

C'est une idée fit l'homme et il se leva en prenant la lanterne.

— Il les installa dans la cale. Robert s'étendit sur un sac contenant il ne savait quoi. Il y avait là une forte odeur de bois humide et de goudron.

Maintenant ils pouvaient dormir. Mary, se jeta sur le dos, insouciant, Robert resta rêveur les yeux ouverts.

La première nuit de liberté, ici, que sera-ce demain? Et il eut la sensation, que les hommes libres sont surtout destinés à loger dans les caves, les écuries, les greniers, ou les meules de foin. Cela lui donna un vague regret, une tristesse sans raison directe, en le mettant en cet état d'esprit qui nous fait quelquefois pressentir si nettement l'avenir.

Il avait rassemblé un peu d'argent, on pouvait gagner Lille, et y chercher de l'ouvrage, réussirait-t-on à en trouver? voilà la question, et prenant Mary par les mains, il le questionna doucement.

— „Mary, on ne se quittera pas n'est-ce pas, quoi qu'il arrive?”

— „Non, pourquoi?” demanda celui-ci.

— „Parce qu'il se pourrait, que l'un ait du travail et l'autre pas . . .”

— „Quelles idées!” murmura Mary à moitié

endormi et en s'étirant." On verra bien une fois là?"

Robert le sentit indifférent, insensible. Depuis qu'ils étaient seuls, avec leur liberté, il avait eu cette impression. Ils ne s'étaient dit ni un mot d'amitié, ni un mot de confiance. — Robert se rappela une nuit de son existence, qu'il avait passée dans le lit d'une fille de joie. Il l'avait embrassée, dormi contre elle entre les draps, et quand même elle était restée loin, loin de lui. — Une inconnue qu'il ne comprenait pas, et dont il n'avait su se faire comprendre.

---

A Lille Robert trouva de l'ouvrage le premier. Il se fit embaucher, comme déboureur, dans une filature de coton. — Mary paraissait enchanté, le matin il préparait le café, et le soir à la sortie de la fabrique il venait à sa rencontre. — Les premiers jours il retrouvait Robert, chaque fois harassé, comme cassé par une journée d'un labeur écrasant. — C'était dur aussi pour quelqu'un n'ayant pas l'habitude. Se lever à l'aube, courir, les tartines dans le bissac, le petit bidon de café sur l'épaule, vers le bâtiment où la cloche sonnait à grands coups. Toute une autre vie, dans le bruit et l'agitation, entre les courroies sifflantes, le tic-tac des engrenages, le heurt des leviers;

une vie que l'on passe à nourrir douze démons d'acier, trapus et insatiables, des „cardes”, qu'il faut bourrer de coton brut et qui n'attendent jamais. C'était le travail sans repit de l'homme qui n'est plus qu'un accessoire parmi les autres, un esclave au service d'un monstre énorme, aux organes de fonte et d'acier qui ne lui permet plus rien en dehors de lui, pas même une pensée! — Puis la chaleur était étouffante, une poussière menue et blanche suffoquait, les appels des ouvriers, y prenaient des intonations de colère et de douleur. — Des femmes travaillaient là aussi. Il y en avait des jeunes courant les seins et les bras découverts le jupon court montrant des mollets blancs, et des pieds nus dans les savates. — Tout près de Robert, une jolie blonde était occupée, il devait lui apporter ses pots remplis de coton cardé. Quand il arrivait elle souriait; un jour elle lui demanda s'il ne dansait pas, et où il passait ses dimanches.

Le soir la plupart partaient avec un homme. Il devait être facile de se trouver une maîtresse parmi elles, car deux pauvres paies réunies font une somme suffisante pour vivre, mais Robert n'y songeait même pas. C'était son ami Mary, qui lui tenait au cœur et cependant il commençait à s'apercevoir, qu'il ne méritait peut-être pas tout ce dévouement. — D'abord il ne découvrait

toujours rien, dans les cafés-concert, où il s'était présenté, on s'était moqué de lui. Il prétendait que c'était parce qu'il était mal vêtu, et en profitait pour dormir des journées entières, ou pour muser à travers les rues les mains en poche. — Il avait en plus des exigences difficiles à satisfaire, se plaignait de manquer de tabac en fumant du matin au soir. — Les jours de quinzaine, il voulait dépenser l'argent gagné péniblement en une nuit.

Le dimanche quand ils se promenaient Robert préférait la campagne, les endroits tranquilles, les grands paysages de la flandre française, à pentes douces, sillonnés de belles routes ombragées, tachetés ça et là, entre les meules de foin, et les carrés cultivés, de maisonnettes blanches à tuiles rouges. — Cela lui rappelait le pays. Il aimait aussis le bords du canal parce que beaucoup de péniches, portaient des noms flamands et sonores. — Mary, préférait les quartiers populeux, les salles de danse, les cafés-concerts et les boîtes à femmes. Il lui répugnait de marcher, et il ne rêvait que de nocer le verre en main. Avec ça, cela ne lui allait pas du tout, l'odeur d'une goutte le saôulait; et puis à le voir ainsi en habits bourgeois, sous la visièrre d'une cásquette, il perdait beaucoup de son charme, ce n'était plus qu'un joli voyou, un peu vulgaire, comme il y en a tant.

— Du reste, à vivre avec lui, Robert s'effraya d'un détail, Mary parlait difficilement, il restait des heures inerte, et quand on le questionnait, il avouait ne penser à rien. Quand il causait par hasard, c'était son temps de captivité, qui faisait tout le sujet de sa conversation. Là seul il avait pris racine, laissait des souvenirs. — Ici, dans la vie, il n'était rien qu'un pauvre petit vagabond, sur lequel on ne se retournait même pas. — Là-bas il était Mary, le fameux Mary ! Et il revenait sur ses exploits, les camarades qu'il avait eus. — D'autres gaillards ! qui lui faisaient la vie facile ! — Et, on voyait quand il se taisait, en fermant un peu les yeux, que toute cette existence lui revenait, pleine de tentations. Etre Mary ! — revenir après avoir tiré sa bordée, comme un bon cheval de retour doit faire. — Il y a la toute une famille, de gendarmes, de chiourme et de géoliers, qui vous revoit avec plaisir, et qui sourit en vous questionnant. — Le retour au bercail, parmi les brebis galeuses. — Etre de nouveau palpé par les auxiliaires, être repris dans la famille, retrouver de vieux camarades, qui vous parlent avec des yeux troublés. — Se promener dans les cours intérieures, comme une femme élégante sur la place d'une petite ville, sous des yeux luisants d'envie et de désir.

C'était là son destin, et ce destin était écrit sur

son masque, son masque qui vu de près était un véritable masque immobile et sans rides, un visage qui ne riait ou qui ne pleurait jamais franchement. — Un masque de poupée, semblable à celui de ces jolies filles à figure d'ange sur une âme de boue, le masque immobile comme l'eau d'une mare, sur la surface duquel aucun pli ne se dessine, tellement il est loin des l'agitations du cœur, ce masque qui disait tout le secret de sa beauté!

Ils eurent d'abord des disputes pour des motifs futiles. Mary menaçait Robert de le lâcher. Cela lui était bien égal de retourner! — Qu'aurait-t-il? Un an de correction? On le fait sur une jambe. Tandis que lui Robert, il serait autrement vu allez!

Robert avait peur de rester seul, non il ne ferait pas cela. — Puis, il l'aimait encore. Malgré tout, le soir quand ils étaient seuls dans leur chambre, il avait du plaisir à être assis près de lui sous la lampe. Il essayait de le distraire comme il pouvait et se pliait à ses caprices.

Mais Mary avait la nostalgie de là-bas. — L'hiver revenait maintenant, on était à la fin de septembre. — Les soirs tombaient vite avec une odeur de vent frais et de feuilles mortes. Il songeait aux chauffoirs de là-bas, bien tièdes ou l'on se groupe à la théorie, près du camarade de prédilection. — Aux gamelles pleines, au lit, durs soit, mais pourvus de bonnes couvertures

lourdes. — C'était la saison du retour. — Les chemineaux quittent la route, les vagabonds reviennent au gîte, dans les villes des hommes cassent des vitrines ou font semblant de voler, pour être mis à sec. — L'époque du rayonnement vers le dehors a cessé, on revient au centre ! Et Robert était comme ces hommes, qui après avoir tiré une fille publique du bouge, s'aperçoivent après un temps, qu'elle regrette le passé : les longues paresse, le luxe criard, les clients, les coups des camarades ou des macrelles méchantes, du lupanar.

Il n'essaya pas de lutter, sentant que c'était inutile, puis le découragement le tenait aussi. Il se sentait acculé dans un mauvais coin de vie : s'était-il donc condamné, à n'être qu'un misérable ouvrier inhabile pendant toute son existence ? Voué à une demi-misère pour toujours ? En passant dans la foule les jours de liberté, mal vêtu, il se sentait déchu. — Puis il était sans nouvelles de chez lui ; ainsi, il vivait comme un maudit, chassé de son foyer et de son pays.

---

Un soir comme il rentrait, il trouva la chambre vide. Il crut d'abord que Mary, était en promenade, et las de sa journée de labeur il se jeta sur le lit. Au bout de quelque heures il s'inquiéta, et il ouvrit la fenêtre.

La rue était déserte, les boutiques fermées; à une église voisine l'heure sonna. — Minuit, où peut-il être." songea-t-il. Et il se mit à regarder à l'intérieur. — Soudain il comprit: ses meilleurs effets étaient enlevés ainsi que toutes ses économies.

Il frissonna, se sentant abandonné perdu. — „C'est un châtement!" fit-il à haute voix, tout pâle en songeant au passé, puis il haussa les épaules, ne voulant ni penser, ni approfondir. — Il se rejeta sur le lit et essaya de s'endormir, en se répétant rageur comme obsédé:

— Maintenant je suis foutu. — Je suis foutu! c'est certain.

---

Il essaya de lutter, mais ce fut inutile. L'isolement est un dissolvant terrible pour l'énergie, puis il recevait des nouvelles de chez lui maintenant: son père allait mal à moitié tué par son escapade et il le suppliait de revenir.

Il s'avoua d'abord qu'un retour serait possible; et il s'imaginait ce qui arriverait. On l'arrêterait, il passerait au conseil de guerre. On l'enverrait à Vilvorde! cette supposition, l'arrêtait d'abord, puis il y habitua son esprit, déjà préparé sans qu'il le sut, par le service qu'il y avait fait. Peu à peu cela lui apparut comme beaucoup moins affreux. Après tout on n'en meurt pas songea-t-il,

se décidait et reculait la date encore. Au bout d'un mois il n'y tint plus; il prit le train et se rendit aux frontières. — Il se fit arrêter immédiatement.

Il faisait déjà froid; c'était vers la Toussaint. Il venait d'arriver avec le wagon cellulaire en compagnie de deux trois autres, pris il ignorait pour quels crimes. — A la gare le „panier à salade" les attendait, pour les conduire en prison. Il fallut traverser le quai et marcher dans la foule pendant quelque temps.

Robert présenta son poignet au gendarme, qui l'entoura vivement d'une chaînette d'acier. — „Allons marchons." Le pandore souriait, marchait vivement, la moustache au vent. — Robert avait de la peine à le suivre, il regardait le sol mais il sentait sur lui la brûlure des yeux de la foule. Ses vêtements bourgeois étaient sales, la visière de sa casquette déchirée. Il entendit la voix d'une petite fille, qui criait. — Maman! oh! maman! un voleur!"

C'était une belle journée de Novembre, vraiment, des gens l'air heureux se précipitaient vers les trains, portant de gros bouquets qui faisaient flotter une odeur de chrysanthèmes. Ils n'avaient qu'une centaine de mètres à parcourir et Robert crut qu'on ne les franchirait jamais.

Un masque de honte lui brûlait les joues. — Les yeux le suivaient toujours, et il sentait que des gens s'arrêtaient pour voir, effrayés et curieux de cette chose, que l'on ne voit pas tous les jours. Une scène, un acte de la tragédie de la chaîne, de la cellule et du cabanon, qui se joue et qui s'est jouée à travers les siècles dans l'ombre, derrière les décors de marbre et d'or de l'autre : celle où déclament les tueurs d'hommes illustres, et où parlent les larrons fameux !

Robert venait d'entrer dans la grande famille des inhabiles et des malchanceux, des tondus, des enfermés ; de ceux qui ont fait la grande gaffe enfin : celle de se faire pincer !

---

UNE NUIT DE GARDE.



## I

Il pleuvait ce jour là, une pluie d'hiver, et cela augmentait la tristesse que nous éprouvions de devoir monter la garde aux remparts, sous les ordres d'un sergent qui avait la réputation d'être un gamin et un rossard. Un fameux rossard faisant son service à la lettre et sans pitié.

A peine l'ancien poste parti, il nous ordonna de nettoyer le corps de garde immédiatement. Notre mauvaise humeur s'en accrut encore, car, au lieu de pouvoir nous grouper autour du feu pour nous chauffer et sécher nos effets, comme nous l'avions espéré, il fallut tout de suite se mettre à l'ouvrage : balayer les cendres, déplacer les bancs et les tables, courir vers le fossé aux berges glissantes, pour puiser dans l'eau verte et sale.

Tout ce remue-ménage souleva un nuage de poussière noire, qui prenait à la gorge, et l'eau répandue avec excès se transforma en une boue épaisse et gluante. — Cela nous donna la sensation d'être occupés à une besogne inutile à ne pas

en finir, qui augmentait plutôt avec la peine, et qui nous irritait. Une irritation sourde qui cherche à se déverser sur quelqu'un ou quelque chose, disposant nos âmes, ou plutôt notre pauvre âme collective, à chercher des compensations dans je ne sais quelles vagues représailles.

On déplaça le lit de camp, immobile depuis des années, et nous découvrimes de vieilles choses depuis longtemps perdues : des boutons d'uniforme, de vieux sous rongés de vert-de-gris. Des cloportes visqueux et transparents grouillaient partout, comme des poux énormes, pendant qu'une araignée noire et velue se sauvait éperdue en traçant sur le mur blanc, un vilain geste de main coupée.

Soudain les hommes poussèrent des cris :

— Une souris ! une souris !

Et l'un d'eux le petit Moenke se baissa vivement en se relevant peu après avec un geste de triomphe.

— „Tiens ! la voilà !”

Il la tenait par la queue en la montrant aux autres. — C'était une toute petite souris grise, avec des pattes roses ; son petit muflle tremblait et sous la peau blanche de son ventre, on voyait les battements précipités de son petit cœur.

— „Qu'allons nous en faire ?” demanda Moenke.

— „Jetez la dans l'eau” conseilla Tsieske ; mais Barth qui était un farceur, trouva mieux.

— „Mes amis!” fit-il „nous l’attacherons à une ficelle, et nous la mettrons sur le pont, pour effrayer les femmes!”

— C’était très tentant, mais inexécutable, surtout avec le sergent Guilbert, qui ne nous permettait pas de stationner hors du corps de garde sans nécessité. — Puis il y avait le nettoyage, c’était bien long d’attendre le passage d’une jolie fille, et même cela arrivant, on n’était pas certain encore de réussir. Non! il fallait autre chose, et ce fut Moenke qui le trouva.

„Brûlons la vive!” fit-il.

— Oui c’est ça! nous l’enduirons de suif de chandelle et nous l’allumerons!

Ce Moenke était un tout petit soldat maigre et pâle. Il avait de grands yeux tristes, et des oreilles énormes et blanches toujours agitées par un tremblement convulsif.

Les autres acceptèrent sa proposition avec empressement, et moi, retenu par je ne sais quelle honte, ou peut-être aussi par une curiosité mauvaise, certainement par de la lâcheté, je ne disais rien.

La petite bête fut roulée dans la graisse du chandelier. Chacun voulut en mettre un peu, et ainsi elle passa de main en main, — de grosses mains lourdes et calleuses, pour revenir finalement palpitante dans celles de Moenke qui

l'attacha avec un fil au pied du banc. Après il l'alluma et cela se fit avec un petit bruit sec, un grésillement et alors une flamme bleuâtre enveloppa la misérable chose vivante qui était là et qui se mit à pousser des petits cris déchirants, affreux quoique à peine perceptibles.

Mais cela ne dura qu'une seconde, la souris s'immobilisa soudain ses cris cessèrent, et son petit groin s'abaissa comme résigné. — La flamme courait toujours, le corps n'était plus qu'un peu de charbon, seule la tête intacte restait bien visible et là il y avait encore de la vie!

Je ne voyais plus la petitesse de cette bête, elle me semblait un être vivant, aussi grand, et certainement aussi important que moi sur la terre. Quand ses pattes brûlées la firent pencher sur le flanc, il me semblait que j'assistais à la destruction de quelque chose de grand : une vie! Je ne voyais plus mes camarades, ni ce qui était autour de moi, je n'existais plus que pour voir et pour essayer de comprendre ce que je voyais là, là dans ces yeux. Ces deux petits yeux brillants et noirs. — Oh! ces yeux de souris, qui m'obsèdent encore après tant d'années! Tout ce que la douleur, la souffrance peut mettre dans un regard graver sur un masque humain y était, et ce qu'il y avait encore en plus et m'émotionna surtout, c'était une expression profonde et poignante, d'un

étonnement navré et douloureux. Un étonnement immense! de pauvre petit être qui ne comprend pas, et qui ne sait comprendre, d'où lui vient tant de souffrance, pourquoi on lui fait cette chose atroce de lui faire mal et de le détruire! — Voilà tout ce que j'ai vu dans ces yeux et je l'ai bien vu, car je les ai regardés jusqu'au bout, jusqu'au moment où sous l'action du feu ils jaillirent hors des orbites comme deux larmes noires mêlées de sang et de fiel.

A la fin je m'aperçus qu'il n'y avait plus que moi à m'occuper encore de cette chose accomplie. Mes compagnons s'en étaient allés doucement un à un, silencieux désappointés, comme s'ils s'étaient attendus à quelque chose de plus fort, de plus gai enfin.

Mais l'heure de la pose arriva et comme j'étais de la section montante, je dus me préparer pour aller prendre mon tour de faction.

On me plaça devant le magasin à poudre du ravelin, un endroit triste et isolé. Comme il pleuvait toujours, je m'adossais dans ma guérite, le regard perdu vers la ligne monotone des remparts, encore tâchetés ça et là, par la douteuse blancheur d'une nuit de dégel. Toute la mélancolie du paysage mort m'envahissait, la rigidité des maçonneries se mirant dans les fossés aux eaux vertes et immobiles, le regard noir des meur-

trières, la tristesse des coins sombres, inhabités où l'écho résonne comme un murmure rempli de plaintes lointaines. Lui seul troublait le silence avec, de temps en temps, une agitation dans les joncs, le soubresaut de quelque poisson, ou le plongeon d'un rat-d'eau en chasse.

L'agonie de la petite souris m'obsédait toujours, comme un remords, et pour l'oublier j'essayais de me distraire, en marchant un peu et en regardant par au de là des glacis vers les champs étendus calmes sous le soir qui tombait. Vue troublante car je me trouvais sur la limite de deux mondes. D'un côté la campagne paisible, avec ses sillons bien droits, ses maisonnettes souriantes où le soleil met des yeux d'or vers le crépuscule, là-bas la ville, la fourmilière agitée, dressant vers le ciel ses clochers, ses bâtiments orgueilleux, ses cheminées balafrant le ciel de fumées noires et tourbillonnantes. La ville fiévreuse, où l'on respire mal, l'affamée qui à l'aube attire le gris troupeau des laborieux, pour en rejeter le soir un autre sans nom : celui des loqueteux sans pain, des voleurs, des vagabonds et des sans-travail. Que ne voit on pendant ces longs jours de garde ; toute une vie de banlieue, de faubourg misérable, une vie mixte où les extrêmes se confondent, la cité attirant avec ses bouges et ses plaisirs louches les

ouvriers des champs et chassant loin d'elle les siens affaiblis, ceux qui n'en peuvent plus.

Les passants sont rares, mais chacun d'entre eux, vous étonne vous trouble ou vous effraie. — En été ce sont les amants pauvres, encore fatigués de la journée de fabrique qui passent enlacés, les mâles avec des étreintes brutales, les femmes alanguies ou violentes comme eux, se laissant entraîner vers les foins aux odeurs chaudes, avec des cris de bêtes. Ils viennent ainsi se coucher quelquefois tout près des soldats, et quand les femmes, un peu honteuses, malgré l'obscurité, font remarquer à leurs amants, „qu'il y a quelqu'un.” ceux-ci répondent toujours d'une voix tranquille. — „Non! non! il n'y a qu'un soldat.”

En hiver c'est plus triste, des affamés viennent demander des restants de soupe en promettant de nettoyer les gamelles pour la peine. Quand on n'a pas trop faim soi-même on leur donne; quelquefois aussi, on peut s'amuser en dissimulant parmi les pommes de terre ou le riz, une vieille chique de tabac ou quelque autre saleté, les mendiants ont alors en la découvrant, des mines si désappointées, que le plus misérable d'entre les soldats peut éprouver une vraie joie d'homme heureux, c'est à dire celle de faire souffrir un plus triste que soi. Et puis ce sont

des évadés sans gîte traqués par les gendarmes, furtifs comme des ombres, venant vous demander à voix basse, l'autorisation de loger dans quelque réduit abandonné. Un de ces coins obscurs comme il y en a tant, dans le labyrinthe des fortifs, aux murs suintant de salpêtre, habités par les chauves-souris et les rats et où rouillent de vieux boulets oubliés.

C'est un va-et-vient d'êtres tristes, de vaincus ou de destinés à l'être, sortant ou entrant par les portes faisant brèche dans le rempart, les portes rondes et noires, larges ouvertes, comme des gueules de monstres affamés ou prêts à vomir.

Et ce jour là, sur la route noyée de boue humide, la cohue lamentable s'écoulait sous mon regard morne, comme d'habitude. Mais je ne sus y attacher suffisamment mon attention pour pouvoir oublier le petit drame du corps de garde.

La pluie avait cessé maintenant, et avec l'obscurité qui se faisait, un vent froid et perçant s'éleva, en chassant devant lui, dans le ciel livide, les nuages tourmentés. C'est alors que je vis arriver de loin une femme portant un enfant. — Quand elle fut tout près de moi, je me rappelais de l'avoir vue deux trois fois, au café de Susse. C'était une de ces filles de la campagne qui viennent servir les bourgeois en ville, et que l'on rencontre dans les parcs publics ou les salles de

danse, tantôt avec un tablier blanc proprement mises, ou bien appauvries à la recherche d'autres maîtres et d'un autre toit. Maintenant elle avait l'air très misérable, sa figure était terreuse et ridée, comme le visage de quelqu'un qui ne se lave plus du tout et qui mange très peu. — Ses cheveux roux jaunâtres étaient entremêlés, tordus négligemment, et je remarquais que ses mains étaient toutes noires, beaucoup plus noires que la robe de l'enfant, qui était cependant très sale aussi. — L'enfant, dont on ne voyait, à travers les loques qui l'entouraient, qu'un tout petit masque rigide, violacé par le froid et qui semblait dormir, car ses petits yeux étaient fermés.

— „Eh! ma fille!” criai-je, „fille! où cours-tu ainsi, avec cet enfant?”

Elle s'arrêta, me reconnut, et sourit. „Ah! c'est toi!” — Et comme elle devina, sans doute, à mon regard, une interrogation muette et aussi par besoin peut-être de dire sa misère à quelqu'un, elle m'expliqua :

— „Je retourne chez moi, à Reeth.”

— „A Reeth par ce temps et à pied avec ce mioche!”

— „Que veux-tu, chéri je n'ai plus un sou, et je veux retourner chez mes parents à la campagne, j'ai un dégoût de la ville, un dégoût c'est ainsi.”

— „C'est ton petit — ce petit?” fis-je encore.

— „C'est le mien, oui, c'est Pietje un canonnier qui me l'a fait.”

— „Ah! pauvre! Pietje dis-tu, mais ce gosse a froid, il va geler. Dort-il?”

Elle secoua la tête. „Je ne sais pas, avec lui on ne sait pas vois-tu, il n'ouvre jamais les yeux, on dirait qu'il ne veut pas voir. . .”

— „C'est peut-être le froid” fis-je encore.

— „Eh! non! non! il en a vu bien d'autres, voilà trois jours et trois nuits que nous sommes sans asile, trois jours, trois nuits, m'entends-tu?”

Mais il se fait tard, je continue. Chez moi nous aurons tout ce qu'il faut.

— „Vraiment,” et je soupirai comme débarrassé d'une douleur.

— „Oui! oui!” répondit-elle fièvreusement, les yeux illuminés soudain d'un désir brûlant. — „C'est une jolie maison, chez nous, au bord de la route, une jolie maison en pierres, avec une cuisine chaude, vraiment chaude c'est drôle. J'y vais adieu!”

Et elle partit, traînant des espadrilles usées qui clapotaient dans la boue comme des pattes de canard. Epouvantable épave, haillon plus haillon que sa jupe, elle tourna le chemin en jetant un dernier regard vers l'enfer qui la rejetait; l'enfer enfermé dans sa ceinture, de boue et de fossés marécageux.

Je repris ma marche dans la solitude, le ciel s'était nettoyé et des étoiles pâles apparaissaient. Tout semblait frissonner comme à l'approche d'un grand froid, et je songeais : il gèlera cette nuit c'est certain. — Je me mis à battre de la semelle, j'avais les pieds humides et le cœur transi, mes pensées s'en allaient de nouveau au hasard : — C'est chez „Susse" que j'ai vu cette femme la dernière fois ! oui ! Susse ! J'y allais souvent avec mes compagnons pour y trouver des consommations et des femmes bon marché. — N'allez pas croire que „Susse," (c'était le nom du patron), tenait une maison de tolérance, ou quelque autre lieu de ce genre. — Non ! Susse tenait un beau café, un établissement subsidié par le gouvernement où l'on recevait pour deux sous, une grande chope avec un cigare gratis. Des volets peints, sur lesquels on pouvait admirer représentés en une peinture voyante et naïve de friture de foire, tous les uniformes de l'armée belge, renseignait le genre de marchandise qui s'y trafiquait ; une pancarte l'expliquait encore mieux au besoin avec ces simples mots :

Ici l'on demande des volontaires avec prime pour l'armée belge et les Indes neerlandaises. — Et plus loin il y avait encore : Bureau de placement pour servantes. — Susse, un homme gras vendait de la viande maigre ; il se taillait des

rentes dans la peau des autres. Susse, un ancien premier-sergent du génie, était le „Zielhond” enfin, celui chez lequel les paysans vont se vendre comme ils s’en allaient chez le diable autrefois.

Le gouvernement lui payait sa „commission” par tête et en plus les engagés lui lâchaient toujours quelque chose de la première avance sur la „prime”, histoire de réussir. — En effet il n’acceptait pas ainsi la marchandise tout de suite et avec enthousiasme.

— Comme un vieux brocanteur il savait déprécier : „Hum ! tu n’as pas l’air solide, les dents, les yeux . . . Je ne sais pas si ça ira !”

— Il y allait d’un tel train quelquefois, qu’on avait des envies de se donner pour rien, comme une femme du monde ou une fille publique, qui a gagné des rentes. — Mais une petite promesse l’attendrissait. — „Il ferait son possible.”

— Quelquefois il arrangeait réellement un malingre en le truquant, comme un maquignon qui d’une vieille rosse fait un cheval présentable pour quelques heures. — „Mets ton histoire dans l’eau froide mon garçon, les choses durciront et pendront court, cela te donnera un air viril.”

Pour les servantes il les plaçait (moyennant naturellement une honnête rémunération) quand elles „tombaient sans place”, il les logeait à raison

de dix sous par jour, mais elles devaient rester au café, afin d'attirer et d'amuser les clients : des militaires naturellement ! — Ainsi on voyait continuellement chez lui, se traînant désœuvrés sur les banquettes, trois ou quatre gars robustes et timides, négligés ou ravagés de misère. Prêts à se vendre ou vendus déjà, en conversation avec autant de filles aussi négligées, et plus ravagées encore. — Entre-nous, nous appelions cet établissement : „La sale chemise.”

— Oui ! songeais-je, c'est une belle institution, et cela me fit rire en me rappelant un article que j'avais lu dans un journal, le matin même, à propos des recruteurs anglais : — On s'étonne de retrouver dans un pays civilisé, une vieille figure disparue depuis longtemps sur le continent etc. etc. — Quelque chose comme ça ! et le bon lecteur digère, plein de mépris pour ceux de là-bas, et d'admiration pour lui-même. — Mais le froid qui devenait plus vif me fit frissonner, je sentis comme une brûlure aux oreilles. „Ah ! mais il va geler affreusement.” fis-je mentalement et je pensais à la misérable, qui courait toute seule sur la route, avec son enfant.

— Cet enfant aux yeux clos, obstinément clos . . . ?” Avec lui on ne sait pas, on dirait qu'il ne veut pas voir ?” . . . . Quoi donc ? . . . .

Le cliquetis d'un fourreau d'acier, l'éclat d'une baïonnette, attira mon attention. Je vis arriver

le petit groupe des sentinelles montantes conduit par le caporal de pose. — Ils venaient me relever, quand je fus au corps de garde la vue du feu tout rouge, me réjouit. Les hommes dormaient sur le lit de camp, pendant que le chef de poste appuyé contre la table, lisait un roman à la lueur d'une bougie.

— Je déposais mon fusil au râtelier d'armes et comme j'avais quatre heures de repos devant moi, je me couchais derrière le poêle, sur un banc, les yeux au plafond, pris par un grand besoin d'avoir chaud et de ne plus penser à rien du tout.

---

Je m'éveillais soudain; en regardant l'heure sur la montre que le sergent avait posée devant lui, je fus étonné de voir qu'elle marquait près de minuit. — N'ayant plus aucune envie de dormir, je pris une cigarette en demandant du feu à la ronde. — Moenke me présenta une allumette en la frottant lui-même et je vis ses oreilles blanches danser follement, comme celles d'un lièvre effaré. En allumant j'eus une sensation désagréable, le papier crépita, cela me rappela le grésillement de la souris dans la graisse et je songeais: — Il ya mis le feu ainsi, aussi naturellement que maintenant, qu'y a-t-il en lui? Que pense son âme? — Et comme je regardais fixement cette figure

aux yeux tristes, au nez miniscule troué de narines trop grandes, avec un menton en galoche, sabrée jusqu'aux oreilles, — et quelles oreilles, d'une bouche épouvantable, vorace et pliée en un rire continuel et idiot, j'en eus peur. — Oui vraiment peur!! comme on a peur d'un fantôme, d'une araignée.

— Soudain, Tsieske entra au corps de garde, les yeux illuminés d'une flamme égrillarde, les lèvres légèrement baveuses.

— „Il y a une femme au dehors, une femme qui rôde . . .” fit-il d'une voix rauque.

— Une femme! les endormis du lit de camp se dressèrent comme des ressuscités, tout le monde se groupa. -- Une femme!

— Nous avons tous, dans les chambrées, entendu parler de ces bonnes parties de corps de garde. — Des femmes venant se coucher sur les lits de camp, à côté des hommes. Tout le monde y passe par rang d'ancienneté! Cela était encore arrivé, il n'y avait pas longtemps, à l'arsenal central. Quelques-uns parmi nous l'avaient vu, et ils ne se lassaient pas d'en rire. — Ce fut avec une de ces pauvresses qui viennent gratter les déchets de charbon de la manutention militaire. Une idiote ayant une jambe de bois. Ce qu'on avait ri! On lui avait dévissé et caché sa quille, ainsi elle ne sut partir qu'après avoir satisfait à toutes les fantaisies. Quand on la lâcha elle était

comme saouïe, et tombait tous les cinq pas!"

Pouvoir raconter l'exploit après, c'était là le charme surtout! Pouvoir s'écrier devant les camarades de chambrée en rentrant le soir sac au dos. „Ah! la! la! ce qu'on s'est amusé hier! Nous avons eu une femelle à la garde!"

— Le sergent lui-même s'intéressa en demandant: „une femme, qu'est-ce qu'elle veut?"

Quelques-uns sortirent pour voir, je les suivis.

— Le grand froid du dehors, me saisit brusquement et me frappa. Un froid sans vent qui semblait faire frissonner les étoiles d'or dans le ciel immobile comme figé. Je vis la femme, et je la reconnus tout de suite car c'était elle, celle au gosse aux yeux clos.

Elle se tenait appuyée contre le mur, sous la voûte de la porte, immobile enveloppant son enfant de ses bras. — „Marie" fis-je en m'approchant, „que fais-tu ici maintenant?"

Elle sembla s'éveiller, leva sur moi des yeux clairs et peureux de chienne battue, puis elle répondit doucement: — „Ah! c'est toi chéri (elle disait toujours chéri, par habitude sans doute de parler aux petits enfants) je suis bien lasse, on ne m'a pas voulue chez moi, alors je suis revenue; je n'ai pas d'argent, je ne connais personne, je ne sais où aller dormir. Je suis revenue, jusqu'ici, aux portes, en pensant aux soldats. Les

soldats ont du feu, n'est-ce pas, ils ont du feu! — C'est que vois-tu c'est bien long, traîner une nuit, une nuit d'hiver sans gîte, c'est si long, oui vraiment c'est trop."

— „Viens donc te chauffer à la garde." fit Moenke, qui s'était approché.

— „Viens te chauffer." Et il riait en nous regardant, comme quand il disait „brûlons la vive." Le sergent qui était sorti aussi, acquiesça en disant: „Mais oui, tu le peux."

Quand elle fut entrée, on l'installa près du feu, le bon feu rouge, et je vis qu'elle se courba vers lui, envahie soudain par un immense bien-être. — „Veux-tu un morceau de demi-gris," fit Tsieske, en coupant une tranche de son pain.

— Elle accepta en disant: pour „tantôt" et en le fourrant dans son jupon. On voyait bien, qu'une irrésistible torpeur la prenait, ses paupières lourdes gonflées par l'insomnie, battaient continuellement, et de temps en temps sa tête s'affalait brusquement, comme si elle allait tomber. Après elle se redressait, ouvrait les yeux, souriait à tout le monde, et retombait dans sa torpeur.

Derrière elle, les hommes s'encourageaient avec des gestes et des clins d'œil, l'un poussait l'autre, mais ils n'osaient encore s'aventurer. — Ils étaient là comme une bande de cynocéphales, qu'un objet insolite a chassés vers le haut de

leur cage et qui peu après doucement et prudemment s'en rapprochent, avec des bonds en avant et en arrière, de légers attouchements et des fuites éperdues. — L'enfant les gênait aussi, cet enfant immobile, qui faisait songer à un de ces petits oiseaux, que l'on trouve morts aux approches de l'hiver, sur le bord des chemins.

Cet enfant aux yeux toujours fermés et qui ne pleurait, qui ne soupirait même pas.

— „Tiens, fit un des soldats, tu devrais aller dormir, sur le lit de camp, on te fera, un lit avec des capotes de guérite, et un berceau pour l'enfant. — Nous te ferons aussi, une petite chambre à part, avec des tables et des bancs. — Allons vas-y.”

Et vivement sur la planche, on étendit les capotes en suspendant une autre, à un banc dressé, en guise de paravent. — Elle s'y étendit reconnaissante, comme une chienne à qui on dit „couche” en montrant le tapis, et sa lassitude était si grande qu'elle s'endormit peu après la respiration lourde. — De l'enfant toujours pas une plainte, pas un vagissement.

Les hommes étaient revenus autour du poêle, la bougie presque consumée jetait une lueur dansante sur leurs masques inquiets, sabrés de rires affamés, éclairés de regards drôles. Ils se dévisageaient en se tâtant de l'œil.

— „Eh bien,” fit Moenke le premier à voix basse „laissez-vous cela ainsi ? Il est juste qu'elle paie son loyer. — Sergent qu'en pensez vous ?”

Je regardais le sergent, il avait une figure poupine, sous son shako de cuir, une figure de gosse à peau blanche et rose, toute impregnée encore du lait maternel. — Il mâchonnait son jugulaire indécis, les oreilles écarlates. „Attendez” fit-il, la voix changée rauque, je vais la tâter. Et il se leva en se dirigeant vers l'endormie.

— Moi, je regardais ça, en fumant ma cigarette, le cœur agité mais le masque impassible. — J'aurai bien voulu intervenir, mais la lâcheté de tantôt me retint encore, la lâcheté et cette curiosité cruelle à laquelle on résiste mal. — Le sergent disparut derrière la capote, et nous nous mîmes à rire silencieusement, en nous donnant des coups de coudes.

D'abord on entendit quelque chose, comme la plainte de quelqu'un qu'on éveille, puis elle parla d'une voix basse et suppliante. — „Non ! non ! voyons, je suis si lasse, non je ne veux pas,” à laquelle une autre répondit brutale. — „Pas de blagues hein, ou je te colle à la porte.”

A la porte ! de nouveau dans la nuit et dans le froid, moi-même j'en eus le frisson ; aussi cette menace fut-elle suffisante pour la faire céder, car elle se tût.

Quand le sergent revint s'asseoir, tout le monde

exultait. — „Tirez votre plan!” avait-t-il dit, un peu pâle, et en se donnant immédiatement un bain hygiénique, tenaillé par une vague peur.

Les autres se poussaient, on allait se ruer, le plus hardi donnerait l'exemple. — Ce fut d'abord le caporal, puis Moenke qui ôta précieusement la chique de sa bouche en s'avançant sournoisement; ses oreilles battaient comme les ailes livides d'un papillon de nuit.

— D'abord il y eut des protestations et des pleurs, et puis voyant qu'il n'y'avait pas de choix que c'était de cette manière qu'elle devait payer, une nuit de chaleur et de sommeil, elle s'abandonna au viol collectif. La plus misérable fille du monde a encore de quoi donner.

J'assistais à cela assez indifférent, un homme à la caserne s'habitue à toutes les saletés, comme une fille de joie se forme à la saleté du bouge. — Cela ne me révoltait pas tant que la mort de la petite souris, par exemple, peut-être par ce que les souris ne sont pas faites pour être brûlées vives, tandis que les femmes . . .

Mais je ne voulais pas participer à la farce. Je ne dis pas cela pour paraître meilleur que mes camarades, non en vérité, j'aurais pu céder aussi bien qu'eux, au désir d'avoir une femme, même cette femme n'étant, qu'une épave misérable, dégueillée et sale. On n'y regarde pas de si près

quand on mène une vie triste, de demi-forçat, dans les casernes où le mot femme évoque un être rare, difficile à atteindre, quelque chose qui coûte au moins deux francs !

Mais comme volontaire, j'aimais bien de poser devant les soldats, comme un être qui leur était supérieur. Quelqu' un ayant la peau et les goûts plus fins qu'eux. Puis j'aimais aussi dans les chambrées à me faire passer pour un Don Juan, auquel les femmes en blouse de soie de la rue de la station, ne refusaient rien. — Je recevais quelquefois des lettres parfumées que je flairais au nez de tout le monde avec ostentation. — C'était cette vanité là, qui m'empêcha de faire devant-eux comme eux, et je m'en privais d'autant plus facilement que réellement le pauvre souillon ne me tentait pas.

Maintenant on la laissait tranquille. Ils semblaient dormir, elle et l'enfant, et les hommes de nouveau groupés se regardaient encore. Ils paraissaient désillusionnés, comme de la mort de la souris. — Comment ! ce n'était que ça ? Ils avaient cru rire encore, et de nouveau, on ne riait pas du tout ! Et ils avaient l'air de se poser cette question : „Comment une femelle peut-elle amuser des mâles satisfaits ? et ils se sentaient gênés par le dégoût de leur acte, qui ne leur laissait qu'une envie de se laver et de vomir.

— Qu'allons-nous faire d'elle, maintenant ?”

Cette question me fit frémir, les oreilles de Moenke dansèrent encore, il ouvrit sa bouche jusqu'aux oreilles.

„Laissez-la tranquille !” criai-je — pour empêcher l'autre de parler, car je crus vraiment qu'il allait dire. — „Brûlons la vive !”

— Mais les bavardages en sourdine continuèrent. Ils se disaient des farces jouées à des catins de village. Farces brutales de gras flamands, qui faisaient songer au temps que l'on fouettait les filles, en les faisant chevaucher sur des chevaux de bois aux dos en arête dure.

— „Chez nous à Zeele,” fit Tsies. „Une femme ayant été surprise avec son amant, fut plongée dans le canal, trois fois !” — Un autre se souvint d'une garce de Gand, qui se moquait de tout le monde. Lui il l'entraîna un soir de kermesse, puis au moment de la culbuter dans les blès, il lui fourra une grosse chique de tabac dans le derrière. —

„En 95” raconta le caporal Jacques, „nous eûmes une femme au fort 8, à Hoboken, trois jours et trois nuits. — C'était pendant les manœuvres, aux environs de Wintham, le bataillon était parti, il n'y avait que les hommes en subsistance, ce qu'on a rigolé ! On l'a tondue tout -à -fait, en haut et en bas.

— „Si on lui fourrait le manche à balai quelque part,” trouva Moenke soudain, mais le sergent inter-

vint. — „Non! non! pas de blagues,” fit il, puis il chercha des raisons. — „l’Officier de garde à la caserne pourrait venir ici, je serais dans de beaux draps s’il nous attrapait!” Et pris soudain de peur il ordonna: — „Collez-moi cette femme à la porte, comme ça c’est fini!”

— „La bande se rua, on l’éveilla brutalement.”  
„Allez ma fille, il faut filer, tu as déjà dormi assez.”

Elle ne comprit pas très bien d’abord ce qu’on lui voulait, elle jeta sur nous un regard fou, encore plein de ce qu’elle avait contemplé dans son cauchemar, sans doute. Ses cheveux jaunes roux, déroulés, encadraient sa figure blême amincie, de mèches raides; je m’étonnais de la trouver beaucoup moins laide que je ne croyais. — „Allez! ouste! il faut partir.” — Elle essaya de sourire; „voyons c’était encore une farce. — „Mes amis, voyons! n’ai-je pas servie pour votre plaisir? — Il fait si froid dehors pour mon petit!” — Et elle se mit à sangloter en prenant l’enfant sur ses genoux. L’enfant qui lui ne pleurait ou ne regardait toujours pas.

La plupart d’entre nous furent émus, et pris par une grande honte d’être si mauvais, mais cette honte même nous excitait contre elle, comme on s’excite contre un chien qu’on maltraite et qui vous regarde avec des yeux laches, comme on s’excite contre un faible qui s’excuse.

Cependant tous se détournèrent un instant silencieux, comme ils s'étaient détournés le matin, au moment où la petite souris allait mourir.

„Allons, il est l'heure de la faction!” s'écria le caporal et nous primes nos fusils pour aller relever les sentinelles.

— Quand la section fut prête, le sergent donna l'ordre de partir et comme tous se taisaient, il se tourna vers la femme qui pleurait toujours, en lui criant d'une voix enfantine et effrayée, qu'il voulait rendre dure: „Allons! file, ou je te ferai jeter dehors!”

Elle comprit que c'était irrévocable, une joie de mâles qu'il leur fallait encore donner, pour pimenter le souvenir de celle de tantôt. Et résignée déjà, elle sortit, écrasée par cette chose injuste qui lui arrivait, injuste malgré tout et cruelle, comme un vol fait au détriment d'un pauvre.

En sortant du corps de garde chauffé, j'eus un grand frisson sous le ciel toujours étoilé. Le sol était dur, craquant sous les pas et diamanté de givre. — J'avais jeté la capote de guérite sur mes épaules, et vivement je m'acheminai vers mon poste.

La lune se mirait dans le fossé aux eaux sombres, retraçant l'image crenelée des remparts

nettement, comme dessinée à l'encre. Tout était immobile seul le soubresaut des brochets, et les plongeurs des rats dans les joncs séchés, continuaient à troubler le silence.

Que fera-t-elle? et je la voyais, errant dans la ville endormie, aux rues interminables et tristes, aux maisons mornes et silencieuses dont les façades ressemblent, à de grandes figures blêmes et rébarbatives.

— Que va-t-elle faire maintenant?”

Et soudain je vis une ombre se glisser sur le pont, rapide en se dirigeant vers l'eau. — C'était elle, je la reconnus à l'enfant, et devinant à son geste, je l'interpellai. Au son de ma voix, elle s'arrêta, je m'approchai vivement, en la prenant par le bras. — „Voyons, Marie, que veux-tu faire?”

— „Me jeter dans le fossé,” répondit elle „je dois trop souffrir!”

— Te noyer, tu es folle, allons viens dans ma guérite, tu pourras dormir encore, je te donnerai ma capote.

Elle leva sur moi des yeux effrayés, la lueur triste du réverbère jeta sur sa figure ravagée un éclat lugubre. — „Non laisse moi, tu veux encore, te jouer de moi, n'ai-je pas assez servie? laisse-moi! . . .”

— „Voyons! voyons! ne me reconnais-tu pas?”

tu sais bien que je ne t'ai rien fait. — Je ne te ferai rien. — J'ai compassion de toi, voilà. Viens auprès de moi, je te défendrai contre les autres aussi !”

Ainsi je l'entraînai vers ma guérite et comme je sentais qu'elle grelottait, je la couvris d'une partie de mon large manteau d'hiver.

Elle tenait ses yeux grands ouverts, comme frappés par je ne sais quelle vision affreuse, mais restait silencieuse, en berçant un peu l'enfant, qui lui ne pleurait pas cependant. Je me mis alors à la questionner : „Comment avait-elle fait pour en arriver là ? — Pourquoi rôder la nuit autour des corps de garde ? Et cet enfant, cet enfant ! vivait-il seulement. Voilà des heures que je le contempiais, effrayé par son silence et son immobilité rigide.

— „Il vit ! certainement qu'il vit, mais il est comme ça ; il ne pleure jamais ! Vois-tu chéri, c'est bon pour les enfants des riches de pleurer, lui mon petit Pietje. — Il s'appelle Pietje. — sait bien que cela ne sert à rien. — Pourquoi pleurerait-il ? De faim ? — Il sait bien que quand j'ai quelque chose il l'a aussi, et que s'il n'a rien c'est que je n'ai rien moi-même. Pourquoi pleurerait-il ? — De froid ? Il ne sait pas ce que c'est qu'un berceau tiède, des vêtements chauds. Pourquoi pleurerait-il ? Il ne rit pas

non plus, il ne m'a jamais vu rire." Et comme je l'interrogeais encore, elle me raconta sa banale et épouvantable aventure :

Tu sais bien comment ça va, chéri. — On vient de la campagne servir en ville, afin de se faire un peu d'argent. Moi j'étais déjà ici à seize ans, dans un bon poste, mais monsieur ne me laissait pas tranquille, alors madame m'a chassée. — Je n'osais pas retourner chez moi, et avouer mon renvoi, alors j'ai fait comme les autres, j'ai été chez „Susse" le placeur. — Tu sais bien comment ça va, chez „Susse", il ne se presse pas, vous fait servir au café, et ainsi on fait des connaissances.

— Moi je m'y suis liée avec Pietje Knaep, un cannonier. — Le connais-tu? c'est un „crollé" comme toi, avec de petites moustaches pointues. — Il chante comme un merle et valse aussi bien à l'envers qu'à l'endroit.

— Nous nous donnions des rendez-vous, d'abord au parc, puis il m'amena, un dimanche soir, danser au „sloebbergat." Une fois replacée j'eus beaucoup d'ennuis à cause de lui, car il venait trop se promener devant la porte de mes nouveaux maîtres. — Enfin ! que veux-tu, c'est la vie, il avait promis de me marier, son service terminé, et comme ça il m'a mis dans le malheur. — Tu comprends que j'eus peur quand je vis que

cela allait se voir. — Que faire? mes maîtres allaient me chasser et comment retourner chez moi? — Avec ça Pietje faisait du mauvais service, son capitaine le menaçait de la discipline . . .

— Quand je lui dis qu'il m'avait fait un enfant et que j'étais perdue, il se décida à désertier avec moi; c'est ainsi que nous nous sommes enfuis vers la France. — Oui chéri, un samedi soir, un être humain doit quelquefois rire malgré ses malheurs! — Pietje arriva habillé en bourgeois, avec une blouse de coton sur son pantalon de soldat, et un chapeau de paille en plein hiver.

— Au commencement, ça marcha bien cependant; il trouva de l'ouvrage tout de suite, dans une fabrique aux environs de Maubeuge. Je fis mes couches peu de temps après. — Mais que peut on contre la malechance! Pietje se battit un jour, avec un Français, qui avait dit „que les Belges étaient des fainéants;” — Il fut condamné à l'amende et expulsé par les gendarmes, qui le remirent à ceux d'ici, aux frontières, ainsi il a passé au conseil de guerre et a été envoyé à la correction. — Il y est encore.

Moi, j'ai perdu courage après ça, c'est naturel, je suis revenue aussi, à pied parfaitement, avec l'enfant. Mais je n'osais pas aller tout droit chez moi, j'ai d'abord été chez „Susse” qui ne voulut

pas me loger d'abord. — Cependant comme je pleurais très fort, il s'est laissé attendrir, et il promit de voir après un poste,

„Sais-tu où il m'envoya?” — Dans un estaminet au fossé du bourg! — J'y allai en ne songeant pas à mal, mais dès le premier jour je compris. On voulait me faire monter avec les marins et les soldats, pour un franc. — Je n'ai pas voulu c'est certain! Vois-tu chéri, on ne se fait pas putain comme ça tout de suite, quand on a reçu une éducation chrétienne. — Je me suis donc enfuie de là, je traîne les rues depuis.

Hier n'en pouvant plus, je suis partie pour aller chez moi. Je pensais: on aura pitié de moi, mais on m'a chassée à coups de pierres. — Mon père m'a poursuivie avec la fourche! Oui vraiment; quel crime ai-je donc commis? . . .

Je la tenais serrée contre moi. Elle sentait mauvais, une odeur insupportable de misère, de loques imprégnées d'eau de pluie et de boue. — Elle me répugnait et quand même, je lui entourais la taille de mes bras pour la réchauffer. Ne croyez pas que c'était là de la charité, de la bonté simple, non! non il n'y avait au fond de mon geste qu'un vague désir inavoué. — Homme avant tout, pauvre mâle affamé de femelle, je songeais en la regardant sous la lueur incertaine de l'aube à peine naissante.

— Elle n'est pas si mal que cela. — Si elle était bien coiffée, proprement vêtue, ce serait une maîtresse acceptable. Si je la poussais à vivre n'importe comment, je pourrais me l'attacher, la voir régulièrement et sa reconnaissance ne me refuserait rien. Et je me mis à la consoler doucement :

— Voyons, il ne faut pas se décourager ainsi, essaye de trouver une place n'importe laquelle. — Une fois que tu auras des vêtements, ça ira mieux, tu pourras changer. — Moi je t'aiderai si je peux, nous serons bons camarades, le veux-tu ?”

— Elle me souriait reconnaissante, il y avait bien longtemps sans doute qu'elle n'avait entendu une parole douce car cela avait l'air de la griser.

— „Toi, tu n'es pas méchant” fit-elle, et cela me flatta.

— „Vois-tu,” ajouta-t-elle encore. „Je ne veux plus qu'on se moque de moi, car si cela m'arrivait encore, maintenant je sais ce que je ferai.” Et elle regardait le fossé aux eaux immobiles.

Alors je crus faire quelque chose de très méritoire, puisque je la distraçais de ces sombres pensées.

Puis une idée drôle me passa par la tête, une idée joyeuse ! — Bougre ! l'aventure était cocasse tout de même, tenir une femme dans ses

bras, une fille de troupe et de troupeau sur la quelle tout un corps de garde vient de passer, et l'entendre dire: — „Je ne suis pas une catin, on ne le devient pas comme ça, en une fois, quand on a reçu une éducation chrétienne!

Une bonne histoire à raconter entre hommes après boire, quelque chose d'énorme qui aurait du succès certainement.

Maintenant la nuit se dissipait, le jour allait se lever, mais on sentait que son réveil n'aurait ni la joie des aurores printanières ni la splendeur de celles de l'été. Non c'était un réveil plein d'hésitations et d'efforts, comme celui de quelqu'un qui a passé une nuit mauvaise. Vers la campagne, au pied d'une rangée d'arbres noirs et nus, l'horizon s'éclairait cependant et cette terne lumière qui grandissait, fit réapparaître de nouveau en lignes sombres, le décor éternellement immobile et morne des fortifs. La nuit se retirait avec peine ainsi qu'un cauchemar tenace qui vous obsède encore quand on a les yeux déjà ouverts, et des formes vagues et indéfinies continuaient à bouger dans les coins sombres. — Les rats sortaient de l'eau comme regagnant leur gîtes à regret, et l'on entendait encore l'agitation des poissons qui bientôt allaient rentrer dans la vase profonde. Une fabrique voisine lacha ses eaux empestées, du fossé une buée lourde et opaque s'éleva empoison-

nant l'air de je ne sais quelle odeur d'herbes vénéneuses, de charognes et de pourriture. — Je distinguais mieux la figure de ma compagne maintenant, qui de nouveau m'apparut toute ridée, grise comme masquée d'un voile de poussière. — Moi-même j'avais les mains noires, je sentais que mes yeux étaient gonflés, et que je m'étais sali à traîner ainsi toute une nuit sur les planches du corps de garde enfumé, ou à rôder devant ma guérite dans la neige et la boue. Mes bottes étaient alourdies de crasse, je sentais qu'une rouille épaisse couvrait le canon de mon fusil, et en la regardant encore une fois, avec ses cheveux défaits, ses haillons, je fus pris soudain d'un dégoût immense de tout, de moi, de ce qui m'entourait, et d'elle surtout.

Elle devina sans doute ma cruelle pensée, car elle y répondit, par un regard triste et suppliant, qui me rendit honteux et furieux à la fois comme si je venais d'être souffleté.

Maintenant la ville s'éveillait aussi, les cloches se mirent à tinter et les sirènes des fabriques poussaient des appels stridents. Bientôt la cohue grise des travailleurs passa en se poussant vers les portes.

Des gens aux masques résignés : des vieux, des jeunes, allant les mains en poche, la musette sur l'épaule. Ceux qui s'aperçurent que j'avais une

femme près de moi, se poussaient des coudes et riaient en montrant les dents. — Quelques uns m'envoyaient des compliments ironiques accompagnés de gestes obscènes.

— „Eh! soldat! ça a-t-il goûté?”

Et ils élevaient la main, le pouce en l'air, comme des spectateurs de cirque romain, accordant la vie au vaincu.

Cela me gênait, j'aurais voulu dire à la femme de s'en aller, mais une honte me retenait encore.

Le jour se faisait de plus en plus cependant, des hommes sortaient du corps de garde en bras de chemise pour se laver au fossé. — Quand ils me virent dans ma guérite, ils se moquèrent de moi comme les ouvriers, mais d'une façon plus cruelle pour ma vanité.

— „Eh! Léonidas! l'homme fin, tu y as mordu aussi voit-on?” disaient les uns, pendant qu'un autre ajouta:

— „Il ne veut pas de femmes pauvres, mais il ne crache pas dessus, à l'occasion.”

Et ils s'en furent rapporter la nouvelle aux autres qui vinrent constater la chose, joyeux.

Alors une colère folle m'aveugla! vas-t-en, fis-je brutalement à la femme en la poussant sur le chemin, tu me dégoûtes, vas-t-en!”

Elle se retira de moi étonnée, et elle me parut épouvantable dans ses haillons, avec ses

yeux gonflés, ses cheveux jaunes, pendant que de ses mains noires elle soulevait son enfant.

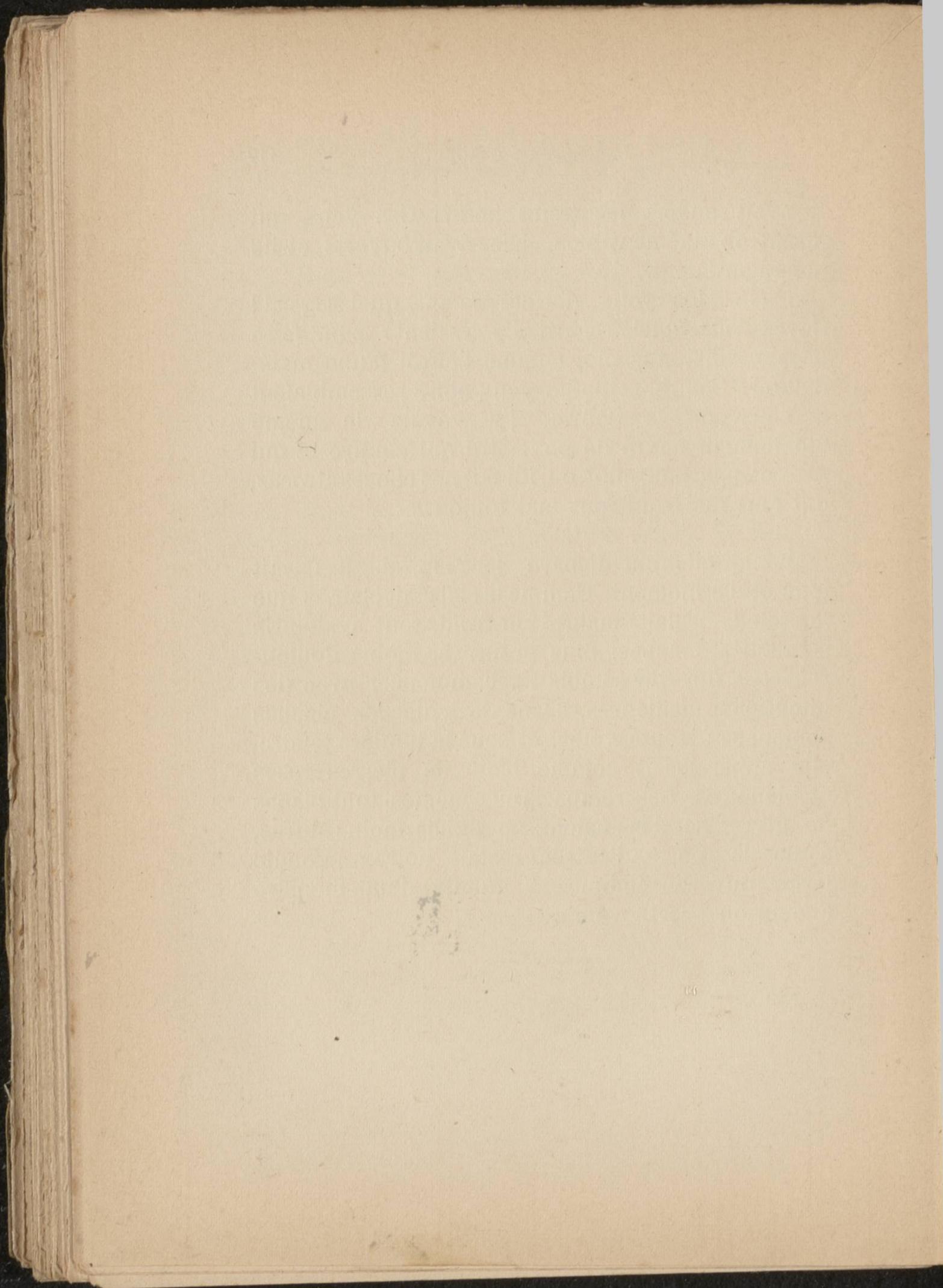
Si laide et si sale, que de loin les autres partaient d'un grand éclat de rire, que l'écho répéta méchamment. — Cela augmenta encore ma honte et ma colère, et pour bien prouver à tous, que je n'avais rien à faire avec cette femme. — que je ne la voulais pas, que je la méprisais, que je ne l'aurais jamais voulue, que leurs rires n'avaient pas de raison d'être enfin, et aussi par rancune, mon âme de male ne lui pardonnant pas ma secrète désillusion, je répétai en criant de façon à être entendu de tous : — „Fous le camp sale catin! fous le camp! tu me dégoûtes!” — Et comme elle ne se pressait pas, et qu'elle me jeta encore une fois, un de ces regards douloureux de chienne battue, qui m'exaspéraient, parce qu'ils me disaient une terrible vérité, je lui décochai un violent coup de pied sous la jupe, qui la fit trébucher . . .

Elle ne poussa pas une plainte, mais elle s'en alla cette fois-ci très vite, sans tourner la tête, comme fouettée prise d'une peur, d'une peur atroce, d'être torturée encore, d'être assassinée peut-être! Moi je la regardais partir, et soudain je me sentis envahi par un froid de mort qui arrêta mon sang comme figé. — Par-dessus de l'épaule de la mère je vis la figure de l'enfant.

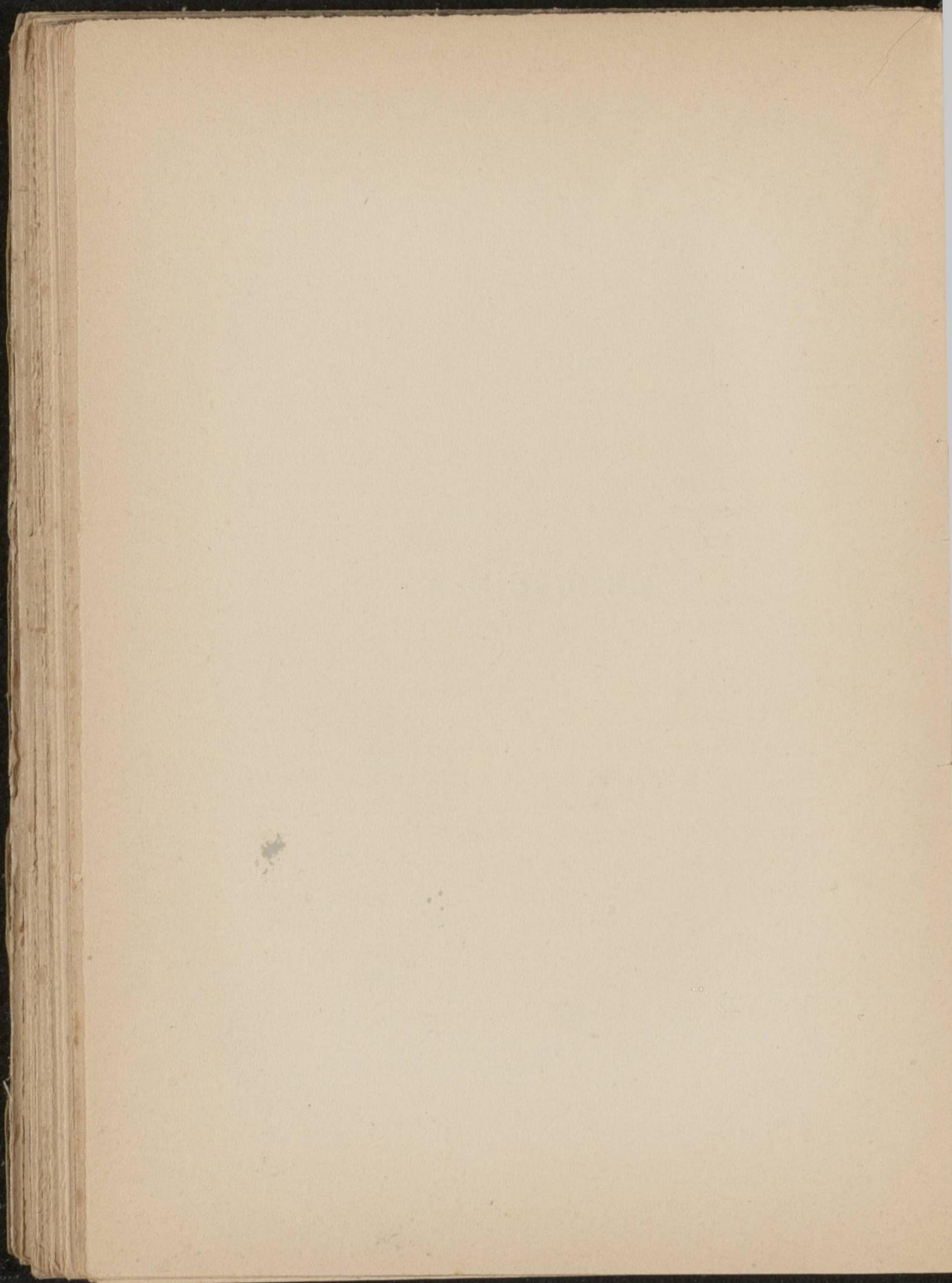
Il avait ouvert les yeux enfin ! Ces yeux qui furent obstinément clos, il les avait ouverts, et ils me regardaient.

— Oh ! les yeux de cet enfant, quel regard ! Savez-vous quel regard ils avaient ? pour faire passer ainsi sur moi comme l'effroi d'une malédiction ! Ces deux petits yeux noirs ressemblaient à ceux de la souris ; j'y voyais le même étonnement navré de petit être qui souffre et qui ne sait pas pourquoi on lui fait ces choses atroces, qui font mal ! qui font mal toujours. . . . .

Quand elle eut disparu, je respirai. Il faisait jour en ce moment. Comme le ciel était clair, et que le soleil brillait malgré le froid, tout avait pris soudain un aspect plus propre et moins douloureux. — La vie semblait recommencer avec des intentions meilleures. Dans la ville les cloches sonnaient à toute volée, et sous la lumière tendre, elle apparaissait comme bâtie en pierres roses et bleuâtres. Les remparts eux-mêmes, tout blancs de givre, se déssinaient en lignes moins dures, seule la porte d'entrée restait noire, arrondie large ouverte comme la gueule d'un monstre affamé ou prêt à vomir.



LE DISCIPLE.



## I

La fumée de nos pipes et de nos cigares planait en un nuage diaphane bleuâtre et capricieux. Nous venions de refeuilleter des livres connus et aimés depuis longtemps, de reparler de nos goûts et de nos croyances, et maintenant un peu las, — de l'éternelle et inutile discussion, nous restâmes silencieux tout un temps, l'oreille ouverte à la voix du vent qui au dehors chantait doucement, pendant que la pluie criblait les vitres et tombait drue sur le plomb des gouttières.

Nous étions chez Jean, en son grand atelier, aux murs tapissés de grenat sombre et enjolivés de dessins et de pastels, accrochés ça et là au hasard en tâches claires et gaies.

Nous étions bien là et nous aimions d'y venir comme en un de ces endroits où le passé revit toujours avec des charmes, qu'il n'eut peut-être pas, mais qui suffisent pour en rendre le souvenir agréable. Ce souvenir qu'on retrouvait tantôt dans quelque croquis griffonné à la hâte, deux

mots écrits, une pensée joyeuse ; souvent auprès d'un compagnon à qui l'on s'est avoué quelque chose de soi et qui pour cela vous est plus cher.

Jean était accueillant, hospitalier comme on ne l'est plus, et comme on le fut — paraît-il — autrefois ! Sa chambre, sa mansarde, sa maison, (sa fortune ne fut pas toujours égale) était à la disposition de tous. Elle fut pendant longtemps l'oasis où toute une bohème, égarée dans le désert du pays des maigres et des faméliques, venait se reposer, avant de reprendre route vers la terre promise.

Il suffisait d'avoir des cheveux incultes, un air blême et deux opinions littéraires pour y être reçu à bras ouverts, comme un frère, ainsi il y eut toute une génération de peintres, de poètes, de romanciers et de sculpteurs, qui passa par là. Des Flamands calmes, aux yeux clairs comme émerveillés encore par la vision de quelque coin plein de teintes lumineuses ; des Hollandais au mot lent et sûr, des Anglais rasés et flegmatiques et d'autres encore, dans le sang desquels, d'ancêtres venus de contrées ensoleillées sans doute, avaient laissé un grand amour pour la parole. Pour le mot qui chante ou qui définit bien, le verbe évocateur ou subtil ; le mot qui sait bercer sans rien dire ; il y eut des mystérieux sortis on ne sait d'où, venant régulièrement comme les autres, s'asseoir timides et silencieux sous la

lampe qui semblait les attirer comme elle attire les insectes le soir. — C'est chez Jean qu'on venait s'essayer avant de descendre dans la vie; cette arène où il faut vaincre ou se résigner à mourir obscur, comme un gladiateur égorgé au début du spectacle. — Chacun y essayait ses armes, sa vigueur, tentait de faire peser sa pensée par la balance des autres en insistant sur sa manière de voir et de comprendre. Cela amenait des conversations folles, où l'esprit s'exerçait en prouesses, avec l'espoir de trouver des choses à dire, dignes d'être retenues; où le paradoxe s'opposait à la raison sage et timide, où l'on débitait des idées tantôt neuves et imprévues, autrefois vieilles comme le monde, mais, qu'on croyait avoir découvertes. Là encore se disaient des pensées obscures et embryonnaires; incomplètes comme des choses nouvellement nées.

Beaucoup des convives de cet éternel repas où les âmes seules mangeaient ne firent que passer; d'autres disparurent emportés par la vie, calmés soudain, refroidis par un succès ou la vision d'une voie à suivre. — Il y en eut qui s'aperçurent que la nourriture divine, pour eux, était trop illusoire et ceux-la s'en furent manger, autre chose, ailleurs.

Nous cinq, réunis à cette heure dans le silence du soir, fûmes toujours des fidèles, et quoique à présent l'existence nous poussait chacun vers

un autre but, nous aimions toujours à nous retrouver, sans même trop savoir pourquoi. — Car rien n'était plus dissemblable que nos corps et nos pensées.

Etions-nous des amis? peut-être bien en considérant que nous pouvions mal nous rencontrer deux à deux, sans nous occuper des trois absents. — Nous avions quelquefois des brouilles, mais alors surtout il nous était impossible de ne pas nous intéresser aux gestes, et aux entreprises de chacun.

Ces désaccords provenaient toujours de l'une ou l'autre boutade ou de quelque malice, que nous nous épargnions pas l'un à l'adresse de l'autre, car nous n'avions pas ce qu'on pourrait appeler: le don de l'admiration mutuelle. — Au contraire! je crois plutôt que comme les augures de quelque religion en décadence, nous pouvions mal nous regarder sans rire. — Ceci à tort peut-être, car, nos sarcasmes ne se basaient habituellement que sur quelques apparences extérieures, qui sont souvent aussi fausses que l'expression d'un masque de mardi-gras.

Ainsi tout en étant convaincus, que Jean était un esprit clair et méthodique, cachant sous une allure sceptique, beaucoup d'enthousiasme, de bonté discrète, nous ne manquions pas de lui trouver des aptitudes commerciales étonnantes

et un bon sens trop pratique, pour nous les habitants de l'air! deux qualités à l'aide desquelles nous aimions à le caricaturiser, sous la forme d'un capitaliste gras, amateur de nourriture consistante et de vêtements chauds. De James, malgré ses dessins merveilleux, nous faisons volontiers un fanfaron, éternelle victime de ses blagues évocatrices, qui nous amusaient cependant comme des contes bien écrits, mais dans lesquelles nous ne voyions, — quand notre esprit était tourné vers la critique, qu'une aberration alors que ce n'était là, si je ne me trompe, qu'un voile épais sous lequel se dérobaient sa pensée triste et profonde. Mais voilà! le voile lui-même était brodé avec tant d'art, tissé avec le plus beau fil de l'imagination et de la fantaisie, qu'on était souvent tenté de croire que c'était là, comme œuvre, quelque chose de bien suffisant pour un seul homme. — Nos plaisanteries faciles, épargnaient moins encore, le poète Harry, un de ces enthousiastes, qu'un beau vers enflamme, qu'une belle œuvre affole, qu'un [coin de splendeur entrevu fait crier. — Un chanteur, ayant marché dans la vie le visage au ciel, sans avoir vu ni la boue des chemins, ni les gouffres qui les bordent, ou qui, s'il avait vu tout cela, l'avait vu de trop haut, existence qui en avait fait un de ces êtres toujours égarés dans quelque rêve, qui soupçon-

nent les beautés du ciel mais qui'ignorent, les réalités de la terre.

Ainsi fait il nous questionnait souvent, d'une façon ingénue, toujours prêt à croire, peu averti contre les mensonges que nous croyions méritoire de lui débiter de temps en temps, ne fût-ce, que pour voir son indignation après.

Ces plaisanteries amenait des querelles continues, de vraies querelles de famille, suivies de raccomodements inévitables. Car, était-ce la grande pièce carrée aux murs sombres, de Jean, enjolivée de pastels et de dessins ? L'éclat de sa lampe, le souvenir de choses dites et vues ensemble, était-ce de l'amitié ? — Peut-être. — Nous ne le savions plus, mais ce qui est certain c'est que nous aimions de nous y retrouver, pour boire du thé, pour fumer ensemble, et pour nous répéter des choses que nous savions depuis longtemps.

Ce soir-là il y avait un froid entre Harry et Robert, le cinquième convive habituel de nos réunions.

C'était un vieux camarade aussi, quoique plus tard venu et pour lequel notre sympathie différait ou se définissait moins. Il me faisait à moi assez l'effet, d'un de ces adoptés qu'on ne parvient jamais à confondre entièrement avec les autres membres de la famille.

Il s'amusait quelquefois à dessiner, mais il n'avait qu'un talent d'amateur, relevé par un peu d'imagination. — Il prétendait aussi avoir du goût pour la littérature, mais cela nous laissait sceptiques. D'ailleurs il s'exprimait difficilement, et ses pensées quoique originales et quelquefois profondes, ne se définissaient jamais clairement, gardant toujours je ne sais quoi d'informe et d'inachevé.

Il paraissait plutôt un homme d'action, et avait en effet mené assez longtemps une vie agitée, ayant été soldat, ouvrier de fabrique et que sais-je encore. Il parlait assez souvent de la vie des pauvres en connaisseur, tout en n'ayant pas l'air d'un réparateur des injustices sociales. Ce qu'il y avait de curieux en lui surtout, c'était son aspect, qui ne trahissait en rien un passé plutôt douloureux. Il ressemblait beaucoup à un garçon quelconque, n'ayant toujours connu que des lits bien tièdes, des vêtements complets et des journées où les repas ne furent jamais espacés plus que de coutume. Je me souviens même que le jour où je le vis pour la première fois, je le pris pour quelque élégant tombé dans les beaux arts, et par conséquent, dans les situations de fortune encore douteuses. — Comme type il ne ressemblait en rien à ceux qui venaient habituellement parmi nous, et qui avaient tous, ce lointain air de famille

que donnent des préoccupations et des métiers identiques. — Si quelque chose avait déteint sur lui c'était peut-être son passage à la caserne, du moins j'ai toujours supposé, que c'était de là qu'il avait gardé son port de tête un peu altier et cette marche spéciale aux anciens soldats, contenue entièrement en une parfaite immobilité des épaules et une façon particulière de plier la jambe gauche. — Mais il fallait saisir cette particularité, plus visible l'un jour que l'autre, et cela me rappelle fort à propos, qu'un des traits les plus curieux de sa physionomie était justement cette mobilité, qui faisait, que notre ami avait tantôt l'aspect d'un être très banal et timide, autrefois je ne sais quel air hardi et batailleur, pour réapparaître peu après sous une forme toute nouvelle et entièrement inattendue. Pour compléter ce portrait j'ajouterai, que j'eus pendant notre liaison, l'occasion de le voir plusieurs fois agir et causer dans des milieux les plus opposés. Je fus ainsi avec lui dans un salon parmi une société choisie. Robert s'y comporta avec aisance causa non sans grâce, et m'étonna par sa distinction parmi tous ces gens dont la prétention unique était d'en avoir. Autrefois je l'accompagnai dans un bouge, parmi les filles et la crapule, et il y fut comme chez lui, aussi vulgaire qu'il avait été correct ailleurs.

De son caractère, de ses idées, de son âme si vous voulez, nous savions peu. Elle devait être au moins deux fois aussi mobile que sa personnalité extérieure, et beaucoup d'entre nous, à force de ne pouvoir se fixer, se complurent à dire qu'il n'y avait rien en lui. — Ce n'était du reste pas plus mal, en admettant, qu'ils connussent la valeur du mot „rien”. — Mais ordinairement ces jugements avaient une intention sévère. Ils ne provenaient au fond que d'une espèce de désappointement de chercheurs, mis en mauvaise humeur, par les difficultés que présentait la solution de cette énigme, car tout ce qu'on pouvait vouloir deviner ou prédire de lui, se résolvait toujours d'une toute autre façon que celle que l'on avait prévue.

— Quand ceux qui le défendaient, proclamaient je ne sais quel talent douteux et barbare, il semblait avoir pris pour principe de n'en rien prouver et d'user sa vie à toutes les choses imaginables mais à mille coudées de tout ce qui peut s'appeler : occupations d'art. Il ne commença à travailler sérieusement que du jour où tout le monde le supposait définitivement coulé.

Auparavant nous le vîmes s'afficher comme „sportman” escrimeur, coureur de salles d'armes, figurant dans les poules à l'épée et s'acoquinant avec un tas de jeunes gens dont le mérite consistait à avoir des biceps.

Puis ce furent des histoires de femmes à ne pas en finir. — Des histoires stupides de basse galanterie et d'adultères. — Voilà tout l'homme disait-on, mais l'homme quittait ces „passe-temps” sans effort, souvent quand on l'y croyait au plus occupé et il réapparaissait toujours un peu autre ni amoindri ni agrandi, changé voilà tout. Ce fut peut-être James qui de nous le devina le mieux, le jour qu'il affirma :

— „Que Robert était au fond un être doux ; sentimental comme on ne l'est plus, croyant rien que croyant, simplement caché sous des aspects de hasard, des attitudes qu'il ne se préoccupait même pas de modifier, occupé qu'il était à suivre son idée fixe, — cette étoile qui luit pour lui seul, qui le magnétise, qu'il suit comme un pèlerin sans se soucier de ses pieds qui saignent, de sa défroque qui tombe en lambeaux. — L'homme se donne l'apparence de ce qu'il n'est pas. Méfiez-vous du bon jeune homme et n'oubliez pas que pour avoir un beau type de poète, il n'y a rien que de laisser pousser les cheveux à un jeune épicier. . . .”

Cet avertissement nous laissa rêveurs, et nous rappela quelques gestes, des mots dits. Mais pas plus qu'aux autres, que lui n'épargnait pas non plus d'ailleurs, nous lui faisons grâce de nos réflexions sournoises. — Nous vantions particu-

lièrement, pour le faire enrager, d'une façon obsédante, ses talents d'escrimeur et de tacticien.

Cette fois-ci, c'était lui qui était la cause du mécontentement d'Harry. — Le poète enthousiaste avait comme nous tous, la manie de faire des adeptes, et découvrait des „types intéressants” à tout bout de rue.

Ces types là, il les bourrait de livres, de traités de philosophie de théosophie et de romans forts. Un gaillard façonné par Harry, se reconnaissait entre mille. Ils ne sortaient de ses mains, que végétariens platoniciens et adonnés aux sciences occultes . . . Il y en a à qui cela fit du bien, il en abîma quelques autres.

Parmi ceux-ci on pouvait compter le musicien Klaes. — Ce Klaes était un de ces êtres malheureux, au front fuyant et anguleux, aménagé pour se remplir d'idées inutiles et encombrantes. Il gagnait sa vie en donnant des leçons de piano et en jouant dans les petites soirées de famille. — Harry le vit, en parla avec enthousiasme, et le remarqua un mois durant vers ce qu'il appelait : les sphères élevées de l'art.

Il le fit planer comme un gamin fait planer son cerf-volant, et quand il était bien haut, il lâcha la corde, le trouvant magnifiquement placé, la haut, tout près de ses propres rêves. — Klaes retomba sur la terre inapte à reprendre son vol

de lui-même, détestant de rester en bas maintenant qu'il avait vu les lieux où habitent les étoiles. — Klaes adopta toutes les théories neuves, lut des livres les comprit mal, chercha et sut toujours trouver le plus mauvais, parce qu'il marchait droit sur le faux, tournant le dos à la vérité, comme un esprit inférieur qu'il était. Ainsi il marchait tout droit vers le plus lamentable des destins.

Robert, s'était moqué de l'œuvre de Harry, geste venant cependant d'un désir de bonté et de beauté, et il avait employé pour exprimer sa désapprobation, toute une série d'adjectifs cruels et blessants. La chose avait été répétée, et le poète semblait, à cette heure même, en garder une vague rancune.

— „Tiens Harry!” fit Robert soudain, en allumant une de ses éternelles cigarettes.” Tu es furieux et tu as tort!”

— „Il y a des choses qu'on ne dit pas” répondit l'autre, d'un ton plutôt sec . . .

— Peut-être, répondit Robert, mais ce Klaes m'a fait pitié. C'est vois-tu, une manie que vous avez tous, et que j'ai eue. — Seulement je m'en suis guéri, à la suite d'un résultat dans le genre de celui qui nous occupe; si vous voulez, je vous raconterai l'histoire. Elle ne prouve rien, étant une histoire vraie, mais je crois bien qu'elle puisse

au moins établir, qu'il ne faut pas vouloir influencer l'âme des autres avec légèreté; en tout cas elle vaut la peine d'être écoutée.

Comme nous le savions riche en souvenirs curieux et en aventures vécues, nous lui accordâmes son histoire . . .

— Au dehors il pleuvait toujours, Jean tisonna dans le feu, et Robert commença d'une voix calme.

. . . . .  
. . . . .

— „J'avais dix-sept ans quand je me liai avec Rik Wills. Je ne crois pas que cela fut pour son bien, quoique je l'aie beaucoup aimé.

Je faisais alors mon service au fort de H. . . ., comme le métier de soldat ne me plaisait pas, je m'efforçais de passer le plus d'heures possibles hors de la caserne, sans m'occuper du service, de mes compagnons, des racontars de chambrée et de tant d'autres choses auxquelles les militaires s'intéressent ordinairement. J'avais cependant un camarade, le tambour Hegel, dont le lit se trouvait à côté du mien, et qui me tenait au courant des nouvelles qu'il croyait être dignes de m'intéresser.

Un jour pendant que j'étais couché sur mon lit, occupé à lire, je ne sais plus quel roman, il s'approcha de moi en disant: „Robert, tu vas avoir un compagnon ce soir, un deuxième volontaire rejoint la compagnie!”

— „Ah bien ! qui ça” fis-je, médiocrement intéressé.

— „Rik Wills, mon cher, un ancien, qui a presque huit ans de service !”

— „Comme je disais ne pas le connaître, Hegel me donna des détails.

— „J’ai été, dit-il, avec lui à la troisième où il a été caporal, mais il s’est fait dégrader. Après trois ans de bons services on l’a renommé, ce qui est rare ; seulement il a peu profité de cette faveur car il s’est fait dégrader encore !”

— „Alors je demandai.” Est-ce un ivrogne ?”

— „Mais non !” continua le tambour, „c’est un drôle de type voilà. Le meilleur soldat du régiment, plus fort en théorie que les sous-officiers. Capable de faire manœuvrer une compagnie, bien mieux qu’un lieutenant nouvellement arrivé de l’école militaire. Propre comme une ménagère hollandaise, débrouillard, marcheur infatigable et avec ça il a obtenu plusieurs fois le premier prix de tir du régiment.

— „Tu me demandes comment cet homme parfait se fait punir ? c’est bien simple ! — Il a son caractère, c’est à dire qu’il ne veut pas qu’on l’ennuie. Quand cela arrive il démolit tout. — Tu comprends ? Et le pis, c’est que quand il commence à faire la bête, il continue jusqu’à ce qu’on l’envoie à la discipline ou à la correction ; c’est

de là qu'il vient pour le moment." — J'allais peut-être demander des détails plus précis, lorsque la porte fut ouverte avec violence, et nous vîmes entrer un soldat revêtu de sa tenue de route.

— „C'est lui," murmura Hegel.

Le nouveau venu s'avança jusqu'au milieu de la chambre, nous dévisagea tous longuement, puis après avoir placé son fusil au râtelier d'armes, il se débarassa de son sac et s'assit sur un banc en allumant une cigarette.

Tout en faisant semblant de lire, je l'observais le regard en dessous. C'était un gaillard d'un aspect vigoureux et souple, portant l'uniforme des lignards, avec une aisance presque élégante. Son visage était laid, une large face avec un nez court, terminée par une mâchoire carrée proëminente et hérissée d'une de ces barbes sur lesquelles les rasoirs s'ébrèchent, sans jamais pouvoir les enlever complètement. — Deux choses me frappèrent cependant: ses yeux qui étaient forts beaux et dont le regard semblait très doux et ses mains, qu'il avait posées sur les genoux, et qui étaient blanches et soignées.

— „Camarade" fit-il soudain en s'adressant à un soldat qui vidait sa gamelle de soupe, lentement comme pour faire durer le plaisir. Quand tu auras fini de manger, tu iras chez le fourrier, chercher ma couchette et mes literies."

L'homme auquel il s'adressait était justement l'ordonnance d'un officier, et qui par la nature de son emploi, se croyait une certaine supériorité sur les autres. — Il resta ahuri devant l'ordre du nouveau venu, puis croyant à une farce il se mit à rire.

— „Pourquoi ris-tu petit homme?” demanda Wills en se levant.

„De ton toupet!” répliqua l'ordonnance. Comment tu es simple soldat comme moi et tu viendrais m'ordonner quelque chose! Eh bien! et à quel titre?”

— „Parce que je le veux” fut la réponse. — Je m'appelle Wills, cela signifie à peu près „vouloir” en français. Tu comprends que quand on est ainsi nommé l'on n'a qu'une volonté, je t'ai dit: va chercher mon lit, tu le chercheras!”

— „Va-t'en au diable, voilà ce que moi je dis!” s'écria le troupier qui se fâchait.

Alors il se passa quelque chose qui nous étonna tous. Wills marcha droit sur l'homme, le prit par la nuque et par le fond de son pantalon, et ainsi il le souleva comme un paquet au dessus de sa tête en s'écriant: „Par où veux-tu aller chez le fourrier, par la porte ou par la fenêtre.”

Heureusement que le fourrier entra en ce moment même, quand il vit la scène, il eut l'air de comprendre tout de suite car il se mit à rire

en s'écriant: „Rik! Rik!” Qu'y a-t-il encore? t'embête-t-on déjà?”

— „Cet avorton refuse d'aller chercher mon lit” répondit Wills d'un ton bourru, et il déposa l'homme à terre, qui se laissa faire, stupéfié comme une souris sous les griffes d'un matou.

— „Allons! allons!” fit alors le sous-officier amicalement. Ne te fâches donc pas ils apprendront à te connaître. Je t'enverrai tes affaires moi-même par mes aides-magasiniers, en attendant, il faut venir au bureau le commandant désire te voir.”

— „C'est bon!” grommela le volontaire.

Comme il demanda peu après une brosse à habits, pour se nettoyer en vue du rapport, on lui en présenta tout de suite une dizaine.

Les premiers jours de sa présence à la compagnie, il se querella ainsi à peu près avec tout le monde. D'abord ce fut avec le caporal de chambrée. En effet, il était défendu de se laver dans la chambrée. Or le lendemain au réveil Wills se leva au premier coup de langue du clairon, et après avoir rempli son bassin d'eau il se débarbouilla énergiquement.

„Il faut aller vous laver au fossé!” s'écria le caporal indigné de tant de sans-gêne.

— „Pourquoi?” demanda Rik en le regardant droit dans les yeux.

— „Parce que je ne veux pas qu'on se lave ici!” répliqua le gradé plus bas.

— „Vouloir! vous voulez, vous ne voulez pas? Avec moi vous n'avez rien à vouloir, c'est moi qui veux!”

— C'était énorme, le caporal en rendit compte. Quand nous vîmes Wills se rendre vers midi au bureau, nous pensions, qu'il allait en revenir avec une forte punition, mais il n'en fut rien. Au contraire d'après ce qui se disait, le commandant avait ordonné au caporal de laisser agir le volontaire à sa guise! On n'avait jamais rien vu de pareil.

Peu après il rossa le barbier, sous prétexte que ses rasoirs étaient mal repassés, puis ce fut un cuisinier. Il avait remarqué, depuis quelque temps qu'il n'y avait pas un atome de lait dans le café qu'on distribuait le matin. — „Cela m'ennuie à la fin!” fit-il un jour, et muni de sa gamelle il s'en fut à la cuisine, faire des remontrances au maroufle, qui s'engraissait au détriment des autres. Le cuisinier, un ancien boucher, presque un géant, réputé pour sa vigueur de brute lourde se moqua de Wills, qu'il traîta de „sale volontaire”, mais cela faillit tourner bien mal pour lui, car Rik bondit sur lui, et au grand étonnement de tous, il le roua de coups, joua avec lui comme il l'aurait pu faire avec le plus malingre et le plus faible des troupiers.

Cette affaire fit grand bruit. Il y eut une enquête mais Rik s'en tira indemne et le cuisinier fut mis en prison. Cela fit réfléchir beaucoup d'autres, dans les chambrées les soldats se disaient entre-eux: „Il est fort comme un ours, lesté comme un chat et plus rusé que le renard; que peut-on contre cet homme? . . .”

Cependant la plupart éprouvaient pour lui plutôt de la sympathie que de la haine. On s'aperçut du reste vite qu'il n'était pas si méchant qu'il s'en donnait l'air. En dehors de ses querelles personnelles il prenait toujours le parti du plus faible contre les forts, défendait les troupiers contre la méchanceté des bas gradés et empêchait par ses réclamations véhémentes les vols et les frustrations dans le genre de celle qui avait valu une trempe au cuisinier. Il se montrait bon camarade, partageant volontiers son pain et son tabac, serviable apprenant aux bleus l'art de plier le linge et de rouler les capotes en bandoulière.

On s'aperçut tout de suite, que les anciens sous-officiers le traitaient en camarade et qu'il était „bien vu” du commandant et des lieutenants. — On lui passait les pires manquements à la discipline; il est vrai que comme soldat, au point de vue du métier, rien n'égalait Wills.

— Aucun homme ne portait l'uniforme comme lui, ses effets étaient d'une propreté exemplaire,

quant à ses armes et son équipement il passait des heures entières à les fourbir. Pour les inspections et les dépaquetages c'était un véritable artiste, nul ne savait arranger son lit comme lui, ni plier ses effets avec tant de symétrie. En campagne c'était un marcheur infatigable, au camp presque toutes ses balles touchaient le but, même aux plus grandes distances. Pour le service de garde il connaissait toutes les consignes de la forteresse, et il les exécutait avec une exactitude rigoureuse. Il mit un jour le commandant de la place en joue, parce que celui-ci, pour l'éprouver, lui avait demandé le mot d'ordre.

Quoique ordinairement entre volontaires d'une même compagnie, on se lie assez vite, nous ne nous étions pas encore parlé huit jours après son arrivée. — J'avais fait semblant de ne pas trop m'intéresser à ses querelles, et si lui m'observa comme je l'observai il dut m'apercevoir la plupart du temps le nez caché dans quelque livre.

Il y avait entre nous une différence énorme. — Wills était bien un soldat, il ne paraissait pas détester la vie militaire même. Du moins je le supposais en le voyant toujours occupé avec quelque détail du service. Il allait aux exercices montait la garde sans répugnance. Il ne lisait jamais et sortait peu. — Son aspect était rude

il aimait de causer avec les miliciens venus de la campagne.

— A l'entendre je sus bientôt qu'il y avait passé son enfance et que c'était de là qu'il gardait les meilleurs souvenirs.

— J'étais beaucoup plus jeune que lui, il avait au moins vingt cinq ans, j'étais encore un adolescent, fourvoyé par hasard dans un milieu pour lequel j'avais le plus profond des mépris. Je me serais cru deshonoré si j'avais attaché le moindre intérêt à tout ce qui touche le service, ou si j'avais consacré ne fut-ce qu'une demi-heure, au moindre travail „d'astiquage" si cher aux guerriers de ce jour. — Je causais peu en passant des heures entières à lire, à dessiner ou à rêver simplement, étendu sur mon lit ouvert en guise de divan, ou sur le gazon vert des remparts.

J'étais à cette époque de l'existence, où l'esprit encrassé par les bêtises apprises à l'école, les boutades douteuses de quelques esprits reconnus grands, les insanités pêchées dans les romans ou comédies à la mode dans le petit monde des intellectuels, cherche inquiet à retrouver le chemin de la lumière. Je marchais comme dans un labyrinthe m'engageant dans chaque sentier, croyant à tout moment découvrir la voie véritable et n'aboutissant jamais que devant quelque porte obstinément fermée.

Je regardais trop dans les livres, quand un fragement de la vie réelle s'offrait à mes yeux, je criais de douleur ou de colère comme Tartuffe devant un sein nu. Je trouvais cela laid parce qu'on le disait autour de moi, et que je m'étais habitué à ne voir passer que des êtres faux des pantins vêtus de phrases et drapés dans je ne sais quel manteau littéraire.

En ce temps là j'étais un esprit fort, quelque chose comme un petit demi-dieu, trop beau pour le monde où il vivait. J'étais un intellectuel enfin vous avez connu ça vous autres !

Au dehors je passais mon temps à courir les ateliers de quelques amis d'autrefois, la plupart des élèves de l'académie de peinture. J'y rencontrais des jeunes gens, (vous en avez connus quelques uns) qui s'habillaient d'une façon bizarre, et qui méprisaient les hommes parce qu'ils n'étaient pas coiffés comme eux, de chapeaux curieux et vêtus de vestes de velours aux boutons toujours ornées de fleurs rares ou symboliques. Nous étions un tas de poètes, de peintres, de romanciers, de philosophes et nous allions tout refaire, en mieux ! — Nos réunions n'avaient qu'un but, celui de prouver comment nous nous y serions pris. — Nous n'avions tous qu'un idéal, qu'une croyance, que nous définissions par ce mot un peu vague "l'art" (dont les

critiques de ce jour abusent, comme autrefois ils abusaient du mot „morale”. Une seule chose était digne d’occuper nos esprits supérieurs, une seule chose excusait tout ! Une seule chose était grande : l’art ! — Nous n’admirions que ce qui y touchait, et comme chacun d’entre nous était profondément convaincu, que seul il en possédait la compréhension exacte, nous n’admirions au fond que nous-mêmes en attendant d’être admirés par les autres. — Un misérable bourgeois appellerait cela de l’égoïsme de la vanité, mais nous ! nous trouvions cela beaucoup plus fort . . .

Mais j’ai bien tort de vouloir faire de l’ironie, comme s’il ne valait pas mieux, quand on est jeune et même vieux, de dire des bêtises à propos de la Joconde que de jouer aux dominos ou de discuter des questions diplomatiques. Il est vrai que ce n’est qu’à moi-même que j’en veux d’avoir eu besoin de tant d’années pour redevenir simple et sincère. Si je l’avais été à cette époque, je n’aurais pas été la cause, la seule cause peut-être, de ce que Rik Wills devait souffrir plus tard.

Mais c’était bien difficile. On était au moment, de toutes les excentricités, de toutes les folies. — Les hommes semblaient las de patauger dans la boue, de marcher dans l’ornière tracée par les imitateurs des réalistes, qui sous prétexte que la vérité est une femme nue, n’avaient plus vu que

des parties sexuelles, ce qui les poussa à ne plus décrire que celles-là avec toute cette minutie naïve et terrible, des gamins crayonnant sur les murs de petits bonshommes obscènes. — On était assommé des histoires, où l'amour n'est plus qu'une question de ventre, de cuvette ou de pot de chambre ; des peintures photographiques et des comédies à thèse ; ce genre curieux dans lequel l'auteur fait parler les personnages pour prouver que ses théories sont les bonnes ! Naïveté assez semblable à celle de ces joueurs effrénés, qui dépourvus de partenaire jouent contre eux-mêmes, main droite contre main gauche, en s'efforçant de rester neutres entre les deux parties, sans sembler se douter qu'ils gagneront en tout cas. Maintenant on s'assoiffait de choses plus pures, plus idéales, plus fines, meilleures que la vie enfin, comme disent quelques pauvres, et nous sautâmes à pieds joints d'une sottise dans l'autre.

On se crut un devoir d'austérité, on remit sur le tapis l'amour platonique, ce plus charmant des pis aller. Des impuissants se mirent à baver sur l'amour véritable et sur la vie, comme si la vie en pouvait qu'une génération d'âmes plates l'avait comprise d'une plate manière.

— On en voulait à la vérité, comme si c'était la faute, de cette déesse d'albâtre, que quelques

pourceaux étaient venus se polluer dans son temple, et on inventa toute une humanité anémique malade. — Des héros et des héroïnes dont les sentiments ressemblaient à des objets en moderne style ; à ces chaises sur lesquelles on ne sait s'asseoir, ces armoires aux architectures compliquées, à ces tables qui ne tiennent pas debout à ces constructions baroques enfin, qui ont de la pagode chinoise, du Parthénon et d'un château fort en même temps. Ces êtres là grimaçaient sur les tableaux, maigres, déhanchés sur des fonds jaunes parmi des arbres noirs tordus et frisés, comme secoués par un vent de folie. — Oh ! cette ligne tordue frisée, algue marine, vermicelle, elle était partout, dans les nuages, la mer, les cheveux des femmes, les ronces du sol ; avec cette ligne là on arrivait à tout. — C'était une clef, un passe-partout, une abstraction comme les signes d'une écriture figurative déformés par l'usage, qui remplaçait tout, même le talent, surtout le talent.

Dans les livres, la même vie se déroulait. C'était des princesses initiées par des âmes sœurs, on méprisait beaucoup. — La joie charnelle, la plèbe et l'Amérique. — On était latin, on était fin de race, on avait des vices naturellement, mais autrement intéressants, que ceux du second empire par exemple.

Au fond ce n'étaient que les thèmes d'autrefois

pris au rebours, avec de jeunes gens tristes tenant à des femmes pâles, des discours dolents dans ce goût-ci :

— Oh! Liliane, femme d'attouchements faunesques non effleurée! reine de la gynécocratie qu'est mon âme, nourrie de rêves purs; que les béryls tendres, que sont tes yeux, au regard irradiant de virginale tendresse, se desquament et contemplent mon cœur, ostensor d'où s'élève ma lypémanique passion, fleurie de résignation douloureuse comme le geste du ruisseau, qui fuit en capricieux méandres, vers les pleines désolées de l'oubli. — Oh! Liliane sœur-âme . . .

Il fallait être fort en ce temps là pour pouvoir garder sa conscience. Quelque chose comme une épidémie de la pensée, un cyclone qui passa, en en laissant plus d'un décoiffé. — On ne savait plus où l'on en était. Dans les salons de peinture on était en proie à des terreurs folles, des choses abominables hurlaient aux murs, mal dessinées, mal peintes, obscènes de gaucherie et de laideur, pendant que des êtres chevelus et ironiques vous affirmaient, que jamais ils ne virent de semblables chefs-d'œuvres. — J'ai failli être écharpé au moins cent fois pour avoir osé dire ce que je pensais. Hier encore un de mes meilleurs amis, m'affirmait qu'en fait d'art je ne

possède pas un atome de compréhension. — Le pis c'est qu'il a peut-être raison.

Aussi n'essayai-je pas de résister, je me laissai emporter par les flots tortueux „de l'art nouveau” cette inondation qui laissa de sa moisissure par tout, dans la rue, dans la vie; partout! jusque dans la cervelle des femmes et je fus vaincu emporté; je fis comme le tout le monde des exeptions. Ainsi, je vivais au fond de ma caserne, méprisant et pâle, les cheveux coiffés à la mil huit cent trente, le bras orné d'un bracelet, toujours perdu dans je ne sais quel petit bouquin de malheur, pendant qu'au dehors le soleil brillait en dorant les blés, et en semant la lumière sur la vie, la vraie, la bonne, la large vie! que moi, tout petit, je ne comprenais pas, parce que je n'osais pas être sincère, ni avec moi-même ni avec les autres.

Je vivais méprisant et pâle, mais l'âme non apaisée, des doutes continuels me prenaient et m'attristaient. — Je ne comprenais pas ce que je prétendais aimer et souvent des inquiétudes mortelles m'envahissaient. — Ont-ils tous raison?

— Ai-je tort? — Ont-ils la vision nette des choses. Voient-ils la vérité, la beauté? suis-je aveugle? Et alors je m'efforçais à me convertir encore plus aux goûts du jour, mais en vain, car tout en moi criait, se révoltait; tous mes

organes, mes yeux qui voyaient autre, ma bouche qui s'exprimait à sa manière, mon cœur qui voulait aimer selon ses désirs, mon âme qui voulait comprendre selon son instinct. — Son instinct, oui cette force mystérieuse, supérieure à l'intelligence, et qui est peut-être la même, que celle que nous appelons le destin. — L'instinct mystérieux qui nous guide malgré nous, vers l'abîme ou vers la montagne . . . . ?”

J'étais comme vous voyez un drôle de camarade pour ce Rik Wills, moi un bonhomme dont l'âme, fabriquée au hasard à l'aventure, était quelque chose comme un salon de mauvais goût, le contraire tout-à-fait de la sienne : une terre sauvage inculte peut-être, mais vierge de mauvaise graine.

Et cependant nous fûmes amis. La liaison se fit le plus naturellement possible.

Un jour que nous étions à nous deux seuls dans la chambrée, Rik s'approcha de moi, et il me questionna brusquement comme si nous étions de vieilles connaissances.

— „Toujours la lecture ? Eh bien tu en dévores des livres !”

— Je lui répondis que cela m'amusait, alors il secoua la tête et ajouta encore. — „En as-tu beaucoup des bouquins ?”

— Oh ! un tas, tiens ce coffre rempli !”

— Alors il me demanda s'il pouvait voir, il y

avait longtemps qu'il n'avait plus lu. — Sur mon acquiescement il ouvrit le coffre, et il se mit à regarder les titres. Heureusement pour lui que mes livres ne répondaient pas à mon état d'âme. Il y en avait là une cinquantaine jetés pêle-mêle sans ordre et sans choix. Beaucoup d'exemplaires de l'édition populaire des „auteurs célèbres français”, quelques romans modernes quand même, et un ouvrage philosophique ou deux. — Il puisait au hasard en lisant à haute voix: — Don Quichotte de la Manche. — Je connais cette histoire, n'est-ce pas un conte pour enfants, l'histoire d'un fou qui se bat contre les moulins à vents et les troupeaux de moutons ?

— Oui, c'est bien ça „et j'ajoutai non sans un petit ton de pédanterie:” Mais c'est une histoire très sérieuse, très triste; elle a été écrite par un Espagnol, un vieux soldat estropié.

Ma réponse l'étonna et il continua son examen. — „Manon Lescaut, qu'est ceci?” — Je le lui expliquai comme je pouvais et quand j'eus fini il soupira en disant: „Cela doit être beau.”

Ensuite le hasard lui mit un ouvrage de Tolstoï en main, puis un drame de Shakespeare. Il continuait à me demander des détails, et s'étonnait de ma mémoire. — „Comme tu as du les lire !” et il ajouta :

Je ne sais pas lequel je prendrais maintenant

j'ai envie de lire aussi, mais il y en a trop, et je ne connais pas les auteurs; que me conseilles-tu?"

J'étais perplexe, que lui donner? Je savais peu de ses pensées intimes ou de son degré de compréhension. Je m'accroupis à côté de lui devant le coffre, en m'amusant moi-même à déballer et à relire les titres, étonné de les voir ainsi se suivre sans ordre, loin de toute idée de classification.

— Béatrix, de Balzac. Le diable Amoureux. — Comme il vous Plaira. — La recherche de l'absolu. — Les contes de Boccace. — Un roman de chevalerie, écrasant de son poids une comédie de Molière. Un traité d'histoire à côté d'une histoire vraie. — Et d'autres qui semblaient fraterniser comme des amis qui se sont retrouvés par hasard après une longue absence. — Le voyage à la lune et à l'empire des oiseaux, de Bergerac, à côté de l'aventure d'un certain Hans Pfaal de Poë. La légende d'Ulenspiegel de Decoster sous Gargantua. — C'était tout un tas de vieux bouquins, rassemblés au hasard, rapportés des marchés, sortis de je ne sais quels greniers et quels coins obscurs. — C'étaient de vieux compagnons qui me suivaient partout, aux camps et aux manœuvres; et au fur et à mesure que je les prenais en mains je les reconnaissais rien qu'à leur aspect, significatif pour moi comme

des physionomies. Les uns avaient un air triste et lourd, d'autres paraissaient graves; quelques uns propres et à caractères lisibles, avaient quelque chose de persuasif, qui pénétrait comme un discours éloquent; j'en avais dont les couvertures roses et les feuilles satinées faisaient songer à ces jolies femmes à peau douce, qu'on sait garder près de soi plus longtemps que les autres.

— Quel genre aimes-tu? lui demandai-je indécis.

— „Je ne sais pas, des histoires naturelles, gaies ou très tristes. Je n'aime pas les livres dans lesquels l'auteur veut faire le malin, en expliquant l'amour, la vie ou quelque autre chose à sa manière. — Aimes-tu des écrits pareils? D'abord il y a un siècle que je n'ai plus lu, c'est que les livres me fâchent souvent. — C'est une vérité, on décrit des hommes ou des femmes qui souvent me déplaisent, qui m'embêtent enfin, alors tu comprends, j'ai des envies de les assommer. Je suis comme ça, quand quelque chose m'ennuie, je tape dessus, je le détruis! Eh bien que veux-tu que je fasse contre des personnages qui n'existent pas? Pour passer ma colère c'est toujours le livre qui écope, je le déchire en mille morceaux ou je le mets au feu, que penses-tu de ceci . . .

— „Que tu es un barbare” fis-je en riant. —

„Il ne faut rien détruire, essayer de tout comprendre et ne faire mal à rien et à personne.”

Il me regarda ahuri comme si je venais de proférer quelque chose d'énorme, puis il se mit à rire. — „Farceur va, oui on m'a dit ça que tu es un fameux farceur. Mais tu as l'air gentil, nous allons faire deux fameux camarades si tu veux. Maintenant donne-moi l'histoire de Manon Lescaut, j'aime bien les choses où il est question d'amour.” Quand je lui eus donné le roman il se coucha sur son lit; il se plongea, peu après entièrement dans la lecture.

Il feuilleta le livre jusqu'au soir sans me communiquer ses impressions, mais vers la retraite, il le ferma soudain en soupirant, et il revint s'asseoir près de moi.

— „Voilà une triste histoire” fit-il et comme je ne répondais que par un signe de tête rêveur il continua: „Ce Desgrieux a le caractère trop faible aussi, il hésitait trop . . .”

Et comme je lui demandai de définir sa pensée il m'expliqua.

— „Mais oui, trop faible! Il aurait dû les rosser tous voilà, taper dessus, à commencer par Manon.

Pourquoi dire en pleurant: perfide! oh perfide Manon? Un bon coup de pied dans son derrière aurait mieux fait son effet. Oui vraiment voilà! Rosser tout ceux qui ne marchent pas comme

vous l'entendez! à sa place je les aurais battus tous: Tiberge, le frère de Manon, monsieur de G... et qui sais-je. — Oui mon cher c'est bien la vie: frapper les autres ou se laisser frapper . . .”

— „J'ai sommeil!” répondis-je, maussade mis en mauvaise humeur par son raisonnement qui me paraissait stupide, et sa façon baroque de comprendre l'adorable roman de l'abbé Prévost. Il me regarda avec des yeux presque tristes, et se sentant sans doute gêné par ma désapprobation, il se leva en se dirigeant vers son lit.

Je le vis ouvrir sa cassette et regarder l'heure à sa montre suspendue à un clou dans l'intérieur du coffret, soudain il s'écria d'une voix irritée: — „En voilà une sale patraque! Toujours en avance, toujours en retard! Voilà déjà deux fois qu'on la répare et elle n'est même pas fichue de marquer l'heure exacte pendant une demie journée.” Tiens! et sa voix devenait de plus en plus irritée. „Tu m'embêtes aussi! Et l'arrachant de son clou, il la jeta violemment sur le sol où le verre se cassa, pendant que les aiguilles se mirent à tourner follement, en un bruit de mécanique détraquée. Cela augmenta sa colère encore, car il se mit à l'aplatir à coups de talon furieux, comme on fait avec une bête qu'on tue et qui ne veut cesser de râler. Quand il fut

calmé il se mit à arranger son lit pour la nuit, et bientôt il se coucha. Mais personne n'osa rire ni toucher au bijou mutilé.

Et quand-même nous fûmes vite de grands amis, malgré sa façon de comprendre les livres, et ses manières brutales. — Comme compagnon il était meilleur que tout ce qu'on peut imaginer. Débrouillard pendant le service et gai à la promenade. — Pendant les fatigantes marches d'été, c'est lui qui nous entraînait avec des chansons de route, aux haltes il trouvait moyen de se procurer des vivres et des boissons d'une façon avantageuse. — Aux manœuvres il soignait pour le gîte, savait toujours découvrir quelque paille ou quelque coin chaud, qu'il arrangeait alors pour nous deux. Je l'aurais aimé tout-à-fait, si je n'avais été révolté de temps en temps par sa terrible manie de destruction, qui le prenait à certains moments comme un délire. Si par hasard pendant les repos ou les exercices de tirailleurs, nous nous étendions sur le gazon, il en profitait pour arracher les brindilles d'herbe, et pour faire la chasse aux insectes. Il attrapait jusqu'aux plus minuscules, et quand il les tenait il les insultait: — „Hein, bougre te voilà pris, maintenant tu vas mourir dans les souffrances.” Il leur arrachait les pattes, les antennes ou les ailes.

En ville il se promenait la tête haute, en regar-

dant des gens inoffensifs sous le nez comme pour leur chercher querelle. Il n'entrait jamais dans une salle de danse sans se battre. Il avait un succès étonnant auprès des femmes. Toutes les bonnes d'enfants du parc lui souriaient; quand il passait par certaines rues à maisons hospitalières, des voix nombreuses l'appelaient par son nom. — Rik! Rikske. Mais il avait l'air de les mépriser toutes.

— „Tu sais”, me dit-il un jour. „Je n'ai qu'à choisir, mais à quoi bon? — Une femme est toujours gentille au début, puis elle commence à vous embêter, alors tu comprends, que ce n'est pas long. Je lui colle une tripotée de tous les diables et bonsoir. — Le plus embêtant, c'est que pour les femmes, ça ne suffit pas toujours, il y en a qui en redemandent . . .

— „Oh!” fis-je, „c'est vilain, il ne faut jamais battre une femme!”

— „Comment jamais battre une femme!” s'écria-t-il. „Pourquoi? Est-ce qu'elles ne le valent pas. Ah! mon petit, mon petit, tu es bien le garçon le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré! Voilà ce que c'est que d'avoir toujours le nez dans quelque bouquin. Ne pas battre les femmes! . . .” — Et il avait l'air tellement étonné, que cette fois-ci je me mis à rire de bon cœur.

Il me laissa faire sans se fâcher et quand j'eus

cessé il ajouta encore : — „Ce n'est d'abord pas le moment, tu sais, quand je commence avec les femmes, c'est fini le bon service, je continue jusqu'à une prison quelconque !

S'il restait le même vis-à-vis des autres, il s'adoucissait avec moi et se pliait à mon caractère capricieux.

J'avais entrepris de faire son éducation littéraire, je l'obligeais à lire des livres à mon goût. Les livres du jour, avec leurs couvertures tapageuses et leurs titres variés sur un contenu à base toujours identique ; ces livres qui ressemblent aux flacons multicolores du liquoriste qui portent des noms différents en ne contenant tous qu'un même et mortel poison.

— Lui se défendait, se démenait comme un beau diable, on eut dit que son cerveau, son âme, étaient munis de deux antennes invisibles, qui se repliaient d'horreur comme à l'approche d'un danger. — Mais je tenais ferme et malgré nos discussions véhémentes, ses réponses d'un bon sens naïf, qui me déconcertaient souvent, je gagnais du terrain. Tout doucement je pus voir quelque chose de moi passer en lui.

Il aurait voulu me voir plus fort, secouait mon indolence, m'entraînait à la salle d'armes, ou m'apprenait la lutte. Il me surpassait dans tous

les exercices du corps et souvent j'admira sa vigueur, sa souplesse et sa beauté même. Car cet homme au visage laid avait le corps si admirablement proportionné, que je crois que tout le secret de sa force était là même, dans le développement logique et harmonieux de ses membres.

Nous fûmes bientôt deux inséparables célèbres, toujours coude à coude dans le rang, dormant sur la même botte de paille au cantonnement, mangeant du même pain et puisant hors d'une bourse. Malgré cela, nous avions des disputes fréquentes. C'était toujours à propos de quelque théorie un peu neuve de ma part, ou d'une réflexion qui me paraissait stupide de son côté. Quelquefois c'était à cause de sa manie de tout détruire, qui revenait et que je détestais, parce qu'elle m'indignait et m'effrayait en même temps.

Cela arriva un jour pendant une promenade que nous fîmes à la campagne.

C'était en été. — Nous étions entrés dans un bois pour jouir de l'ombre des grands arbres, dont les troncs vert sombre s'élevaient tout droits vers la voûte d'émeraude, comme des colonnes de bronze d'un temple d'autrefois. — Je marchais silencieux, impressionné, respirant avec joie le parfum de la forêt. Autour de nous des fils d'argent s'accrochaient aux branches, des rayons d'or filtraient en traits lumineux pendant

que des insectes aux corselets miroitants, passaient en bourdonnant, ce qui emplissait l'air d'un bruit continu et doux, semblable au murmure d'une foule qui prie.

Wills avait des gestes plus vifs que d'habitude, il riait à propos de rien. Sa tunique était déboutonnée, la chemise ouverte montrant une poitrine forte et velue. A le voir ainsi vigoureux souple, le poil dur et le jarret agile, je songeais à un de ces faunes furtifs, que les poètes font bondir et danser à travers les forêts qui verdoyent dans leurs rêves.

Il avait coupé une branche et s'en servait en guise de sabre pour décapiter les plantes et les arbustes. Rien n'échappait à son regard, à chaque instant il s'écartait du sentier, pour détruire quelque chose ou pour poursuivre quelque bête. Tantôt c'était un tas de champignons roses, groupés dans un petit coin humide et sombre comme une vraie famille: le père, la mère et les petits enfants, qu'il éparpillait d'un coup, détruits mutilés. Puis c'était une grenouille égarée, un noble scarabée guerrier à cuirasse de bronze et d'or. Cela continuait sans répit, et quelquefois, il s'attardait à son œuvre de destruction, comme envahi par une volupté sans égale. — Quand il rencontrait une fourmilière il poussait des cris de joie. Il les inquiétait d'abord, s'amusant de leurs fuites

éperdues avec les larves et leur bétail, puis il saccageait le nid, bouleversant les galeries soigneusement construites, dévastant toute la cité avec une rage de divinité vengeresse.

Et il connaissait la forêt, comme ceux qui y ont rôdé tout petits. Il savait le nom de toutes les herbes, de tous les arbres, montrait la trace du gibier, et me disait les mœurs des oiseaux dont il entendait la chanson. Un coup d'œil lui suffisait pour les découvrir; dans les feuillages les plus touffus il savait trouver l'endroit de leurs nids. — Ce jour là il m'expliquait chaque fois: „Entends-tu ce petit cri ou cette trille aigrette? L'oiseau qui la pousse habite ou le sommet des arbres, ou là dans la futaie. Celui-là a des œufs blancs tachetés de points noirs, cet autre les a bleuâtres comme l'intérieur des coquilles de nacre. Et comme je restai un instant silencieux et rêveur, il entra dans un fourré épais, pour en ressortir peu après porteur d'un nid, plein d'oiselets qui piaillaient effrayés. — Voyons! fis-je, c'est fou, remets ça!

Mais il haussa les épaules en jetant le nid loin de lui. Cela me déplut et prétextant la fatigue, je m'assis boudeur sur les racines d'un arbre. — Bientôt nous fumes assaillis par une nuée d'insectes, des moustiques maigres et féroces et des mouches plates qui me répu-

gnaient. — J'avais mis un mouchoir sur la tête, pour m'en défendre, mais les bestioles ne se lassaient point et montaient à l'assaut de ma peau au son de fanfares victorieuses. — Je fus bientôt couvert de piqûres et je me désolais, de ne pouvoir jouir en paix de la beauté de l'endroit où nous étions, pendant que Rik s'amusait silencieusement de mon ennui. Lui restait immobile le cou nu, quand un insecte s'y posait, il le laissait faire, jusqu'à ce qu'il se trouvât bien gorgé de sang. Alors il l'enlevait doucement en disant : voici mon tour maintenant, et il le tuait doucement en s'amusant à déposer tous les petits corps écrasés sur son mouchoir. Finalement cela forma tout un tas noir, qu'il compta. — „Il y en a cinquante” s'écria-t-il „cinquante cadavres ! c'est effrayant.”

„Partons !” fis-je, agacé par les mouches et par lui, et nous reprîmes notre promenade. Quand nous fûmes à la lisière du bois, Wills s'arrêta un moment, son regard fouillant avidement la verdure ; alors une chanson douce s'éleva, et cela le fit sourire. Il se baissa rapidement, ramassa un caillou, et il le jeta soudain avec force, devant lui. — Je n'avais rien compris, lorsque j'entendis avec le bruit que fit la pierre en retombant, des pépiements d'effroi et de détresse, et je vis un peu plus loin un oiseau

battre des ailes sur le sol. — Bien touché! cria Wills comme enchanté de lui-même, et alors je me fâchai réellement, en lui disant d'une voix dure: „Tiens, tu n'es qu'une brute! tu me dégôutes.”

Je crûs d'abord qu'il allait m'assommer, mais il n'en fit rien. — Il me regarda simplement dans les yeux d'une façon un peu triste, puis nous continuâmes à marcher sans nous quitter. Nous restâmes silencieux, jusqu'aux portes de la ville.

Là nous rencontrâmes trois gaillards légèrement éméchés qui se moquèrent de nos uniformes. Ils nous demandèrent si le pain gris était bon, en ajoutant quelques autres plaisanteries à propos de la soupe. Je vis Rik rougir et je connaissais la signification de cet indice. — D'un bond il fut dans le tas et il y eut tout un instant de cris, de coups de poings, et de coups de savate, distribués avec une rapidité étonnante. Je n'eus pas le temps de me reconnaître, que déjà les mauvais plaisants s'enfuyaient éperdus comme des lièvres.

Nous reprîmes notre chemin sans parler. Je voulais continuer à être de méchante humeur pour le petit oiseau dont „l'assassinat” avait ému mon cœur. Mon bon cœur sensible, de jeune homme tendre et délicat; mon pauvre cœur qui avait tressailli de joie cependant en voyant il y

a quelques instants, rosser ces trois pauvres bougres, un peu plus que nécessaire.

J'aurais peut-être continué à faire l'homme mécontent, sans un accident assez fâcheux qui m'arriva le lendemain même de cette aventure.

Je rôdais sur les remparts du fort, à la recherche de quelque coin tranquille, lorsqu'en descendant un talus fort raide je fis un faux pas et je me foulai le pied droit. — Je regagnai ma chambre avec beaucoup de peine et quand Wills me vit entrer en boitant il s'informa de mon mal avec empressement. Quand je lui en eus expliqué la cause il courut à la salle de visite, pour revenir peu après, muni de tout ce qu'il fallait pour me soulager.

Pendant qu'il me pansait je m'étonnais de sa douceur et de son habilité, qui en cette occasion m'évita une nuit trop douloureuse. Le lendemain je fus envoyé à l'hôpital. Comme mon pied avait gonflé démesurément pendant la nuit, je dus être porté à l'ambulance. — Ce fut Rik qui s'en chargea encore, et je sentis, pendant qu'il me souleva avec ses bras de fer, des bras à manier l'estramaçon à deux mains, qu'il tremblait un peu. En le regardant je fus ému de voir ses yeux pleins d'inquiétude et légèrement humides.

— „Rik” fis-je” avant de nous séparer — „garde bien mon coffre et mes livres, viens me voir si

tu en as le temps et au revoir." — Il me promit ce que je voulais et nous nous quittâmes étonnés de ressentir à quel point nous étions entrés dans la vie, l'un de l'autre.

---

A l'hôpital je n'avais qu'à me laisser soigner et à rêver enfoui dans la blancheur tiède des draps blancs. J'étais le numéro un tel de la salle. „Une B." celle où l'on n'est pas fort mal arrangé, et où la mort ne rôde pas trop, comme en certaines autres, où elle semble avoir choisi son domicile. — La sœur infirmière était douce et potelée comme un petit chanoine, qui serait rose aussi. Elle nous donnait du chocolat et des cigares, en nous envoyant à la messe et au confessionnal sans vergogne. Au début je m'amusais à regarder mes troupiers, des bougres à mines de ruffians, chapardeurs, trousseurs de cottes coureurs de boîtes et de salles de danse, prendre des airs contrits à son approche. Puis je trouvai de la distraction en observant la vie, de tout ce qui m'entourait. — C'était les têtes des médecins pendant la visite, les bons médecins, éternellement captifs dans le cercle fatidique des purgatifs et des pansements humides. La cohue des malades et des estropiés, des infirmiers et des visiteurs. Après je m'habituai à tout cela et alors l'ennui vint.

Mes livres me manquaient voilà ! Le goût m'en

revenait, ainsi qu'un vice que la maladie à fait oublier mais que la convalescence ramène. — Malheureusement je ne savais comment m'en procurer. Ma détresse devint si grande que je m'adressai à la sœur, en la suppliant de me procurer quelque chose pour me distraire.

La sainte femme m'apporta toute une bibliothèque. Quand je parcourus les titres je fus désolé. Une vraie collection de couvent: „Dans les catacombes.” — „Le chemin de la vertu.” — „La vie de notre seigneur Jésus Christ.” Je repoussai d'abord les volumes avec colère, puis je les feuilletai quand-même.

— „La vie de notre seigneur Jésus Christ” me charma tout de suite, quoique écrite en un style simple et enfantin, cela suffit pour évoquer devant mon esprit toute l'histoire belle et triste du Nazaréen. Chaque chapitre, chaque scène, me rappelait, ou un vitrail lumineux entrevu dans quelque église sombre, ou une des nombreuses peintures célèbres, dont notre mémoire retient l'image comme on retient celle des êtres qu'on à beaucoup aimés. C'était la nativité avec les trois mages vêtus de pourpre et d'or, comme des rois du temps passé. La fuite en Egypte, à travers les pays montagneux, aux routes sinueuses, menant vers des cités lointaines dont les murailles et les tours se perdent dans l'azur d'un ciel tendre. -- C'était

le sermon de la montagne, la pêche miraculeuse.

La Madeleine essuyant les pieds du seigneur avec ses cheveux d'or; la marche vers le calvaire à travers la foule, contenue par les reitres et les lansquenets cuirassés de fer, coiffés de chapeaux empanachés.

Les dogmes du christianisme, l'évangile, n'étaient pas des choses nouvelles pour moi, seulement je les avais rejetés les trouvant ennemis de la vie telle que je la comprenais.

Cependant l'idée de la divinité fut toujours la plus profonde de mes préoccupations.

— J'avais passé de longues et nombreuses nuits à errer seul en sentinelle sur les remparts. Là, loin des livres, de la société et de ses pensées de cohue, j'avais cherché la vérité en contemplant les étoiles, comme firent les bergers des plaines de l'Égypte et de la Chaldée et comme font encore les pâtres des Landes et du désert.

J'y avais appris à voir l'homme orgueilleux en plus petit. Une masse accomplissant péniblement sa tâche obscure menée par un instinct fatal et sûr. Instinct un peu plus compliqué que celui de la fourmi par exemple et dont ses pensées, ses philosophies et ses croyances sont le sommet peut-être, mais instinct quand même, instinct toujours. J'y fus frôlé par des visions effrayantes comme des gouffres dans lesquels on

n'ose regarder de peur du vertige. Nous étions les organes de quelque chose dont nous ne comprendrons jamais ni le but ni la grandeur, des insectes bâtisseurs éternellement préoccupés de la conservation de l'espèce; des monstres pataugeant dans la boue et la pourriture avec des yeux obstinément tournés vers le ciel. Et je m'inquiétais de cette pensée: comprendre Dieu, on ne comprend que ce dont on est l'égal, serons-nous des Dieux un jour?

Puis je me posais d'autres questions: „Faut-il faire ce que nous croyons être la volonté divine ou se révolter contre elle? La volonté divine, mais tout est volonté divine sans doute, même ce que nous appelons nos vices et nos crimes, fatalités instinctives, nécessaires, pour assurer l'équilibre tel qu'il l'a voulu.

Tout cela n'était que le doute, l'inquiétude d'une âme à la fois trop hardie et trop faible et j'en souffrais, parce que si je ne croyais peut-être en rien, je croyais certainement en moi-même, en mon destin, or nier le tout c'était le nier aussi.

Si j'avais vécu libre et suffisamment heureux, j'aurais pu peut-être me bâtir là dessus quelque philosophie consolante. J'aurais pu aimer la matière, la vie, les fleurs, les femmes jeunes et amoureuses par exemple. Mais je n'étais qu'un misérable

soldat, une espèce de paria moderne, journellement soumis à des corvées humiliantes, insulté, dépourvu d'argent et d'amour. C'est pour cela sans doute que la religion du Christ me charma, me frappa comme elle dut frapper le cœur des esclaves romains au fond des ergastules, et qu'elle me transporta ensuite.

Je fus pris par un besoin de croire et la tentation était d'autant plus grande qu'ici je trouvais une religion qui me faisait aimer ma misère, mes tristesses et mes humiliations.

— Pour le riche, le christianisme n'est qu'une voix triste qui lui reproche son bonheur, au pauvre, au laid, elle donne une raison d'être à sa lamentable existence; elle le console le fait espérer pour l'avenir.

Certainement mon esprit n'accepta pas ainsi sans réflécher des dogmes qu'il avait chassés en voulant planer trop haut pour un misérable esprit humain qu'il était il voulut discuter, voir, mais je lui fermai un peu les yeux, comme on le fait dans la vie pour quelqu'un qui vous trahit mais qu'on veut aimer quand même. — Je ne voulais pas savoir, attiré par la douce morale de renoncement et d'amour, qui me semblait à cette heure, pleine de consolation et d'oubli.

Là encore cependant je me questionnai inquiet : l'humanité serait-elle possible en supposant tous

les hommes vertueux selon ces lois? Et pour tranquiliser ce démon fureteur qui parlait en moi je trouvais ces réponses :

— L'homme est bon au fond, puisqu'il cherche des religions, se plie à des lois qu'il croit être en état de combattre ce qu'il y a de laid et de mauvais en lui. — Il est hypocrite, il admire donc ce qu'il croit être la vertu, puisqu'il aime à s'en donner l'apparence. — Si la vérité, la bonté, la beauté même, n'étaient que des mots, des rêveries mensongères fausses et inutiles qu'importe! — Le rêve des hommes qui y croient n'en serait que plus beau, parce qu'ils croient en quelque chose de supérieur à la vie; la vie dont ils ont une conception meilleure que celle qui est. Mais ceci est de l'absurde comment la pensée de l'homme peut elle être supérieure à la vie tout en étant dans la vie. — Non! Dieu a jeté sa semence et il attend la moisson. Un homme lui a reproché de n'avoir fait un meilleur monde possible, cet homme a tort. Tous les mondes sont possibles; que les hommes deviennent meilleurs, quand ils seront tous bons la face du monde changera.

— „Ou il périra!” interrompit James soudain, prêt à la discussion, mais Robert lui fit un geste de la main.

„Laissez-moi continuer, je ne débite pas des théories; je ne vous parle pas de ce que je crois,

je veux simplement vous expliquer en quel état d'esprit je me trouvais, lorsque trois mois plus tard j'arrivai à ma compagnie guéri et on ne peut plus pressé de retrouver mon ami Rik, avec une intention bien arrêtée, de lui communiquer tout ce nouvel enthousiasme qui brûlait en moi.

Mais je m'étonnai dès le premier jour de mon retour en constatant que lui n'était plus le même non plus !

— Il avait profité, — si cela peut s'appeler profiter ! de la possession de ma bibliothèque. Il avait tout lu et relu même, et je retrouvais maintenant en lui des idées qui me plaisaient encore hier. Il affectait des allures dont je reconnaissais l'origine. Il parlait d'art et d'états d'âme avec exagération, ses cheveux dépassaient l'ordonnance ; il me confia qu'il s'occupait à écrire ses mémoires.

Trois mois plus tôt j'aurais trouvé que c'était là un beau résultat. Mais maintenant cela m'effrayait un peu de le voir entrer, selon son habitude, en taureau la tête la première, dans un chemin que je venais d'abandonner pour courir derrière une autre espérance, une autre vérité si vous voulez. — Car quoiqu'il n'y ait qu'une vérité il faut bien avouer que chacun à la sienne.

De suite je me mis à lui expliquer mon nouvel

idéal. Je lui lus des pages de l'évangile, en essayant de l'entraîner avec moi vers l'austérité et le renoncement. Il s'étonna d'abord prêt à croire à une mauvaise plaisanterie. Tout cela était loin de lui, et comme j'insistais il s'indigna.

Cependant je ne me lassais point, et comme nous continuions à vivre côte-à-côte, en véritables amis que nous étions, il y eut là pour lui une obsession, qui lentement devait l'envahir de toute part.

Si j'en étais resté à ma première impression, ma première vision si vous voulez, d'une vie meilleure ou plus belle, je ne crois pas que les suites en auraient été si lamentables. Mais la pression du dehors intervint encore, en déformant ma compréhension primitive. L'influence du dehors où le christianisme était justement, une des philosophies des mieux portées du moment.

Le christianisme, mais quel christianisme! — Rongé, raboté par le goût du jour; arrangé, comme du temps de Molière on arrangeait les dieux mythologiques pour la scène, en les coiffant de perruques Louis XIV.

C'est un phénomène curieux à suivre, que cette déformation des pensées, surtout en notre époque, — où les idées vont vite, où elles pénètrent et passent plus qu'autrefois à travers les cervelles négatives des artificiels.

Mais il faut d'abord que j'essaye de définir ce que j'entends par artificiels.

On peut compter environ par siècle une demi douzaine d'hommes (parmi ceux qui ce sont donnés la peine de s'exprimer) qui ont agi, pensé et œuvré un peu selon eux-mêmes.

— Tous les autres n'ont fait que du plagiat et de l'imitation, une œuvre énorme et encombrante : l'œuvre des artificiels !

— Les plus belles époques d'art, et je suis de ceux qui trouvent à chacune sa beauté, portent en elles, comme les plus fraîches fleurs, les fruits les plus murs, une vermine destructive, un ver rongeur, qui en détruit toute la grâce ou toute la beauté. Mal nécessaire d'ailleurs qui aide à la renaissance. Sans les médiocres l'art serait immobile, sans pourriture pas de vie, seulement il ne faut rien exagérer. Actuellement les chenilles rampent trop drues sur le champ du seigneur !

En ces temps ci, une idée, une œuvre n'a qu'à paraître sous le soleil pour en être envahie ; si vous la jetez au vent vous la retrouverez une heure après, grouillante et à moitié rongée, comme un chien mort à peine et déjà plein d'horribles bêtes, venues on ne sait d'où !

— „Tu fais, fit James soudain en interrompant le conteur „trop de métaphores, tu es obscur comme l'apocalypse.”

— „Bon!” répondit Robert, „mais ne m'arrêtez point, ou je perds le fil de mes pensées. Un fil qui ne pend pas perpendiculairement, comme vous pourriez le croire, mais qui est entremêlé, tissé, comme la plus folle des dentelles. . . .

Je voulais simplement définir cette tendance du jour à tout banaliser, en rechercher ce que j'appelle la cause, pour pouvoir vous exprimer après la tristesse que j'éprouve, quand je vois traîner une jolie pensée dans toutes les têtes, la reproduction d'un charmant objet d'art, dans tous les salons. Non pas, parce que je trouve que l'idée ou l'objet soient précisément déplacés en ces endroits, mais bien parce qu'ils y sont presque toujours déformés ou mal employés.

Cela tient, selon moi, à ce que le jardin de la pensée, est envahi par une race étrangère et intrusive, une race de jeunes gens, poussés artificiellement vers l'art, alors que leur instinct les dirigeait vers toute autre chose peut-être.

Mais les progrès „de la science moderne” permettent de redresser l'instinct, comme une déviation de la colonne vertébrale; on s'en charge dans les écoles, universités et académies où l'on forme ainsi une espèce de singes, imitateurs habiles vraiment, et fort en état de montrer la lanterne magique, mais qui ignoreront toujours, le genre de lumière qu'il y faudra allumer.

En homme sage et résigné, j'ai admis tantôt leur nécessité, leur raison d'être. Ils peuvent croître et se multiplier de leur façon naturelle, en équilibre sans doute avec les forces de l'existence. — Mais de là à les cultiver, les couvrir pour le grand bien des hommes, où a-t-on cherché cela? Pourquoi lâcher sur le monde ces hordes affamées, ce tas d'appelés dont aucun ne sera jamais élu.

On leur apprend l'art de peindre ou d'écrire, mais que vont ils peindre ou écrire? éternels élèves piochant sur un thème éternel, sauvages à moitié civilisés, à qui l'on a donné des fusils, mais qui ne sauront trouver la poudre. Perroquets qui savent crier: „L'art pour l'art” par exemple ou Wagner, Rodin, Balzac, et qui s'imaginent avec entêtement, que tout est là et que c'est suffisant. Ils sont eux, la formidable machine à écrire et à peindre moderne; la machine immobile et affamée, qui n'attend pour produire que l'impulsion et la matière, et qui une fois en possession de celles-ci, produit, reproduit et multiplie avec rage, jusqu'à l'obsession jusqu'au dégoût!

Machine qui déforme, en diminuant la beauté, en exagérant les défauts; car l'artificiel est tellement dénué de sens artistique qu'il tourne le dos au vrai et au beau avec un instinct merveilleux; le

même qui le pousse, au contraire et toujours, vers le côté laid et mesquin des choses.

En notre époque on a un peu reparlé, remis à la mode toutes les autres, toutes les conceptions artistiques, toutes les philosophies; parmi celles ci, celle du Nazaréen fut une des plus exploitées. Regardez autour de vous, pour voir ce que l'on a fait de ces trésors retrouvés.

Il suffit de jeter un nom dans cette usine occulte un mot pour être édifié sur la manière dont il sera employé. — Dites: Shakspeare! Dix mille œuvres Shakspeariennes verront le jour, ou du moins des drames où des personnages se parleront en un langage obscur sous un ciel inquiétant. L'artificiel, — ceci est la pierre de touche avec laquelle on le reconnaît, se trompe toujours sur la cause de la beauté d'une œuvre, d'une pensée. On peut, par exemple, dire que les primitifs, les miniaturistes inconnus du moyen âge furent des peintres admirables „malgré” leur ignorance de certaines règles de la perspective et des proportions. Un artificiel est convaincu qu'ils furent surtout grands „parce que” ils ignoraient ces règles et ces proportions. Si vous avez l'esprit qui se plaît au paradoxe, je veux bien vous accorder, que cela fut peut-être vrai pour les primitifs, mais cela ne le sera jamais, pour ce tas d'eunuques qui s'imaginèrent avoir

retrouvé toute l'émotion et la grace de cet art du passé, en produisant à ne plus en finir de petites peintures d'une naïveté et d'un archaïsme voulus.

J'en ai connu un, qui s'imaginait égaler Breughel en faisant uriner et dégueuler des petits hommes dans tous les coins de ses tableaux.

En littérature c'est toujours la même chose. — Que de types dans le genre de Balzac, de Flaubert. Il y en a qui se comparent à Zola, parce qu'ils écrivent des histoires où l'on dit certains mots en toutes lettres.

Que n'a-t-on fait du christianisme, qu'en faisait-on, juste à l'époque où il occupa ma pensée.

Cette fois-ci on trouva méritoire, de promener le christ dans toutes les foules, parmi des messieurs en habit noir avec une Madeleine en complet tailleur, parmi les pêcheurs en quelque taverne mal famée de Hollande, (avec des effets de lumière cela fait songer à Rembrandt). — Les écrivains en firent un artiste méconnu. Les politiciens un socialiste républicain. C'était la bonne semence éparpillée sur le mauvais terrain, la bonne idée jetée encore une fois! dans la formidable usine; dont elle ne sortit qu'en article de bazar, aussi banale maintenant que le plâtre de la femme inconnue de Donatello, qui est sur toutes les cheminées et sur la mienne.

Je n'avais pas encore à cette époque l'esprit assez audacieux pour être entièrement soustrait à certaines influences. Du reste ces engouements passagers affectent des allures tyranniques de „vraie mode”. Celle qui nous oblige à porter des coiffures ou vêtements baroques sans que nous osions nous y soustraire.

C'est un peu la tyrannie du „bon goût”. Le goût du jour. — Aussi fier et si indépendant que l'on puisse être, il n'est pas toujours facile de lutter contre l'opinion admise. D'ailleurs il s'agit ici de lutter contre les médiocres et ils sont bien trop pour qu'on ne s'expose pas à être vaincu.

Par là, cette croyance venue si logiquement à son heure dans ma vie, se trouva immédiatement faussée. Quand l'esprit cherche encore on regarde volontiers ceux qui semblent penser comme vous. On croit avoir pensé juste en trouvant d'autres marchant dans la même voie. Au bout de quelques mois, je sus le nom des auteurs et des peintres qui variaient sur le thème donné; il en résulta quelque chose comme un christianisme littéraire ou plastique. Un christianisme en images, et en scènes de tragédie, qui remplaça en moi la véritable loi évangélique, qu'un commandement définit „aimez-vous les uns les autres” et dont je ne me souvenais déjà plus.

Nous étions un tas de chrétiens de ce genre en ce temps là ; nous étions tous chrétiens, mais notre christianisme n'était qu'un prétexte de poses où de gestes avantageux. Le Christ pour nous était un grand intellectuel, type original auréolé d'or et vêtu d'une longue robe, versé dans l'occultisme, toujours occupé à chasser quelques marchands du temple ; à pardonner à quelque femme adultère, ou prêt à boire avec les publicains et les gens de mauvaise vie.

Paix mes agneaux. Le Christ qui ordonna d'aimer le plus possible, de n'avoir ni mépris pour les pauvres, ni haine pour les pêcheurs, de pardonner, de toujours pardonner, de mépriser les richesses et les grandeurs de ce monde. Le Christ de la charité enfin, car tout cela n'est que charité, celui là nous le connaissions à peine et nous l'oublions volontiers.

Aussi quand j'essayai d'entraîner Rik avec moi, ce n'était pas le christianisme même que je lui proposais, mais toute cette contrefaçon moderne et bête, comme la conversation de deux jeunes gens chevelus devant une symphonie de couleurs.

Ce qu'il y avait de pis c'est que tout ce mouvement extérieur, ces vitrines de libraires où je le forçais de s'arrêter, pour contempler les volumes ornés de couvertures explicatives ; ces petits

salons de peinture où je l'entraînais, contenaient tous au moins une ou deux divagations de ce genre qui ne faisaient qu'aggraver l'obsession.

Mais Rik se défendait cette fois-ci avec fermeté. Il ne voulait rien admettre, en répétant quand je le serrais de trop, cette objection, qui était peut-être un cri d'angoisse.

— „Mais que veux-tu? — on est comme on doit être! veux-tu que je l'oublie et que j'en redeviene un autre?”

Un jour que je répondis oui, il s'écria: „Ce serait aussi triste que mourir!”

Il affecta même des allures plus libres, reprit ses manières sauvages avec une intention évidente de me contrarier. Il ne voulut plus rien lire, et il se mit à sortir seul. Quand il rentrait le soir, il chancelait quelquefois et alors il proférait des blasphèmes et des refrains obscènes à ne plus en finir. — „Je commence à m'embêter,” fit-il un jour. „Je vais écrire à mon notaire.”

Wills avait quelque bien, une dizaine de mille francs, qui se reposaient chez le notaire de son village natal. Il ne parlait jamais de cet argent, et n'y touchait pas. Mais je sus après que quand arrivaient ses heures noires, il se faisait toujours envoyer quelques centaines de francs pour faire la fête.

— Il oubliait alors tout, ses longs mois de bon

service et de tranquillité relative, pour s'adonner à une noce formidable, qui lui valait toujours à la fin ou la prison ou la compagnie de discipline.

Et en effet peu de jours après il me montra une lettre chargée. — „Il y en a ici, pour huit jours au moins” fit-il. „Allons, sors-tu ce soir avec moi? Nous irons voir les femmes. Je connais un endroit où elles sont jeunes et potelées. — Non! tu les préfères maigres peut-être, avec des cheveux en bandeaux, et des ventres de garçons, je te trouverai cela; nous découcherons, nous serons las! La vie n'a qu'un temps.”

— Je refusai, et je trouvais cela très héroïque de ma part. Alors il s'en fut seul.

Au début il rentrait à la caserne aux heures réglementaires. — Il ne semblait pas s'amuser outre mesure et avait souvent l'air triste et contraint.

— „Je ne suis plus le même”, me dit-il un jour; puis un soir comme je dormais il vint m'éveiller, en me tenant des discours incohérents.

— „Petit, ouvre tes yeux!”

— „Tu es gris!” lui criai-je maussade, alors il répondit en souriant. — Gris d'amour! Oui mon cher, je suis amoureux! — Moi Wills, amoureux et d'une catin encore. Voilà quinze jours que ça dure! Quel homme suis-je devenu? Cette femme se rit de moi, et je ne l'ai pas encore rossée! Non je ne suis plus mon maître, elle ne

me craint pas. — Suis-je devenu vieux? poursuivit-il rêveur. — Non! ce sont tes bouquins qui m'ont gâché l'esprit, tes livres maudits! — Bonté! que me chantes-tu de bonté, on frappe voilà, ou l'on est frappé! Oh! autrefois! autrefois! mais maintenant, mes mains ne savent plus s'élever, mon âme a ôté sa cuirasse. Qu'as-tu fait de moi!"

Et comme je ne répondais pas il s'attendrit."

— „Ah! mon pauvre petit, tiens, je t'aime bien toi, tu es un homme malgré ta cervelle encombrée! Dis, veux-tu me suivre. Brûle tes livres, brûlons-les et dansons sur les cendres. Tout sera détruit, nous ne reconnâtrons plus aucune loi, notre âme sera libre, nous ne penserons plus! Ne plus penser, boire, dormir, aimer les femmes rosser ses ennemis. Etre forts dans les combats et vigoureux en amour. Tu es une belle bête aussi, je suis plus fort que toi, mais tu es souple et hardi; les hommes te craindront et les filles auront du plaisir avec toi, car il y en a qui aiment des types dans ton genre! — Nous serons comme des oiseaux de proie ou des fauves . . ."

Et comme je ne répondais toujours pas, il s'irrita soudain.

— „Tiens, tu m'embêtes aussi, avec ton orgueil. — Pourquoi ne suis-je plus le même?"

Parce que je ne rosse plus tout ceux, qui me gênent, — J'en ai oublié un dans le tas, et celui là c'est toi. Je vais te battre . . .”

Je me dressai effrayé, mais lui pris par une fureur subite, me lança un vigoureux coup de poing, qui vint me frapper au bas du visage sur la mâchoire. Mon ceinturon et sa baïonnette étant a portée de ma main, il n'eut pas le temps de recommencer que déjà ma lame nue et courte, étincelait sous l'éclat de la lampe.

— „Rik!” criai-je d'une voix dure, „si tu approches encore, je te la plonge dans le ventre, aussi vrai que je suis ici.”

— Il se calma soudain, me regarda ahuri, puis il se dirigea vers son lit en haussant les épaules et en grommelant :

— „Et moi, qui croyais qu'il allait présenter l'autre joue.”

Ma surprise passée, je ne ressentis aucune colère contre lui. Il avait agi sous l'influence de l'ivresse, mais le lendemain au réveil, j'affectai de ne plus vouloir le regarder. Je devinais cependant beaucoup d'embarras dans son attitude, je le sentais triste, mais je n'aurais pas fait le premier pas pour un empire. — Je lisais cependant l'évangile journallement.

Hegel qui avait vu la scène me dit sa pensée : A présent c'est fini ! Il a perdu son camarade,

plus rien ne le retient ici. — Et vraiment nous ne vîmes presque plus Rik. Il découcha, fut mis en prison, découcha encore aussitôt libre. Les officiers qui l'aimaient essayaient de le ramener par la douceur, rien n'y fit, comme on l'épargnait un peu il fit venir de l'argent encore, et recommença la noce. — Des hommes racontaient qu'on le voyait à tout instant en ville, accompagné d'une petite femme maigre et frisée.

Cela dura jusqu'au moment, où il fut traduit devant le conseil de discipline pour ses nombreuses punitions.

Il était maintenant en prison en attendant le moment d'être incorporé. Un jour que j'étais de garde à la police, on me mit en sentinelle devant les cellules au moment du repas des détenus. — Nous ne nous étions plus causé, depuis la scène ridicule de notre dispute. — Quand je revis mon ami, se promener dans le couloir humide, sous les voûtes sombres, mon cœur se serra. — On va l'envoyer là bas pour neuf mois, songeai-je-neuf mois de captivité, il doit regretter bien de choses maintenant. Et soudain je l'interpellai.

— „Rik!” fis-je — veux-tu t'enfuir? Allons sors d'ici, faufile-toi, grimpe sur les remparts et traverse le fossé à la nage. — Je ne crierai pas, le sergent de garde mange, il ne verra rien.”

— „Je suis bien content de ce que tu me dis

là!" répondit il en secouant la tête. — Ah! mon cher, voilà je te retrouve! Mais pourquoi m'enfuir? Je n'ai plus qu'un an de service à faire, tu sais la „discipline" ça compte pour un volontaire, alors quand je sortirai de là ce sera presque fini. Il faut patienter, c'est que maintenant, vois-tu, j'ai des projets pour l'avenir.

Quinze jours après, je sus encore lui faire un signe d'adieu au moment où les gendarmes vinrent le prendre avec l'ambulance.

— Ils lui avaient mis les menottes, il se laissait traîner et regardait de mon côté en souriant. — Ses yeux bleus avaient une expression de résignation et de tristesse.

. . . . .

Le conteur s'arrêta un instant, alluma une nouvelle cigarette, puis il reprit.

J'ai beaucoup parlé de moi jusqu'ici. Ne croyez pas que cela soit pour le plaisir de me rendre intéressant. J'ai voulu simplement vous expliquer un peu comment je pensais. Je veux être vrai avant tout, et pour cela, j'ai essayé de définir la nature de ce christianisme que je prêchais aux oreilles de Wills. Ma façon de croire, car si je vous eusse dit simplement: „je m'épris du christianisme et je tentai d'y convertir un autre," cela n'eut pas été exact.

Quoiqu'il en soit, je restai sans nouvelles de Rik, une année durant et quand il revint de la compagnie de discipline, je me trouvais chez mes parents en permission de longue durée.

Pendant ces mois passés seul j'avais déjà effacé bien de choses de mon esprit en y inscrivant d'autres plus nouvelles, plus tentantes. L'esprit à cette époque de l'existence est comme l'ardoise des petits écoliers qui sert pour tous les thèmes toutes les dictées, tous les devoirs, sans rien garder sur elle que quelques traces d'un vague griffonnage. — Puis, laissez-moi sauter d'une idée à l'autre; on est au vrai temps des voltes brusques, un petit vent toute la vie change: une femme passe, on croit à l'amour; une deuxième vous fait une petite méchanceté banale. — Une infidélité par exemple, — et l'on prétend ne plus croire en rien. — C'est l'époque où l'on est encore tout occupé de soi; il y a un petit homme qui s'appelle Robert et tout l'univers tourne autour de lui. Quand on l'aime pas il n'y a plus d'amour. — Aussi longtemps qu'il est inconnu, il n'y a pas de beauté. — Un renard lui prend son fromage, hélas! il n'y a plus de vertu.

Je ne vous ennuyerais pas avec mes évolutions, plus effrayantes encore de rapidité, que le siècle dans lequel nous vivons, qu'il vous suffise de savoir, qu'au moment où je retrouvai Wills,

j'étais dans une période assez calme, posant volontiers au jeune homme sceptique (genre critique de revue d'art sérieuse; qui croit avoir tout dit, quand il a trouvé une boutade plus ou moins heureuse) — Le fond de ma morale restait chrétienne mais elle avait beaucoup perdu de son austérité. — Mon histoire ressemble à celle de l'humanité.

Enfin un jour comme j'étais chez moi, occupé à écrire je ne sais plus quel conte sentimental, on vint m'avertir que quelqu'un désirait me voir. — C'était Rik, heureux de le retrouver, je l'accompagnai tout de suite au dehors pour être libre de bavarder avec lui à mon aise.

Il était vêtu en „civil” comme je m'étonnais il m'expliqua, qu'il allait être libéré du service dans quelques semaines. — „Mon ménage est déjà installé” fit-il. „Et, je suis venu te chercher pour te montrer quelque chose; tu me diras ton idée après.”

Pendant que nous marchions, je le regardais à la dérobée. Il me paraissait beaucoup changé; cela m'avait déjà frappé quand il était entré, mais j'avais attribué cette première impression fugitive, à son changement de costume.

— Maintenant je voyais mieux, et j'eus je ne sais quelle sensation poignante en remarquant que son visage avait une expression de douceur

et de résignation que je ne lui avais jamais connue. — Ses joues autrefois pleines s'étaient creusées, ses yeux semblaient plus profonds quant à son teint, autrefois basané, il avait pris je ne sais quelle couleur de chair morte ou malade, le teint de ceux qui sortent d'un hôpital ou d'une prison. Sa marche autrefois toute en un coup de jarret hardi et un mouvement d'épaule brusque, était affaisée maintenant et lasse il me semblait que son dos se voûtait.

Cependant nous arrivâmes au quartier. Rik s'arrêta devant une maisonnette passablement triste, située presque en face de la caserne, et il tira une clef de sa poche. — „C'est-ici”, me dit-il „au troisième.”

A l'intérieur il faisait propre. Sur la cheminée une pendule dorée se mirait dans une glace recouverte d'un gaze vert et transparent. Sous deux globes en verre des vases argentés reluisaient avec un éclat de verroterie de foire. — Le lit large paraissait moelleux, les draps étaient blancs. A un porte-manteau, je remarquai un vêtement de femme.

— „Eh bien” fis-je, „qui a oublié ça ici?”

— „Tu verras!” répondit-il en riant.

Et il me montra encore des dessins à moi qu'il avait conservés, et qui étaient épinglés ça et là au mur. — C'étaient des scènes inspirées

par l'espèce de christianisme dont nous parlions tantôt. Un christ dans un lupanar consolant les filles. — Un christ à la madeleine et discutant avec des messieurs bien mis. — Tout cela était loin maintenant !

— „Soudain Wills rougit un peu, sembla écouter, puis il me dit en souriant : — voilà Lise !” On montait les escaliers en effet, d'un pas léger, et peu après je vis une femme entrer souriante.” Quand Rik eut expliqué qui j'étais, elle me donna la main et voulut faire du café ; Wills essaya de se rendre aimable en l'aidant, mais elle prétendit faire tout toute seule. — Je la regardai faire un peu ahuri. Elle était petite, trop petite peut-être. Son dos était bien droit, mais elle me fit de suite à moi, l'impression d'une espèce de bossue manquée. — Peut-être n'avait elle pas de cou, c'est très possible, mais qu'il y avait quelque chose de trop ou de trop peu en elle, cela est certain. Seulement on ne voyait pas tout de suite en quel endroit. — La figure n'était pas laide, vraiment laide, mais elle m'inquiétait. Rien ne m'effraye plus que ces êtres au visage immobile, comme un masque de carton. — Et elle avait cela, avec son petit nez courbé, son menton pointu et sa bouche éternellement souriante ; le tout comme enduit d'une couleur grasse rose et reluisante. Ses cheveux frisaient follement.”

„Ou diable, a-t-il été pêcher cela?” songeai-je et justement je rencontrai ses yeux, fixés sur moi, grands ouverts et très inquiets. Le café bu, Rik prétexta une course à faire, et il m'emmena un peu plus loin, dans un estaminet enfumé, où buvaient des soldats et des ouvriers.

— „Eh bien!” me demanda-t-il, „comment la trouves-tu?”

— „Mais bien charmante!” fût ma réponse spontanée instinctive!

Il me regarda au fond des yeux, puis il m'expliqua encore.

— „Vois-tu mon cher, tu es mon seul ami. Le seul véritable ami que j'aie jamais eu! Dis-moi maintenant franchement ton idée. Te plait elle? Crois-tu qu'elle soit bonne? Tu dois le savoir, toi qui sait lire sur les visages. Allons, parle, si tu t'en méfies, dis le et je la quitte encore ce soir.”

Cela me fit rire, c'était bien du Wills! et je répondis :

Enfin tu dois la connaître! L'aimes-tu, est-ce qu'elle t'aime? Depuis quand la connais-tu? Voilà une manière de procéder! — Tu te trouves une femme, tu couches avec et c'est moi qui dois la juger!”

— C'est vrai! „soupira Rik.” Tu ne sais rien. Avant de partir pour la discipline, pendant ma bordée, je l'ai trouvée dans un bouge. — C'est

une fille de mon pays. Elle disait être triste du métier qu'elle faisait alors moi je lui ai promis de la tirer de là. C'est ce que j'ai fait aussitôt libéré, en payant ses dettes comme on fait.

— Payer ses dettes ?

— Mais oui, j'ai de l'argent tu le sais, cinq à six mille francs encore. J'ai loué cette chambre pour elle. Quand je serai licencié, j'y viendrai habiter et en attendant l'ouvrage on pourra vivre.

— N'as-tu pas peur de t'embarasser comme ça d'une femme ? Quand il faudra la quitter . . . .”

„Comment ! s'écria Rik violemment, mais je veux me marier avec elle, nous établir peut-être dans un petit commerce.

Je me grattai la tête en répliquant légèrement embarrassé, „est-tu vraiment si pressé que ça ! — Voyons, toi un capitaliste ! tu pourrais peut-être trouver mieux que ça !

— Il me regarda l'air étonné, très étonné de ma réponse.

— „Comment c'est toi qui me dit cela et le Christ ? Le Christ n'a-t-il pas pardonné à la Madeleine repentante ?” — Il réfléchit un moment puis il reprit d'une voix adoucie : „Pendant ma captivité, j'ai beaucoup songé à tout ce que tu m'as dit autrefois, et je me suis convaincu, que seule la morale chrétienne est la vraie et la

bonne. — La bonté, l'amour pour les autres, la vertu enfin, voilà les seuls trésors que j'essaye d'acquérir, parce que ce sont les seuls qu'on ne peut pas vous enlever quand on les possède; alors que l'on peut vous ravir tout, même la vie. — Oui mon cher c'est ainsi, je suis converti. — A la discipline on avait beau m'engueuler, me faire traîner des brouettes de sable et de fumier, m'astreindre à des corvées immondes, me faire dormir sur les literies dures, je n'en souffrais pas, car je n'avais plus en moi, aucun atôme de haine ni de révolte. — Je me sentais meilleur que ceux qui m'entouraient et quand un gradé brutal m'injurait trop fort, j'avais pitié de lui; je le trouvais un être malheureux parce que méchant. Je ne leur en voulais pas et cela m'évitait toute la souffrance des rancunes non apaisées.

Oui Robert tu avais raison, et depuis que je viens beaucoup par ici dans ce quartier pauvre, ma croyance se fortifie de plus en plus. Les pauvres! les pauvres! ne sourit pas ironiquement, — je sais bien que ce sont des hommes aussi, donc quelquefois méchants comme les autres, mais si tu savais ce que l'on trouve parmi eux, d'âmes douces, d'âmes résignées. — La résignation du pauvre, il y en a qui croient que c'est de l'abrutissement, non mon cher, non il y a là au fond bien de choses, bien de choses! — Si

tu savais comme ils écoutent quand on leur parle dans leur langage. — Quelquefois le soir autour du poêle on se raconte des histoires. Elles sont toujours naïves et rarement sales comme les lectures des riches. — As-tu déjà été dans un de ces cafés-concerts, où le dimanche ils vont écouter les chanteurs populaires? Ils ne détestent pas la gaudriole c'est certain, mais ils aiment bien plus la „romance” sentimentale et triste; celle de l'enfant et du Polichinelle par exemple, ou de la „Petite voleuse.” — Moi j'ai déjà parlé de Jésus deux trois fois dans l'un ou l'autre estaminet. Crois-tu, qu'ils rient? Non ils me donnent raison et disent, que notre seigneur est un anarchiste . . .

Cependant, je voulus dire un mot encore :

— „Voyons ça ne presse pas tant que cela ce mariage !”

— „En vérité non,” répliqua-t-il. „Mais si autrefois j'étais un égoïste et un méchant, qui faisait du mal aux autres, pour éviter à ce qu'on lui en fasse, je suis maintenant bien changé. J'ai compris que les seules joies véritables, possibles dans l'existence, doivent provenir de ce que l'on peut faire en bonté pour les autres. Me comprends-tu Rob? c'est clair! — Quelle joie veux-tu me procurer? Me montrer une montagne d'or? — Une table servie? — Un tas de femmes nues? Je ne pourrais jamais manger qu'à mon goût et

le reste de même. — Mais je peux rencontrer un enfant qui pleure de faim, le prendre sur mes genoux, le consoler, le nourrir et mon cœur sera réjoui. — Voilà comme je suis maintenant. Il y a un an, Lise était malheureuse elle avait sa carte, je l'ai tirée de là et la voilà contente. Mais demain je lui dirai : Lise je veux te marier, tu auras un homme légitime, et tu pourras revenir au pays la tête haute ! Tout sera comme auparavant. Tu comprends qu'elle va être heureuse ; elle va tressaillir de joie, quelque chose qui ne nous arrive déjà plus à nous ! Elle sera heureuse ! N'est-ce pas énorme de pouvoir donner encore quelques heures de véritable joie à quelqu'un ?

Comme il avait dit ces derniers mots un peu fort, un des buveurs tourna la tête.

„Tiens Rik” fit-il. „Voilà que tu prêches encore.” Je ne t'ai pas vu entrer.”

Wills lui serra la main, paraissant un peu gêné, peut-être de la tenue débraillée de sa connaissance, un petit maigre au visage mauvais.

„Prends un verre pour moi !” lui cria Rik en sortant et quand nous fûmes seuls il me dit : — „Celui là, c'est son frère.” Et il répéta encore sa question :

— „Alors vraiment, comme femme, tu la trouves bien ?”

— Que pouvais-je dire? je me contentai de bredouiller.

— „Mais oui, mais oui, tu as des yeux voyons!”

Je pris l'habitude de les visiter quelquefois, aux heures que je savais les trouver à la maison. Ils semblaient vivre heureux, très épris, toujours occupés à s'embrasser dans les coins. Un jour cependant elle lui fit une petite scène en ma présence. — Elle s'était fâchée pour un rien, et criait vilainement, comme une poule. — Au fond j'avais espéré voir Rik se rebiffer, mais il n'en fit rien, au contraire, il essaya de la calmer avec des yeux suppliants, ce qui est un mauvais moyen.

Une autre fois, comme j'entrais, assez brusquement en familial, je trouvai au lieu de mon ami, un étranger dans la chambre. Ils avaient un air gêné, lui et la femme et elle m'expliqua tout de suite, beaucoup trop vite même, que ce monsieur là était un de ses parents.

— „Rik est de garde” ajouta-t-elle. „Il ne viendra pas aujourd'hui.”

Peu après je repris mon service au régiment. Wills qui avait été dirigé, depuis son retour, vers une autre compagnie était caserné en ville tandis que moi je restais au fort. — Je n'eus ainsi pas l'occasion de le voir beaucoup plus qu' auparavant.

Du reste il y avait quelque chose de brisé

dans notre amitié. — Il n'y avait plus dans nos conversations cet abandon et cette confiance d'autrefois. On eut dit qu'il me craignait un peu maintenant, et jamais il ne me redemanda des appréciations sur sa maîtresse. — Les autres en parlaient pour lui et ne se gênaient pas. — On connaissait l'histoire. Elle sortait du numéro dix, celui qui alloue un „pour cent” au caporal instructeur ou sergent qui amène le plus de recrues et les femmes travaillaient sans repit, dans ce lupanar du port, rendez-vous de marins de toutes les races ; les femmes qui là dedans, en voyaient de toutes les couleurs ; c'était ici le cas de le dire ou jamais.

Les soldats m'expliquèrent encore que Lise n'avait jamais valu grand chose, c'était connu. Quand elle était servante, elle rôdait déjà aux corps de garde — non par misère — mais poussée par autre chose. Elle était entrée de son plein gré là où Rik l'avait repêchée. — „Puis ce qu'il y a de pis” disait-on, — „c'est qu'elle se moque de lui. On la rencontre quelquefois dans les cabarets du voisinage, où elle se vante, d'avoir déniché un homme assez bête pour se marier avec elle ! — Elle boit et quand elle est ivre — on l'a vue. — Elle raccroche des hommes et les invite. „Penses-tu ce que c'est que l'habitude !” conclut l'un d'eux non sans profondeur. „Nous les vieux soldats nous gardons quelque chose de l'uniforme jusqu'à la

fin de nos jours ; quand un monsieur nous parle, nous joignons instinctivement les talons par politesse. Eh bien elles c'est la même chose, seulement si la position du soldat est naturelle et dégagée, les talons sur la même ligne etc., la leur est tout autre, le contraire à peu près . . .”

C'étaient des racontars de chambrée, et à tout prendre, le geste de bonté et de pardon de Rik était au dessus de tout cela, malheureusement, j'eus un jour la preuve qu'il y avait du vrai dans ce que l'on disait.

Rik était de service, comme il m'avait prié d'aller avertir Lise, je sortis de la caserne avant l'heure, et je me rendis directement chez elle. — Ou plutôt chez lui. — Eh bien ! cette fois-ci je retrouvai l'étranger d'autrefois encore, mais je les surpris de telle façon que le doute n'était plus permis. — Cet homme là, c'était plus qu'un parent et il y eut dans leur façon de me recevoir, quelque chose de tellement cynique et d'insolent que j'en fus indigné, et que je résolus d'en parler à mon ami, ne fût-ce que par acquit de conscience.

Quand je le retrouvai le soir, je lui dis mon idée brutalement — soldatesquement : — „Tu sais mon vieux, je crois qu'elle emploie son fourreau pour une autre baïonnette que la tienne !” Il secoua la tête, rougit un peu, puis il me répondit doucement. — „Ce n'est pas si grave que tu

te l'imagines. — Elle n'est qu'un peu libre. — Que veux-tu, de vieilles manières ! Mais cela s'en ira quand nous habiterons ensemble. Puis il changea vite la conversation, comme pour m'ôter toute occasion de répliquer." Je suis aux ordres ! Je quitte l'armée le premier du mois prochain ; ça me fait encore huit jours de service militaire. — Nous allons faire la fête, j'espère que tu en seras !"

Je fis encore une tentative en disant :

— „Voyons Rik, le mariage c'est grave, tu pourrais bien examiner d'abord, la surveiller, ne fût-ce que pour en avoir le cœur net . . .”

— Je ne le ferai pas !” fit-il vivement — comment voilà la façon dont tu comprends la charité ? J'ai pardonné à cette femme et j'irais me méfier d'elle en raison de ce que j'ai remis même ! Comment l'oublierait-elle ? — Je te dis quand elle vivra avec moi, j'aurai tant de douceur et de bonté qu'elle en comprendra la grandeur ; et qu'elle aura de la joie à pouvoir marcher dans une voie que jusqu'ici nul ne sut lui indiquer.”

Nous nous quittâmes ce soir là, mécontents l'un de l'autre, le cœur rempli de choses non dites. Pendant les derniers huit jours de sa présence au régiment, je ne le revis que de temps en temps sur la plaine de manœuvres ; pendant ces courtes entrevues nous nous parlions à peine, toujours de choses indifférentes ; plus jamais de l'union projetée.

Deux jours avant son départ définitif, Rik eut l'autorisation de se rendre au village où reposait son petit avoir, pour régler ses affaires. Pendant son absence nous assistâmes à un véritable scandale.

Je dis nous, parce qu'en réalité tout le régiment était au courant de cette histoire et on en suivait les péripéties avec intérêt. — Voici comment la chose arriva ou du moins comme j'ai pu la reconstituer par des renseignements qui me furent donnés après.

— Lise était en promenade ; chemin faisant elle rencontra deux chars à bancs pavoisés, — où s'entassaient une trentaine de femmes braillantes, vêtues de blouses claires, nue tête, coiffées à grands coups de fer, les ondulations blondes et noires rehaussées par des peignes ornés de dorures et de strass. Elles agitaient des petits drapeaux, chantaient, vociféraient et descendaient à chaque cabaret pour boire et s'amuser comme des hommes.

Lise les reconnut presque toutes elle se rappela qu'on était mercredi jour de la „visite” et que les dames du port en profitaient pour chômer. — Il est évident que je ne sais pas ce qui se passa dans l'esprit de l'amie de Rik, à la vue de cette joyeuse compagnie. — Regrettait-elle pour un moment la vie de là-bas ? Les matinées paresseuses, les nuits de ribote, les

bonnes parties entre femmes qui ont fait un „bon type?” Sait-on jamais ce que l'on regrette dans le passé? Elle songea peut-être, avec plaisir, aux batailles, aux transes de la visite, aux brutalités des agents de mœurs; aux angoisses qu'on éprouve quand un drôle de gaillard à mine inquiétante vous a suivie, et que l'on croit deviner en lui je ne sais quel désir de viol ou de meurtre?

— Fût-elle simplement tentée par la grosse joie des commères, empaquetées dans leurs charettes, ivres et folles, envoyant au vent une odeur d'alcool et de savon musqué.

C'est que pour une charretée c'en était une fameuse. Il y avait là dedans des vieilles, des jeunes, des grasses et des potelées; des menues à taille carrée, drôlement bâties et sottes dans leurs mouvements de danse où de joie, comme ces petites femmes de Breughel qui s'en vont en pèlerinage. Des maîgres et sèches, femelles de ruffians et détrousseurs. — Des blondes, roses et grasses, dignes d'être peintes par Jordeans; des noires aux joues basanées tâchetées d'accroche-cœurs à la créole, descendantes de quelque soudard à morion du duc d'Albe sans doute. . . .

Elle se laissa entraîner, monta à bord et ce fût naturellement une fameuse bordée. — On fit toute la ville, la gare les faubourgs, le port, les boulevards; tous les cabarets furent visités. On

trouva un joueur d'accordéon qui joua jusqu'au soir le même refrain de rue que les femmes répétèrent avec lui sans discontinuer. Finalement on se serait cru sur un transatlantique. Il y avait du remous, les maisons fuyaient comme épouvantées; la foule se noyait dans la boue. A tout bout de champ une des voyageuses se penchait au dessus du bord pour semer au vent ce que son cœur ne savait garder.

Enfin il arriva que Lise s'enivra, chanta, dansa toute l'après midi jusqu'à en perdre la conscience; eut-elle après, une vague lueur de raison? fut-elle abandonnée par ces compagnes, voilà ce que j'ignore. Mais ce qui est certain, c'est que vers six heures du soir, elle arriva en chancelant dans la rue de la caserne.

Cela n'aurait peut-être pas été trop remarqué, si le sergent de planton à la porte, devinant son état ne lui eut crié en ricanant:

— „Eh! tu as été en ribote, je le dirai à ton homme.”

— „Comment, je me fous de mon homme! répondit-elle tout de suite et elle continua par bravade:

„Mon homme un fameux! D'abord je me moque de tous les hommes, ils sont trop bêtes, Wills surtout, qui est bien content de m'avoir, et je fais ce que je veux! . . . .”

— Comme des soldats s'approchèrent du corps de garde pour écouter et que des passants s'arrêtaient elle entra chez elle brusquement en frappant de la porte. Tout le monde crût que c'était fini, mais bientôt on la vit réapparaître à sa fenêtre, qu'elle ouvrit toute grande. Elle avait les cheveux défaits et paraissait plus hagarde que dans la rue.

— Ça lui a pris plus fort à l'intérieur, fit un troupier. Mais il n'eut pas le temps de continuer que déjà du haut de son étage l'autre se mit à crier.

— „Je me moque du monde entier et je fais mon goût. Je prends les hommes qui me plaisent et maintenant toute la caserne peut venir, venez tous si vous voulez! . . .”

C'était une fanfaronnade de femme ivre. — D'abord les hommes n'étaient pas libres de sortir avant l'heure, peut-être s'en souvenait-elle. Du reste son cri ne se perdit point, car deux musiciens, faméliques (au régiment le musicien représente l'artiste, il est donc essentiellement pauvre et mal nourri) qui pouvaient sortir et entrer à leur gré, se dirigèrent vers la maison d'un pas rapide et inquiet. Ils disparurent dans la petite porte et peu après ils en ressortirent, avec des „marques visibles de satisfaction”, — „marques visibles de satisfaction.” Il n'y a encore que les clichés pour bien dire les choses !

Si j'ai l'air de vous raconter ceci d'un cœur léger, je vous certifie qu'au moment où cette affaire me fut rapportée, elle me fit beaucoup de peine et même, elle m'indigna comme si j'avais subi moi-même une injure. — Je résolus malgré ma répugnance, de tout dire à Rik encore une fois, d'être cette fois énergique, et d'employer tout ce que j'avais en mon pouvoir pour le détacher de cette femme.

Ne souriez pas quand je vous dis cette femme et ne vous étonnez pas de ce qui suivra. — L'histoire des hommes se ressemble beaucoup malgré les nuances. Vous me direz : si cette fois ci votre Wills pardonna encore, ce n'était qu'un imbécile, un pauvre d'esprit ou peut-être bien un individu vulgaire et bas, dont l'aventure n'est même pas digne d'être racontée !

— Et ce serait une grave erreur, car si Rik pardonna encore, il le fit non par faiblesse, vulgarité, ni même par amour exagéré pour une créature indigne, mais bien par désir de bien faire, d'être bon ; par esprit chrétien enfin.

Je crus cependant, être bien près de voir la fin de cette liaison inquiétante le jour qu'il revint. — Il savait déjà la chose avant que je ne lui en eusse parlé et il m'assura qu'il allait la balayer en une fois ; que c'était fini et que si je voulais l'accompagner je pourrais assister à l'exécution.

Je refusai naturellement; je n'en sus même pas le dénouement tout de suite, car le lendemain je fus commandé de garde, et ainsi je me trouvai absent de la caserne, le jour même du départ de Rik.

Quand je revins au quartier, il était libéré, comme je tenais à passer une dernière soirée avec lui, je m'habillai vite et je courus à sa chambre.

J'y trouvai une compagnie nombreuse. Des figures inconnues, hommes et femmes, l'ami de Lise et son frère. Elle était assise à côté de Rik, paraissait gaie et servait à boire aux assistants épanouis.

En me voyant entrer, Rik rougit un peu, ses grands yeux tristes se fixèrent un instant sur les miens, pleins d'embarras, puis il se leva soudain, me serra la main et se mit à parler très vite :

„Assieds-toi, prends des cigarettes en voilà, fume, bois, c'est la fête mon cher. — C'est fini, plus de caserne! Plus de pain gris, vive la liberté!” Et se tournant vers les convives il ajouta : „celui-ci est mon meilleur ami!”

J'étais indigné de la voir encore là, j'aurais voulu partir mais la bière était bonne et les cigarettes douces.

Quand j'entendis sonner la retraite je me levai; Rik m'accompagna sur l'escalier.

— „Rob” fit-il. „Au revoir, nous partons d’ici. Je vais habiter la campagne, j’ai un emploi de surveillant dans une fabrique des environs.” — Comme je restais silencieux, il continua.

— Là, tu verras, tout ira mieux. Ici, elle était trop seule, trop triste, on a profité d’un moment d’égarement. — Vois-tu, mon vieux, une fois qu’un homme s’est mis à réfléchir, il n’y a plus rien à faire. Autrefois je ne pensais pas ! Quand quelque chose me gênait je m’en détachais. Maintenant ça ne va plus ! Ainsi quand cela est arrivé je suis entré ici comme un démon en criant : va-t’en ! Elle fit son paquet tout de suite, mais en pleurant doucement. Alors moi je pensais : où ira-t-elle maintenant ? Ne la verrai-je plus ? Elle aura peut-être de la misère, pourra devenir malade, aller à l’hôpital, souffrir, mourir et moi je n’en saurais rien ! Moi qui ai dormi avec elle, corps contre corps, respirant son haleine, l’odeur de ses cheveux. — Le cœur m’a manqué et puis, voyons, serait-ce juste ? Ne faut-il pas pardonner jusqu’au bout ! toujours pardonner ? — As-tu donc perdu ton idéal, toi si bon si doux ? M’en voudrais-tu d’être devenu quelqu’un qui pense ? Un être humain enfin, de la brute que j’étais ! Toi qui m’as fait ainsi. Car c’est toi qui m’as changé et tu as bien fait ; grâce à toi, je suis un homme maintenant.”

J'étais à moitié ivre, l'escalier était noir ; après une dernière poignée de main, je le descendis rapidement en trébuchant et en soliloquant rageusement.

Ah ! oui, pour un homme, j'en ai fait un homme et un pauvre homme encore.

---

Rik se maria et ils s'en furent habiter aux environs d'Hemixem, sur les bords de l'Escaut. — Au début j'en eus de temps en temps des nouvelles, puis elles se firent plus rares. Un an après il ne m'en arriva plus qu'un écho lointain. Hegel qui avait quitté l'armée également, et qui travaillait depuis sa libération, dans un des chantiers d'Hoboken, me raconta — un jour que je l'avais rencontré par hasard, — que Wills n'était pas heureux. Sa femme se conduisait mal, dépensait ses économies et changeait d'amant comme la lune change de quartier. Lui il était à la risée du village. On le traitait de trembleur. Il pardonnait à sa femme, fermait les yeux. Quand on l'insultait il courbait la tête et s'en allait sans en tirer vengeance. — On l'appelait Jésus Christ et les gamins le poursuivaient à coups de pierres.

Je ne savais pas ce qu'il y avait de vrai là dedans. Je n'avais pas l'occasion de quitter ma garnison, puis le courage me manquait bien un

peu pour y aller voir. Ainsi le temps passait toujours, ou si vous voulez ma vie passait ! Car qui donc a inventé cela, le temps qui passe ? Alors, que c'est nous qui nous en allons. La vie m'entraîna donc encore, sur son dos de chimère, et Dieu sait quels rêves je fis encore.

Il arriva un moment que je fus presque satisfait. J'avais une maîtresse. Une vraie maîtresse, brune, avec des yeux presque verts. Cette fille-là servait au théâtre du Paradis, un café-concert très bien. Il paraît que ce qu'elle y gagnait, suffisait pour la faire vivre, avoir des jolies robes et des bagues plein les phalanges. Du moins elle le disait et je ne l'ai pas approfondi plus loin, ayant pour principe, d'encore moins approfondir le passé des femmes que l'avenir de toutes les choses en général.

Enfin comme j'avais la permission de la nuit tous les dimanches, c'était ce jour là que nous nous aimions. — C'était très fatigant. Elle ne finissait son travail qu'à deux heures du matin et moi je devais être rentré à l'aube. Comme je n'avais pas tout à fait vingt ans, je prenais courageusement la chose et j'avais la patience d'attendre l'heure du berger, en flânant dans les rues noires, par tout les temps.

Un soir que j'errais ainsi, sur le promenoir qui longe les quais de l'Escaut, en fumant des

cigarettes et en contemplant le glissement lent des bateaux sur les flots noirs, quelqu'un vint me frapper sur l'épaule. Je me retournai, et je reconnus Rik, — Rik vieilli misérable, la face ravagée sous une casquette à visière décousue; le corps, son corps puissant toujours, recouvert de vêtements pauvres et usés.

— „Rob! c'est moi!” fit-il.

Je fis semblant de ne rien voir de sa détresse pour ne pas l'attrister. Mais lui il m'en parla tout de suite.

— „Tu sais tout est fini, mon cher tout! Elle est partie, je n'ai plus rien!” Puis il me questionna sur moi même. — En avais-je encore longtemps au régiment, et les amours, les livres?

Je lui expliquai ce que j'attendais là, alors il s'écria: „Tu as le temps il n'est que minuit. Moi je travaille aux bassins, je fais partie d'une équipe qui relèvera les hommes de nuit d'ici une heure, tiens! asseyons-nous un peu sur ce banc.”

La soirée était douce; du fleuve et des hangars une odeur forte s'élevait, d'eau fraîche, de goudron et de marchandises emballées. Nous causâmes du passé, heureux de remuer des souvenirs. Je ne sais plus tout ce que nous nous disâmes, mais ce que lui me raconta de sa voix calme et résignée, de cela je m'en souviendrai toujours.

— „Petit” fit-il. „Il faut dans la vie faire sa volonté et non celle des autres. — Je ne te dis pas cela pour te le reprocher, mais peut-être si j'étais resté ce que j'étais autrefois, bien de souffrances m'auraient été évitées. — Vois-tu, je sais bien que tu es intelligent, mais tu ne sais rien de la vie. — Tu as trop vécu à la caserne, entre les murs, et là on ne voit rien du dehors. — Tes livres ! oui les livres ! ils font les hommes meilleurs ou pires, toujours plus beaux qu'ils ne le sont vraiment. — Moi j'en ai eu l'esprit gâté ! Pardonner ! être bon ! j'ai essayé cela moi et je n'ai récolté que le mépris et la haine. Des hommes qui se disaient mes amis m'ont trahi, des parents m'ont volé, ma femme, — tu sais comme je l'aimais — m'a fait du mal plus que les autres. Oh ! pas le mal que l'on fait inconsciemment, non ! le mal que l'on fait par haine ; — car elle me détestait cette fille, elle me méprisait comme une femelle méprise le mâle qu'elle ne sent point de sa race. — Elle me détestait et ce qu'elle haïssait en moi surtout, c'était ce désir même, de douceur et de bonté, que j'avais. Ne connais-je pas les femmes ? J'en ai eues, des tas, toutes les mêmes. — Il faut être dur et mauvais pour elles, être le mâle qui dompte et qui frappe. Elles sont comme les enfants, cruelles, inconscientes et sans pitié, vous savez ces enfants qui torturent un maître d'école trop bon

Mais elles ont raison peut-être, elles se défendent !

Pour elle, mes pardons c'était de la lâcheté, de la peur. Elle fit le mal encore plus par bravade que par méchanceté, et les hommes qui voyaient que je voulais être doux, doux malgré tout, trouvèrent qu'il y avait là une bonne occasion d'être braves. Je ne frappais plus, on osa m'attaquer. J'étais un faible, un qui se laisse faire ; tout le monde voulut donner un coup de pied au lion abattu.

Au village on composa des chansons sur moi. A la fabrique je recevais journallement le soufflet des allusions blessantes. Il m'était impossible d'aller boire un verre encore, car au cabaret, comme partout ailleurs, l'insulte me guettait. L'insulte qui me poursuivait jusqu'à l'église, où du haut de la chaire, le curé tonnait contre les ménages dissolus.

Bientôt mon intérieur même fût envahi. Le dernier amant de Lise me bravait, ne se dérangeait même plus pour moi. Que pouvais-je faire ? Les tuer, les tuer tous les deux ! — L'abattre elle d'un coup de revolver, lui plonger un couteau dans le ventre ? — Tuer, je n'osais plus tuer. Tuer ! mauvais geste ! qu'on n'efface jamais plus ! — Et cependant, cela arriva presque . . .

Un jour à l'usine, comme je fis une observation à un ouvrier, celui-ci me répondit cruellement.

— „Qu’as tu à ordonner ici, toi qui ne sait même diriger ta femme!” — Le propos de cet homme fut répété au directeur, qui me fit venir auprès de lui peu après. Il m’expliqua qu’il ne lui était plus possible de me garder dans son établissement: „Vous n’avez plus d’autorité sur les ouvriers”, fit-il.

C’était le renvoi, et en ce moment quelque chose s’agita en moi. — Je courus vers ma demeure comme un dément; si je les avais trouvés là c’en était fait d’eux. Toute ma colère, ma violence, s’était réveillée en même temps et je t’assure, qu’elle grondait terrible et déchaînée agitée par ce spasme suprême des choses qui vont mourir! — Mais je trouvai la porte close, le logis vide! La garce s’était sauvée le même jour avec son gaillard, en emportant tout ce que je possédais en argent et en valeurs. Tout! jusqu’à la montre en or que je gardais en souvenir de mon père.

Pendant que je rôdais au village, en quête de quelques détails sur cette fuite soudaine, il arriva qu’un homme eut la malencontreuse idée de se moquer de moi. Le temps d’oubli était loin, ce fût lui qui paya pour tous.

Pour une minute je redevins l’homme que je fus et je le tuai à moitié en le jetant par terre d’un seul coup de poing. Je brisai le mobilier du cabaret où nous étions; je ne sais ce que

j'aurais fait encore ce jour là, car j'étais fou-enragé, si les gendarmes n'avaient envahi la maison, en menaçant de m'abattre à coups de fusil si je ne me rendais pas.

L'homme que j'avais rossé fut conduit à l'hôpital; il paraît que ses enfants et sa femme durent souffrir la faim pendant son absence. Voilà! quand on pense à ces choses, c'est fini, on continue à penser et plus jamais on ne redevient insouciant comme auparavant.

Cela me coûta trois mois de prison. Depuis que j'en suis sorti, je rôde comme ça. — J'ai travaillé un peu partout, mais on n'a pas de l'ouvrage toujours. Puis, sans intérieur, sans but que fait-on? — boire ce qu'on gagne; non pas par amour de la boisson mais pour aller s'asseoir quelque part où il fait chaud et où l'on n'est pas seul.

Je vis ainsi au jour le jour; quelquefois c'est la vraie misère; c'est ce qu'on appelle tomber bien bas. — Tomber bien bas. Ah! si j'étais resté l'homme d'autrefois! Quel surveillant ou contremaître modèle, n'aurais-je point fait? — Energique et fort, en état de se faire craindre des autres et les asservir à ma volonté. — Maintenant je ne suis plus bon à celà. — Tu sais, on remarque quelquefois que je ne suis pas le premier venu, mais à quoi bon d'accepter. Ceux que j'aurais à diriger verront quand même que j'ai peur de les

attrister, de leur faire de la peine, que j'ai peur d'être mauvais enfin et alors ils me mépriseront. Oui mon cher, ce sont les mauvais qu'on craint, ce sont eux les maîtres! Vouloir être bon c'est se résigner à l'esclavage. — „Ah!” fit-il encore, si j'étais toujours l'homme d'autrefois!” Et comme je restai silencieux, il ajouta un peu plus doucement: „Après tout, cela vaut peut-être mieux ainsi!”

Du haut de la cathédrale le carillon chanta, au loin du côté des bassins une sirène hurla sa plainte perçante et lugubre. Dans le fleuve les flots s'agitaient plus forts, secoués par la marée. Des chaînes se déroulaient, des poulies grinçaient, des hommes criaient dans la nuit pendant que d'autres blasphémaient fort, sous la lourdeur des fardeaux. Tout un labeur noir s'agitait dans l'ombre, comme un cauchemar. Tout semblait dur et triste; dans le ciel les étoiles seules, brillaient avec quelque chose de doux dans leur éclat.

„Crois-tu encore en Jesus Christ”, fit Rik soudain, en dirigeant vers moi son masque pâli.

— „Je ne sais pas,” répondis-je. — „Je crois en tout ou je ne crois en rien, cela revient au même. Je ne déteste pas les hommes et j'essaye d'être bon autant que je peux.

Moi fit-il en se levant: „Je renie tout, je ne

crois plus en rien seulement cela n'empêche . . .”

Il n'acheva pas, réfléchit un moment encore, puis il continua.

— „Allons, il est ton heure, moi je vais au travail. Je viendrai un de ces jours te voir, j'ai pour toi une belle ceinture et un poignard espagnol, qu'un marin m'a donné. Est-ce dit?”

— „Oui viens demain si tu veux, je t'attends!” répondis-je.

— „Peut-être.” Il me donna la main et il s'en alla à grands pas. Avant de disparaître il se retourna encore en me criant de loin :

„Tu sais tantôt, quand tu seras auprès d'elle souviens-toi ! Si elle te dit qu'elle t'aime, qu'elle t'aimera toujours, n'en crois rien ! Tout est mensonge, tout : l'amour, la bonté, la justice, Dieu aussi, Dieu surtout !”

Il se tut brusquement et disparut dans la nuit pendant qu'au loin un coq chanta. — Un chant grêle et maladif de coq maigre, claironnant sans doute au hasard, dans quelque poulailler clandestin du quartier pauvre . . .

Rik disparut et je ne l'ai plus jamais revu . . .”

---

— „Ton histoire est paradoxale”, fit James, elle ne prouve au fond rien.

„Je sais bien” fit Rob, „je le disais même au

début; mais rien ne prouve quelque chose! Le plus qu'on puisse obtenir c'est de poser des questions intéressantes. Seulement une question c'est déjà quelque chose; cela fait réfléchir, on peut par exemple poser encore une fois celle-ci:

N'est-il pas faux, absolument faux, de vouloir former des esprits artificiellement, semer des pensées si vous préférez. — Je suis tout prêt à croire que l'homme doit trouver sa voie à lui seul, selon son instinct. Convertir une âme n'est-ce pas un peu vouloir habiller une Japonaise à l'Européenne?

— „Toujours obscur” fit Jean en bourrant sa pipe pour la troisième fois.” Ne peut-on donc guider, n'as-tu rien appris des autres?

„Guider n'est pas imposer” répliqua Robert. Or voilà le côté par où tout pêche. Nous sommes tous, nous avons tous été tyrannisés par les conceptions des autres. Il y a une détestable autocratie de la pensée qui règne, et sous laquelle on nous courbe dès le berceau. — On nous impose la manière de voir des autres jusque dans les moindres recoins de notre existence, à l'école, plus tard dans la vie, dans l'art, en amour, même jusque dans notre tombeau. Heureux! ceux qui savent désapprendre!

Pourquoi imposer la sagesse des autres; les pensées d'un esprit actif, à ceux qui n'ont rien

à trouvé d'eux même ou a ceux qui ont trouvé autre chose? Pour empêcher l'esprit humain d'évoluer? Pour arrêter des races entières dans des croyances qui immobilisent l'esprit, en le tuant donc, car pour tout ce qui „est” l'immobilité c'est la mort.

C'est peut-être à force d'admettre, qu'il y a des hommes particulièrement doués, — des génies si vous voulez, que la force de voir, de comprendre et de déduire est si singulièrement atrophiée chez certains autres. Comment expliquer autrement, l'existence de cette cohue formidable de gens que l'on rencontre, que l'on écoute, et qui ne prononcent jamais un mot, ne font jamais un geste ou portent un jugement, qui sorte de leur propre cervelle; qui soient la conséquence d'un instant de réflexion, d'un effort d'imagination? — L'existence de ceux qui ne voient même plus et dont l'œil est entièrement suggestionné par l'esprit des autres, qui aperçoivent tout à travers je ne sais quel amas de formules imprimées.

N'est-ce pas là une vraie maladie du cerveau humain? L'homme qui n'a su trouver lui même, ne se perfectionne pas au contact de celui qui est supérieur. L'artificiel qui a lu, qui est averti, est inférieur à n'importe quel „non cultivé.” — L'enfant est presque toujours intéressant avant de disparaître, en devenant homme, dans

le gouffre de la foule. Les paysans savent s'exprimer autrement que par des clichés ; ils pensent à Dieu et à la mort selon eux. Cela est encore plus frappant parmi les simples qui vivent en un milieu où la rêverie instinctive s'élargit. Ainsi causez à quelque braconnier ou à quelque matelot de voilier, ceux qui restent des années en mer ! — Ils parleront, je vous l'assure, mieux que monsieur Benoit, sous-chef de bureau à l'hôtel de ville par exemple ; ou que monsieur Z . . . redacteur en chef de je ne sais quelle feuille artistique, commerciale et littéraire.

En notre époque surtout, plus qu'en toutes les autres, existe la tyrannie de la pensée. Il y a une aristocratie si vous voulez, d'écrivains et de philosophes, — qui pour avoir trouvé quelque chose, s'imaginent pouvoir promulguer la loi : „Hors de nous pas de salut !”

Pourquoi imposer une philosophie ? Je sais bien qu'il y en a qui ont trouvé des fictions admirables, et qu'ils ont bien fait de les écrire, ne fût-ce que pour nous faire connaître leur âme, nous faire rêver, nous guider même, si nous nous sentons attirés, si notre instinct nous pousse à les suivre. Mais pourquoi faire de ces hommes, ce ne sont que des hommes, des dieux infailibles ; conserver leurs pensées, rigides et mortes, comme des fœtus de musée, pour les

montrer aux jeunes hommes, avec l'étiquette : „Ceci est la sagesse, la raison suprême ; la raison à tout jamais, la sagesse figée ! Inutile de penser encore. — Audacieux qu'oserais-tu dire après Platon, Socrate, Aristote pour l'antiquité ; Nietzsche, Spencer, Kant, etc. pour les temps modernes.

En effet qu'oserait-on dire après ces morts ; qu'oserait-on dire en regardant la vie qui grouille, qui fleurit, qui change, qui chante ; qu'oserait-on dire après ces morts !

Cependant il y a beaucoup de vanité — petite vanité, de grands pédants — à citer à tout bout de phrase, des noms lointains au son effrayant. — Que de sages se sont laissé prendre à celle de dire des bêtises en latin ; à débiter des théories banales en somme, mais rehaussées par des termes tirés du Sanscrit ou du Grec.

Rien ne m'a tant étonné dans ma vie que la lecture des grands philosophes. J'ai eu beau les fouiller, aucun ne s'est éloigné plus que moi de notre centre d'ignorance. — Qu'ont-ils révélé de la mort, de Dieu, du destin de l'homme qui ne soit accessible à la plus simple des intelligences ? Ainsi tout enfant déjà je m'étais arrêté à l'idée de l'évolution des êtres vers un état supérieur. J'étais avec ma mère à la cuisine, dans un coin humide une bête visqueuse rampait. — D'où vient-elle mère ? — Elle se forme elle même de

l'humidité mon enfant. — Indication fausse, sans doute, mais qui me fit rêver et à l'aide de laquelle j'entrevis vaguement tout le fameux système, base d'une grande erreur philosophique qui dure encore.

— Nies-tu la marche de l'univers vers la perfection? — questionna Harry.

Je ne nie pas l'évolution! L'évolution c'est le mouvement, la vie. Mais la perfection il s'agit de la définir. En admettant une marche vers la perfection, il faut admettre ce que j'appellerai: la perfection suprême; un point d'arrêt et c'est tout! Sans point d'arrêt on marche simplement, sans but à atteindre, en ce cas le mot perfection n'a aucun sens. — Si nous acceptons l'arrêt, nous pouvons le poser de deux manières différentes en admettant: ou une „perfection matérielle” ou une perfection intellectuelle.

A la première on s'attardera peu. Ce serait un minimum de souffrances — (souffrance peut résumer ici, manque de beauté, de bonté, de savoir) avec un maximum de jouissances matérielles (qui indiqueraient un maximum de beauté, etc.) Cette perfection là ne peut être trouvée que dans la vie humaine même, telle qu'elle est. — Le tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, — est peut-être une grande vérité! C'est une profonde pensée, en tout cas à côté de

laquelle les boutades de Voltaire ne sont que des mots, des petits mots comme ça! — Quoi qu'il en soit, jusqu'ici nul n'a encore été en état de nous indiquer, de nous définir une autre „existence" matérielle „possible". — Existence possible, approfondissez bien ces mots et essayez! Je vous le donne en mille.

D'ailleurs les sages de tous les temps, furent à tel point convaincus de cette impossibilité matérielle de jouir d'une meilleure vie que la nôtre, qu'ils ont tous spiritualisé les corps avant de les faire entrer dans les eden de leurs systèmes. Ainsi nous arrivons à la perfection intellectuelle, de l'esprit ou de l'âme.

Pour être parfait, pour être satisfait, il me faudra le „tout savoir". N'avoir plus ni doutes, ni ignorances; plus d'avenir qui menace, plus de passé qui attriste. — C'est être semblable à Dieu. — Rentrer en Dieu.

— Dieu être suprême, — état suprême, le dome qui surmonte toutes nos conceptions en affirmant bien fort la petitesse de l'inutile effort!

Dieu perfection par excellence, qui n'est possible que parfait. Celui qui sait tout, qui voit tout, qui comprend tout, qui ne cherche rien, qui ne perd, qui ne trouve rien! — folles définitions.

— Celui pour qui tout est accompli! celui donc qui ne pense plus, sa pensée étant immobile et

inoccupée; celui qui ne vit pas n'étant jamais né ne devant jamais mourir.

Celui qui „est” c'est tout.

Pour l'âme, un tel état c'est ce que nous appelons la mort, le néant. — Rien et tout, n'ont qu'une signification; est-ce le bonheur? Tout savoir, tout ignorer le cercle; notre demi-ignorance en est-elle le centre?

Voilà des questions, rien que des questions.

L'univers, ce que nous en voyons, se décompose en vies multiples. — Vies qui luttent, qui pleurent, qui aiment. Je crois que depuis des siècles, nous adorons l'essence de la mort en fuyant ce qui est l'existence même, la vie, qui n'est pas la marche vers une perfection impossible mais qui est la vie tout simplement.

„Attends!” fit Jean — ta philosophie se trouve...”

Mais cette fois-ci Robert ne le laissa pas achever, en s'écriant: — Ne le dis pas. Il est naturel que des hommes en ayant passé sur la terre avant moi, aient songé ces choses, elles sont suffisamment simples pour être trouvées en une nuit de réflexion. — Tout le monde sait trouver cela, surtout ceux qui savent penser par eux mêmes. Les anciens! ils avaient cet avantage, de pouvoir rêver au bord de la mer ou dans la plaine sans être ennuyés par les criaileries et les écrits d'une multitude de gens de génie! —

croyez-vous vraiment qu'il faut avoir lu les livres sacrés de l'Inde, les écrits des Grecs et les dissertations des modernes pour en arriver à ces conclusions? — J'ai trouvé ça moi en couchant à la salle de police; si par hasard j'avais eu besoin d'un guide, j'aurais pu le trouver dans la grammaire française, où il est dit:

Que le seul verbe proprement dit est le verbe être, parce qu'il subsiste par lui même etc. etc. Voilà où aboutissent toutes les philosophies. C'est le sommet de notre sagesse; — „Je suis” — une constatation sèche et bornée, combien inférieure à ce qui naît de nos rêveries, nos illusions; car où est la sagesse? — Dans ce pas de plus que l'on fait vers un but qui recule? — Dans le vide laissé par une illusion que l'on détruit; ou dans la beauté d'une fiction que l'on se crée?

Moi je crois en la sagesse des fictions, parce qu'elles apportent souvent, la joie et la beauté qui font vivre.

— D'ailleurs l'univers est peut-être la fiction, une rêverie du créateur. Ma fiction à moi est bien longue à dire, et il ne serait pas possible d'en saisir les transformations fugitives. Car elle flotte toujours, se rapétisse s'élargit; elle change enfin, elle vit! Je peux cependant en fixer ma croyance dans les choses absurdes et mon amour pour les combats inutiles . . . .”

— „Il y a des espoirs en nous qui ne sont pas des fictions” fis-je alors. — „La justice par exemple.”

— „La justice !” continua l'autre, „une belle fiction mais une fiction, la justice suprême c'est le néant ; voyons si tout le monde était heureux, le bonheur assuré, naturel, on ne ferait plus un geste ! immobilité, voyons c'est trop simple : l'inégalité c'est le mouvement . . . Dois-je recommencer ? . . .

Il y a la bonté, observa le poète.

C'est toujours la même chose, une perfection qu'on ne sait pousser à l'extrême sans se heurter à la mort. Les hommes sont étonnants. Soyez bons mais pourquoi imposer la bonté à tous ? Si un homme vous disait : „Oh ! pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé une terre en or avec des arbres en argent, portant des pierres précieuses comme fruits.” — Ne trouveriez-vous pas cela une naïveté charmante peut-être, — mais une naïveté ?

— „Oserais-tu soutenir” demanda alors James, que la beauté „n'est qu'une fiction.”

— Justement la beauté, je cherchais un argument. Voici la matière, la chose palpable. — Quelle est la beauté ? La fiction suprême !

C'est la forme ramenée à la conception humaine. Pourquoi dites-vous l'araignée est laide et le papillon gracieux ? Peut-être parce que déjà, la

forme de l'insecte pattu est trop éloignée de vous, vous est étrangère alors que l'autre vous rappelle une fleur familière à vos yeux. Regardez longtemps, longtemps, une main, un masque, soudain vous ne verrez plus que des organes inquiétants, des nerfs, des os. Un cheval me fit un jour l'effet, de je ne sais quel monstre antédilluvien, un affreux paquet de muscles.

— Tu parles pour toi, qui as l'imagination malade!" fit James „si ton âme est un miroir où tout s'enlaidit . . ."

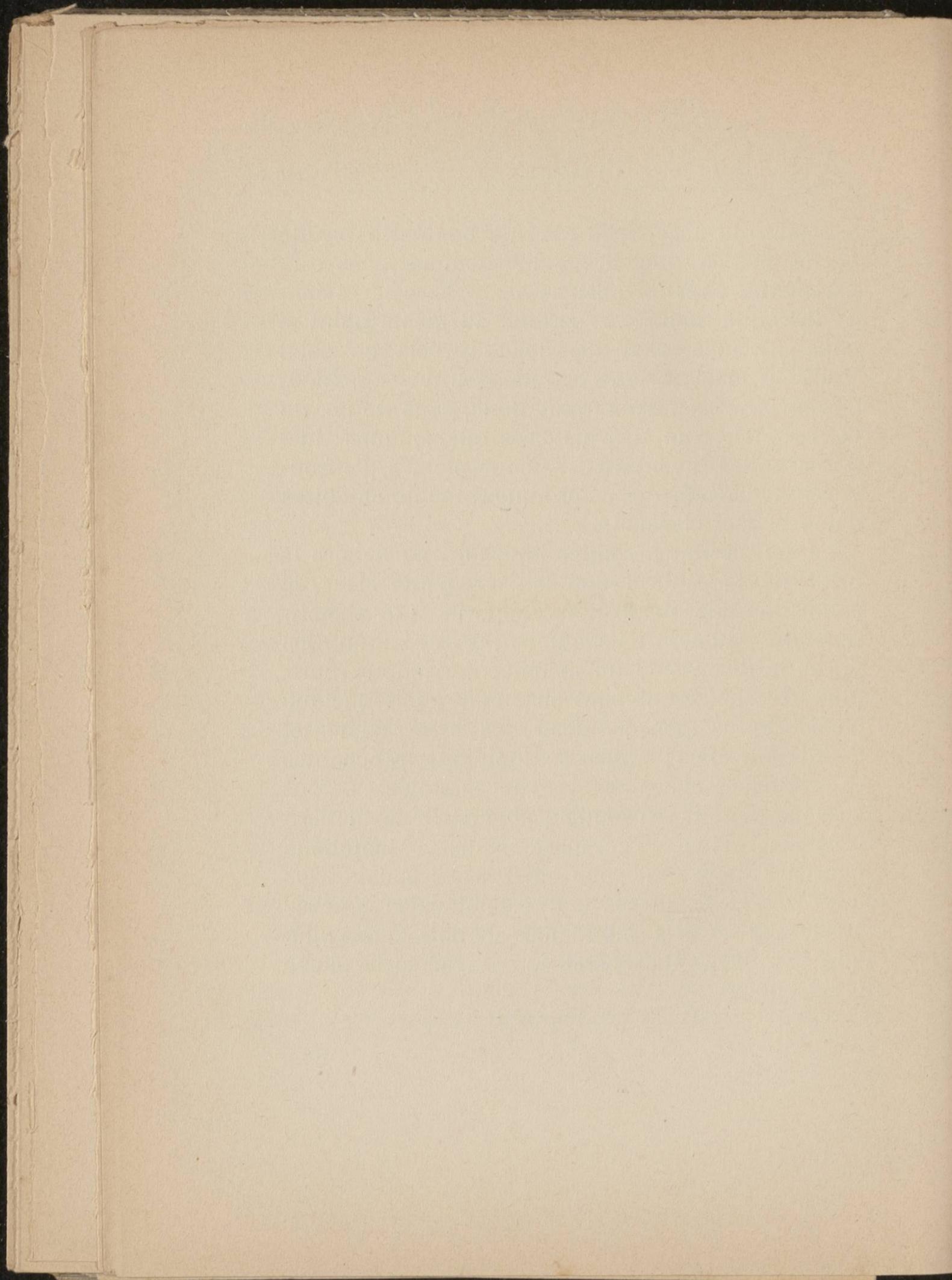
— „Ne nous attardons point aux vaines boutades!" continua Robert dans le feu de la discussion. Toute la beauté: la grâce des formes, l'harmonie des couleurs, ne repose que sur le mécanisme de l'œil humain. — Regardez donc un beau visage, une belle fleur, à travers un microscope vous n'apercevrez que choses horribles et répugnantes.

Les couleurs existeraient-elles pour des êtres autrement organisés que nous? Changez l'œil, les formes deviennent monstrueuses, l'eau limpide un borbier.

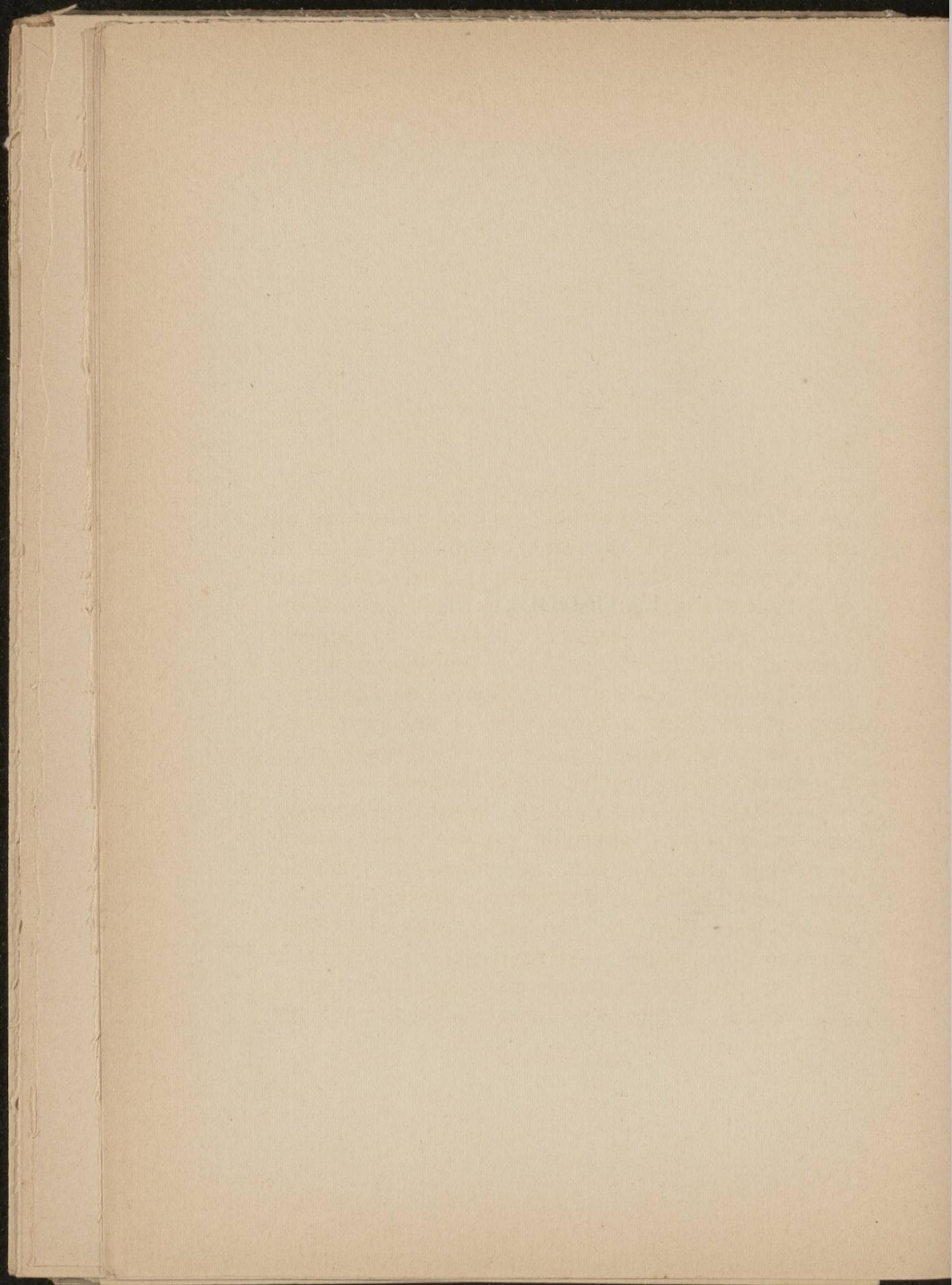
L'œil nous dit toute la sagesse de la création, qui nous montre, non pas ce qui „est" comme cela „est", mais à travers un prisme qui harmonise et qui fait accepter. — C'est peut-être ainsi qu'il faut voir avec l'âme, pour avoir une raison de vivre. — Voir avec un esprit un peu atténué, sans

orgueil, qui accepte le rêve de bonté, de beauté et de justice que firent les hommes, rien que parce que c'est un beau rêve. — Et cela revient à dire que nous en serions au même point si nous n'avions rien dit de tout cela ce soir ! Voilà où mènent, tous les étalages de sagesse et de savoir. — Mieux vaut donc, sans doute, de ne raconter que des histoires quelconques : histoires folles, aventures d'amour pleines d'effronterie, fanfaronnades heroïques, sentimentalités d'une bêtise charmante . . . .

Le feu se mit à ronfler plus fort, au dehors le bruit de la pluie redoublait. La petite Mary, la compagne de Jean nous apporta une théière fumante. Quand nous eumes bu et réallumé les pipes, la discussion un instant interrompue reprit plus vive. — Maintenant chacun y jetait quelque chose de sa pensée. Jean des mots calmes et définissant bien ; James ses opinions tranchantes et originales, Harry ses croyances préférées. Tout cela se perdait, se fondait, comme de la matière précieuse dans un creuset. Nous ressemblions peut-être bien un peu, ainsi assis penchés les uns vers les autres, à des alchimistes courbés au dessus de la cornue ; mais ce soir là pas plus que les autres fois, nous ne trouvâmes la pierre philosophale.



LA CAGOULE.



# I

L'auditeur militaire prononça à peu près ceci : Léonidas Van Pachterbeke, soldat volontaire au sixième régiment de ligne, condamné à un an d'incorporation dans une compagnie de correction et à l'arrestation immédiate, pour insubordination.

C'est ce qu'en termes militaires on appelle recevoir une „tuile” — J'ai été longtemps célèbre rien que par ma façon détachée de supporter leur lourde chute sur ma tête, — une forte tête ! je puis m'en vanter, mais en ce temps là je n'y étais pas encore fait complètement.

— J'étais encore trop bleu, ayant à peine deux ans et quelques mois de service, puis, comme je m'étais engagé à l'âge de quinze ans, je n'étais pas encore suffisamment vieux, pour pouvoir supporter les coups du sort avec toute cette résignation que j'ai pu acquérir depuis ; et qui fit de moi, un de ces hommes pour qui la guigne a des égards, assez semblables, à ceux que nous

témoignons à des adversaires, dont nous reconnaissons toute la valeur. Il faut que j'ajoute encore, que pour une „tuile” inattendue, celle-ci était une véritable et une fameuse „tuile”, — qui me tombait dessus sans crier gare, en me jetant pendant tout un instant en un état d'effarement complet.

Ma première idée fut celle-ci : comment me sauver ?

Les officiers composant le conseil s'étaient levés, et ils s'écoulaient lentement à gauche par une petite porte basse, comme des acteurs quittant la scène après un rappel. — Derrière eux une espèce de scribe à peine chamarré réunissait des paperasses. — En tournant un peu la tête, je vis la salle qui se vidait vers la droite ; une cohue de militaires de toutes armes et de tous les grades, marchant lentement entre les chaises rangées, s'en allant comme un public satisfait après un joli spectacle. Plus loin il y avait une sorte de balustrade, sur laquelle s'appuyaient ça et là quelques „pékings” ; ils me firent songer au public pauvre et curieux des paradis.

— Je me demandais :

„Si je prenais un bond pour me faufiler dans le tas, m'arrêteraient-ils ?

Etant venu librement au conseil de guerre, les gendarmes n'avaient pas songé à me réunir immé-

diatement avec les prisonniers. Pendant qu'on rassemblait ceux-ci, j'étais resté un peu en arrière avec l'espoir d'être oublié, comptant sur une négligence, mais l'auditeur répéta : „Et à l'arrestation immédiate.

— „Qui ça ?” demanda alors le brigadier, en levant la main, les doigts écartés et courbés, en patte d'oiseau rapace et la tenant ainsi dans le vide incertaine de sa proie encore — „qui ça ?”

— „Celui-là” répondit le greffier en me désignant, et la main s'abattit sur moi pendant que quelque chose de froid se tordit autour de mon poignet.

— C'est ainsi qu'on prend les hommes.

---

On me fit faire quatre pas, non sans me bousculer et je me trouvai dans un réduit obscur, où s'agitaient une dizaine d'individus d'un aspect pittoresque et varié.

Ils m'accueillirent avec une satisfaction visible, et quelques uns d'entre eux s'informèrent de mon crime et de mon châtiment.

Quand je leur eus expliqué, ils trouvèrent que c'était malheureux.

C'étaient des soldats comme moi, il y avait des artilleurs et des fantassins ; quelques déserteurs étaient revêtus d'haillons curieux et por-

taient des barbes et des cheveux à l'artiste. — Il y en avaient qui se grattaient tout le temps.

Mais la porte s'ouvrit encore, et un autre condamné fut introduit violemment. C'était un ancien, un cheval de retour, un gibier de potence et de conseil de guerre; car au lieu, de faire la figure triste, effrayée ou étonnée, que tout homme doit faire, quand il vient d'être pesé par les balances de la loi, il poussa un juron énergique, cracha sa chique dans sa main et la colla au plafond, en un geste de mépris et d'énergie farouche.

Je regardai le plafond; il était noir de chiques. Elles étaient posées là comme un tas de nids d'hirondelles contre les murs gris d'un vieux monument. Et en ce moment je compris que chaque chique était un dernier geste d'un vaincu envers la société; que chaque chique était tout un poème; quelque chose de farouche et d'héroïque comme le mot de Cambronne.

La porte se rouvrit; on passa les menottes à la plupart d'entre-nous et on les emmena. Je restai seul avec un artilleur et un petit chasseur qui pleurait en répétant d'une voix dolente :

„Ma mère, ma pauvre mère! quand elle saura ça!”

— En voilà une idée de penser à sa mère quand les juges ont prononcé!

. . . . .

On vint nous prendre également. Comme la voiture cellulaire était partie, il fallut attendre son retour dans un autre réduit du palais de justice.

Je m'y promenai les mains derrière le dos ; par la fenêtre grillée j'entrevis un bout de ciel et le toit des maisons de la rue Stokmans : cela me rappela mon enfance.

La rue Stokmans, j'y passais souvent quand j'étais tout petit. — J'avais alors des cheveux blonds et une fort jolie figure, à ce que l'on dit, mais j'étais vif et irritable. Ainsi j'avais un vélocipède avec lequel je roulais souvent le long des boulevards. Les gens me regardaient passer en souriant. — Il y avait des cochers qui stationnaient aux environs, de gros hommes au nez rouge ; ils me connaissaient et me saluaient toujours quand j'arrivais : „Crollé, petit Crollé !”

Ce petit nom de crollé me fâchait, parce qu'ils ajoutaient souvent que j'avais des cheveux de fille ! — Pensez donc un garçon comme moi ! et je les injuriais : — „Tas de sales ivrognes, geneverneus, voleurs !”

Ils s'en vengeaient en me jouant des tours, quelquefois l'un d'eux s'approchait sournoisement par derrière en empoignant mon vélocipède par une des roues, et alors, j'avais beau pédaler, je n'avançais plus. — Je me mettais très

fort en colère chaque fois; j'essayais de donner des coups de pied et je criais comme un beau diable :

„Tas de sales ivrognes, geneverneus! voleurs! Un jour mon parrain vint à passer par là, le bon homme voulut me faire une surprise et il fit comme les cochers.

— Aussitôt que je sentis quelqu'un d'accroché à ma machine, quelqu'un voulant m'empêcher de rouler, de rouler! de dévorer l'espace, d'aller en avant, contre le vent, contre la vie même! Je bouillonnai de colère et je me mis à hurler :

— „Sale ivrogne, geneverneus, voleur.

Voilà ce que c'est de ne pas faire attention, j'ai toujours été ainsi, c'est bien un peu cela qui m'a mené en prison.

On introduisit encore deux prisonniers, mais ce n'étaient pas des soldats, c'était la justice civile qui venait de les examiner.

On voyait bien qu'ils étaient en pays de connaissance, car ils ne s'inquiétèrent même pas de ce qui les entourait; ils se mirent à causer entre eux, aussitôt que la porte fut refermée.

L'un était très grand, l'autre très petit; ils différaient d'aspect complètement, mais ils avaient ceci de commun, qu'on ne les voyait bien qu'en profil.

J'ai eu depuis souvent l'occasion, de me trouver en compagnie de „gens de prison.”

— J'emploie ici „gens de prison”, comme on emploie gens du monde. — Eh bien ! ils ont tous cette particularité de n'offrir une silhouette intéressante, que vus de profil. — Ils sont comme les rats et les oiseaux, qu'on ne voit parfaitement bien que de ce côté et en cage ; un oiseau ou un rat vus de face, perdent tout leur caractère.

Ces hommes étaient des voleurs, du moins ils se le disaient avec une simplicité non dépourvue de grandeur. — Le petit qui avait des yeux louches et une méchante figure raconta, qu'il venait d'écoper deux ans pour avoir „tiré” un porte monnaie.

— „Les tires-tu bien ?” demanda le grand avec intérêt, „c'est drôle, je n'ai jamais su m'y faire.”

Le petit était proprement vêtu, il avait des bottines jaunes, une casquette anglaise et un pardessus beige.

Le grand portait l'uniforme gris de la prison. Il était rasé complètement, la tête et les joues ; son front était fort petit, sa bouche et ses oreilles énormes, son menton s'avavançait en galoche. Il avait des mains velues très larges, aux doigts souples d'orang-outang, qui s'agitaient continuellement pendant qu'il parlait :

„Je suis” fit-il, „collé pour cinq ans, vol avec effraction et à main armée voilà !

— „Qu'as-tu pris”, demanda le petit.

— „Rien! j'ai voulu prendre. — Je savais que chez nous, au village, le secrétaire avait la caisse. Il devait y avoir neuf mille francs, dans un petit coffret de fer. — Je me disais: si je les avais je serais riche, je ne devrais plus travailler, ni me crêver aux champs, bon! Un soir je pénètre par le toit, je prends le coffret, j'essaie de l'ouvrir, mais ça n'allait pas!”

N. de D. c'était fort; j'entendais ronfler le type et sa femme, j'avais l'argent là dans ma main, je le voyais: neuf mille francs! Mais comment les emporter!

Remonter par le toit? pas possible! J'avais déjà eu du mal d'y arriver ainsi; comment grimper avec ce poids?

M'en aller sans rien, après l'avoir touché ainsi?

L'homme avait haussé la voix, il tremblait, ses mains velues s'agitaient frénétiquement, il bégayait un peu et ouvrait la bouche toute grande, comme si une cohue de mots et de termes forts allaient en sortir.

— „Hein! que faire? Je dis: Dieu m'aide et je résolu de jeter le coffre par la fenêtre; je pensais: peut-être qu'on n'entendra rien. — Je le fis ainsi, je parvins à ouvrir une fenêtre sans bruit, je regardai le ciel encore une fois et vlan! — J'étais foutu!

— C'était comme si le tonnerre était tombé,

toute la maison s'éveilla du coup, toute la maison ! tout le village ! — Je fus pris . . .

— „Est-ce qu'ils dormaient bien avant ?” demanda le petit encore, en louchant vers nous autres.

— Oui.

— „Eh bien ! alors je sais ce que j'aurais fait” fit-il vivement, et il plissa sa bouche en un rictus étrange.

— Le grand secoua la tête. — „Non !” et il ajouta peu après.

— „C'est égal, j'aurais été riche.”

Et ils continuèrent à causer amicalement. J'avais toujours cru, que les larrons et les criminels, une fois sous le glaive de la loi, maudissent leur sort regrettent leurs errements et sont accablés sous le poids d'un remords, tout à fait édifiant pour l'humanité sage. Ce que je voyais et entendais là, me prouvait, — une fois de plus, que la vie n'est ni une fable de Lafontaine, ni une comédie à thèse ; la conclusion morale s'y fait toujours attendre.

Ainsi ces deux chenapans parlaient de leurs petites affaires, d'une façon aussi naturelle et aussi détachée dans ce réduit, comme s'ils se trouvaient au coin de la place de meir et de la rue des douze mois. C'était très immoral.

Mais nous entendîmes comme un bruit de grêle

du côté de la fenêtre, quelque chose comme une poignée de gravier était venue s'abattre sur les vitres, et en nous soulevant, nous aperçumes un vieil homme et une vieille femme qui stationnaient dans la rue.

— „C'est ma mère et mon vieux” fit le petit voleur.

— La vieille lui ressemblait en effet. — Elle avait ses yeux louches, son grand nez et son mauvais visage. L'homme paraissait maladif et triste, ses yeux très gris semblaient remplis d'eau.

La femme fit un geste, le petit comprit, cela voulait dire : combien ? Il montra deux doigts. — Alors elle s'en fut en entraînant l'homme brusquement ; sa figure était restée impassible, mais celle du vieux s'était assombrie. Quand ils furent déjà loin, il tourna la tête encore une fois . . .

Pendant que j'étais accroché au rebord de la fenêtre, le grand était venu se mettre à côté de moi, quand nous nous laissâmes retomber il m'aperçut et s'écria :

„Eh ! petit soldat, que fais-tu ici ?”

— „J'ai manqué à la parade de garde.”

— „Et quoi encore.”

— „C'est tout !”

— „On ne met pas quelqu'un en prison pour cela” intervint le petit.

— „Non! tiens donc, pour moins encore, au service!” s'écria à son tour l'artilleur. Alors le grand secoua la tête.

— „Voilà ce qui est malheureux. Un homme qui a été en prison, c'est comme une fille qui a perdue son pucelage, il y revient.

— „Pourquoi?” est-il si bête de s'engager „fit le petit encore” s'il s'est engagé comme soldat, c'est qu'il était trop fainéant pour travailler, comme nous d'ailleurs, alors . . .

— „C'est pas la même chose!” conclut l'autre.

— Il font ça étant enfant, c'est des bêtises . . .

— Ils voient un joli uniforme et voilà. — En attendant il est pris, je dis que c'est triste.”

Moi je pensais non sans une certaine emphase, (j'ai toujours été emphatique): allons! rien ne me manque sur le parcours de ce calvaire, rien pas même le bon et le mauvais larron.

Là dessus on ouvrit la porte et on nous enchaîna deux à deux, et quand cela fut fait, on nous emmena à travers une suite de couloirs sombres et humides, pour aboutir à une petite cour où nous vîmes le panier à salade.

On m'y fit monter et bientôt je me retrouvai seul enfermé en une espèce d'armoire en bois, où je ne pouvais ni me tenir debout ni m'asseoir complètement. — J'avais déjà lu quelque chose de semblable dans Walter Scott, à propos du

cardinal de La Balue — la vie est un éternel recommencement! Pourvu que ce ne soient pas toujours les mêmes qui écopent.

Donc, j'étais dans ma cage suffisamment cahoté, car la voiture roulait, et respirant avec peine. Il y avait là une odeur lourde, qui me dégoûtait un peu en songeant qu'une génération de voleurs avait respiré là dedans avant moi.

— „D'ailleurs je combattis cette répugnance qui était infantine. Je me demandai pourquoi l'haleine d'un larron pouvait être plus répugnante qu'une autre, et je me disais que si je faisais le délicat pour si peu, il me serait dorénavant impossible d'aller à Bruxelles le mercredi.

Mais elles ne vont pas vite, les voitures cellulaires, je ne crois pas avoir fait de ma vie un trajet plus long que celui que je fis alors, entre le palais de justice et la rue des Béguines. Il s'éternisa et cependant je ne me souviens pas que j'eus pendant tout ce temps là quelque aventure ou quelque pensée, dignes d'être rapportées. — Cela m'étonne, maintenant que je m'examine la conscience là dessus; j'ai toujours des pensées remarquables, — si je racontais ma vie ce serait une suite de pensées et d'appréciations que j'eus en tel ou tel moment.

N'allez pas croire que ceci soit de l'immodestie, quoique j'ose bien affirmer que la moindre de

mes petites pensées en vaut une autre, d'un autre ! de Nietzsche par exemple — ce surhomme avec qui on nous embête maintenant. — Non, pas même de l'amour propre, je suis de ceux qui croient qu'on naît penseur (comme on naît fille ou garçon) je me suis toujours connu tel comme j'ai toujours connu mon ami Z . . . . avec des lunettes, et un air grave de docteur en médecine. — Ce gaillard ouvrait le ventre aux grenouilles, aux poupées de sa sœur, pour voir ce qu'il y avait dedans, dès l'âge de trois ans ; maintenant il fait ça avec des dames chic. — Voilà l'instinct !

D'ailleurs, je ne suis pas très malin, ignorant comme un ministre et fort étourdi.

J'ai souvent l'air d'ouvrir la bouche pour dire quelque chose d'intéressant mais quand le mot vient, il est pour le moins vague. — Seulement quand il s'agit de „penser,” de découvrir une douzaine de systèmes philosophiques, d'expliquer de trois quatre façons les mystères de l'au-delà, et bien d'autres choses analogues, rien ne m'arrête, je pense et cela vient sans effort.

— J'ai un cousin qui se trouve à peu près dans la même situation avec cette différence qu'il est lui, né poète. Pour le reste il est encore plus obtus que moi, étant inepte en tout et pour tout, excepté quand il écrit ses petites lignes inégales.

Je ne raconte pas ceci pour faire de l'esprit, non! c'est avec le désir de faire entrer un peu d'humilité dans l'âme du lecteur s'il est vaniteux. Car rien ne surpasse, pour détacher des vanités humaines, que le fait d'être mené en prison par la voiture cellulaire. — C'est un avant goût de l'enterrement, le définitif, celui qui nous emportera tous vers la plus étroite des cellules; celui qui nous emportera tous, ceux à qui Dieu fit don du génie, comme ceux à qui il octroya une bosse, un nez bien fait ou une chance d'eunuque . . .

Derrière des tables recouvertes de paperasses, quelques scribes grattaient du papier avec toute cette résignation au labeur qu'on remarque chez les classes inférieures.

J'étais debout devant eux, avec un gendarme à ma droite. Un petit gros m'interrogeait.

— „Votre religion, voyons quelle est votre religion.

— J'hésitais un peu; mon âme est un peu plus fière que moi, elle est un peu femme et n'aime pas de se déshabiller devant un rond de cuir. Votre religion! Eh! pauvre petit homme si je le savais! Votre religion! Il y a bien quelque chose mais y a-t-il, seulement, des mots humains pour l'exprimer. Ma religion c'est mon âme, mon vrai moi, mon seul moi! et celui-là n'est pas en prison,

contre lui les hommes ne peuvent et ne pourront jamais rien !

Pour couper court je répondis.

— „Je n'ai pas de religion.”

— „Comment pas de religion.” — Etes-vous baptisé ?

— Oui.

— Avez-vous fait votre première communion ?”

— Oui.

— „Eh bien alors vous êtes Chrétien ; gendarmes amenez-le.

Je franchis encore une grille, et j'étais en prison, la vraie prison.

C'était une suite de corridors légèrement humides, pavés de grandes dalles bleues qui me faisaient marcher doucement sur la pointe des pieds, parce qu'elles me rappelaient les pierres tombales de la cathédrale que je traversais ainsi quand j'étais enfant.

On m'avait livré aux mains de quelques gardiens qui me faisaient marcher à leur goût, avec des gestes brefs, légèrement menaçants. Ils me passaient l'un à l'autre, en lâchant des jurons étouffés et en modulant de petits sifflements. — En prison on parle peu et bas.

„Visage au mur !” fit l'un d'eux et il me poussa.

Je restais immobile. Devant moi la muraille fuyait très haut, percée d'un triple étage d'alvéoles,

les cellules, auxquelles on avait accès par tout un jeu d'escaliers, de passerelles, et de couloirs suspendus. On apercevait ça et là quelques gardiens plus ou moins galonnés, l'un marchant là l'autre posé au centre d'un pont comme un capitaine de transatlantique.

— Ils se donnaient des ordres, faisaient des gestes et des coups de sifflet partaient.

Ohé, hisse!

Je restais planté, où l'on m'avait mis, comme en pénitence. — C'est drôle, d'être au pouvoir des hommes. — Vous croyez qu'on vous jette dans un cachot obscur et qu'on vous laisse tranquille? — Non! On vous met dans la prison organisée, la prison moderne, où l'on n'est plus qu'une pauvre chose, un oiseau à qui on donne à boire et à manger en mesure, qu'on regarde sautiller, mais auquel on a défendu de chanter!

Que faire? crier, se révolter. — Ces hommes se mettraient à rire. — Un coup de sifflet, un ordre à voix basse. — Oh! hisse! voilà.

— Que le système des chaînes, des boulets, des carcans est naïf et enfantin à côté de ceci; c'est l'épée de Roland à côté de la balle dum-dum.

— Une lumière grise flottait, une lumière de cave, une lumière qui avait du passer par bien de barreaux et de lucarnes, avant de pénétrer

jusque là. C'était sans doute elle qui donnait à tous les visages, que je venais de voir, cette couleur malade, d'un blanc de champignon de cave. Il me semblait que si l'on devait toucher ces gens du doigt, on y laisserait des trous.

Une odeur lourde m'incommodait aussi, une odeur d'air vicié, une odeur de tombeau et d'incurable misère. Mais un coup de sifflet me fit sursauter.

— Ohé, hisse !

En tournant un peu la tête, je vis un détenu engagé sur une des galeries.

On l'envoyait en bas et on le voyait trotter devant les gardiens, vivement le cul rentré, comme un chien qui craint les coups de pied.

Chaque fois qu'il arrivait à la hauteur de l'un d'eux, il hâtait le pas encore et saluait vivement comme un soldat ; au bas de l'escalier il eut une bourrade et il passa près de moi, moitié courant moitié glissant, comme un spectre, mais un spectre apeuré, un spectre qui vient d'entendre le claironnement du coq à l'approche de l'aurore. Il était effrayant, vêtu de gris, la tête recouverte d'une cagoule jaune, percée de deux trous inquiétants et noirs, comme les orbites vides d'une tête de mort.

Je pensais : voilà ce qu'ils vont faire de moi.

Je n'eus pas le loisir d'y songer plus long-

temps, car on m'appela et on me fit entrer dans une cellule où je vis une baignoire et une chaise.

„Déshabillez-vous”, ordonna mon conducteur, „et mettez vos effets près de la porte.”

Je fis comme il l'avait dit, quand je fus nu, je m'approchai de la baignoire; elle était remplie d'une eau sale et tiède. Il fallait qu'il y en eut eu au moins dix avant moi, pour lui donner le ton qu'elle avait; cela ressemblait à un bouillon, mais un bouillon maigre, dans lequel on n'aurait fait cuire que des os et de la viande d'une qualité inférieure.

On était venu prendre mes vêtements. „Il n'y a pas moyen d'entrer là dedans” — fis-je mentalement, et je pris le parti de rester immobile en regardant mes jambes, pour voir si elles avaient cette beauté de ligne qu'on remarque aux statues grecques.

On me rendit mes vêtements avant que j'eus se pu trancher cette question d'esthétique intime, et personne ne s'inquiéta de si j'avais pris le bain oui ou non. — C'était là une attention de la guigne sans doute, qui comme je l'ai dit, quand elle m'accable, me laisse toujours jouir ça et là d'une légère compensation.

Cependant le gardien me demanda :

— Vous n'avez pas de vermine, j'espère ?”

Vous croyez peut-être que comme penseur, j'ai

répondu par un trait d'esprit? Il n'en est rien, je répondis doucement en souriant l'air timide. — „Oh! non monsieur!”

J'avais peur de la baignoire.

Je fus conduit en cellule, où l'on m'expliqua le mécanisme du lit pliant et l'usage du mobilier sommaire, puis on me laissa seul.

Seul est une manière de parler, au dessus du judas de la porte de fer, peinte en gris, un petit trou était percé, comme un œil de cyclope. — De temps en temps j'entendais là un léger bruit et alors je sentais nettement un regard froid fixé sur moi.

Etre dans une cage! une cage claire! une cage de verre! toujours observé comme un phénomène, une bête curieuse ou laide! C'est depuis ce temps là que je ne ris plus des singes du jardin zoologique.

J'étais donc en cellule, en prison. Je marchais les mains en poche sur les pierres rouges, en regardant par la fenêtre un bout de ciel bleuâtre.

J'entendais les cloches de la ville, les cloches de saint George surtout, que j'avais écoutées quand j'étais enfant, du temps de mon petit vélo. — Le soir, elles sonnaient quatre fois avant d'annoncer l'heure, et cela me rappela la petite cuisine de la maison qu'on habitait alors. Pendant les

longues soirées d'hiver nous nous amusions, moi, mon frère et mes sœurs, à dessiner des bonshommes sous l'éclat de la lampe.

Mes sœurs faisaient des „Kate Greenway,” mon frère s'appliquait déjà aux choses graves; moi c'étaient toujours des combats de chevaliers, des chevaux cabrés, des guerriers romains ou grecs s'entre-démolissant à coups de canon!

Ce temps est loin maintenant, très loin.

Et pour secouer la mélancolie que ces souvenirs amenaient, j'essayais de m'intéresser plus encore à ce qui m'entourait.

Les murs étaient ornés de quelques pancartes: liste des avocats, règlement, un petit crucifix et un chapelet. Dans un coin la gamelle d'étain et le goblet, reluisaient derrière la vitre d'une petite armoire. En l'ouvrant je découvris un livre d'heures.

Je pourrai lire ça tantôt . . .”

Et en le feuilletant rapidement j'eus le regard frappé par une inscription:

Oh! hommes je vous méprise.

Un intellectuel.

Tout de suite j'eus cette „pensée”: du moment qu'on en trouve jusqu'en prison il est grand temps, que nous retournions à la sage bêtise de nos pères.

Mais le soir tombait et avec l'ombre, je devenais plus triste, moins fort. — Hein! être pris! se sentir une âme de bête libre et être au fond de la trappe. — Etre pris.

Etre séparé du monde, de la rue, où l'on court, où l'on crie, où l'on respire, où l'on voit le ciel bleu, les étoiles le soir! — Etre pris.

Etre dans une petite place, que l'on sent écrasée de murs, entourée de grilles, gardée. — N'être plus rien, hors d'état de nuire ou de se défendre comme un de ces fauves tristes qui agonisent dans les ménageries.

Je ne pleurais pas cependant, quoiqu'on m'ait souvent dit que le premier jour de prison fait pleurer les plus durs. — Je ne pleurais pas, je ne pleure jamais quand il s'agit de choses graves.

Je pleure rarement, peu de ce qui m'arrive de la part des hommes, de ce qui est terrible ou méchant. Quand je pleure c'est presque toujours à propos d'une chose bête et sentimentale. Ainsi il y a un mélodrame où l'on voit un petit vagabond voler le porte-monnaie d'une dame.

— Elle s'en aperçoit et pardonne; le petit promet de ne plus jamais recommencer. — Voilà! ce qui me fait verser des larmes.

— Quand à la nouvel an ma filleule vient me lire son compliment, j'ai du mal à me retenir.

— L'histoire de ce type d'Edimbourg avec son

chien, vous savez le chien qui va mourir de faim sur la tombe de son maître, me change en une fontaine. — J'en ai toute une série de ce genre mais jamais au moment les plus durs de ma vie, — (j'eus quelques quarts-d'heure, désagréables à traverser), — je ne me souviens d'avoir laissé échapper une gouttelette du liquide amer.

Cependant j'étais triste, effrayé même, et en portant encore une fois mes yeux vers le coin où s'accrochait la casette de mon gîte, j'aperçus une loque informe suspendue à un clou.

En la prenant en main, je me sentis secoué par un léger frémissement. — Ce que je tenais là était une cagoule. Le capuchon immonde en toile, troué de deux ouvertures pour les yeux; le masque qui fait de l'homme le prisonnier, l'enfermé anonyme!

Me forcera-t-on à me couvrir le visage de ceci? — De la supposition seule, je me sentis pâlir, — de ceci! — Et je revis celui de tantôt, engagé sur les galeries, courant le cul rentré, la tête entre les épaules, comme un chien pourchassé, qui s'applique à éviter des coups de pied.

— Non! cela ne sera pas!

Je disais ça moi; on dit ainsi des choses . . .

---

Il paraît que Cartouche, avant de se faire rompre les os, a dit:

Jeunes gens ! méditez ceci : j'ai commencé par voler une pomme . . .

Moi j'ai commencé par faire l'amour avec la vieille Charlotte pour dix sous, depuis lors j'ai continué, jusqu'en prison.

L'état militaire simplifie énormément l'existence et raccourcit bien de drames.

J'avais en ce temps-là une bonne amie, une jolie femme du demi-monde ? — A Anvers nous appelons „demi-monde” quelques douzaines de tenancières et de filles de bar, comme nous appelons autant de douzaines de gros commerçants „gens du monde” ! Voilà encore un exemple de cette néfaste contrefaçon française, pourquoi ne pas dire : „le grand et le petit commerce” ce serait plus local, presque carthaginois, — reconstruisons Carthage ! Mais la question n'est pas là. — J'avais une maîtresse que j'aimais bien ; comme j'étais très occupé, je ne pouvais la voir que par hasard et particulièrement le dimanche.

Les femmes ne valent peut-être pas qu'on fasse des bêtises pour elles, mais si l'on n'avait plus cette ressource, ni celle de noircir du papier en y inscrivant des réflexions saugrenues, je me demande ce que vaudrait la vie.

D'ailleurs j'ai toujours eu et j'ai encore certaines manies dont je ne veux pas me guérir. C'est d'être guéri des siennes que Don quichotte est mort.

La femme pour moi est un être blond ou brun, avec des yeux mélancoliques et une petite bouche. Quand elle dit : saute par la fenêtre, je saute avec conviction. — La femme, c'est la petite princesse qui ordonne : je veux l'oiseau bleu et l'eau merveilleuse ; quand tu me l'apporteras je serai à toi.

A ceci, on pourrait répondre que beaucoup de dames réclament autre chose que des oiseaux ou de l'eau même merveilleuse, pour le prix de leurs faveurs.

— Je n'en peux rien ; pour moi la femme est ainsi, que m'importe qu'elle soit autre. Ce que je vois est, et le reste n'existe pas. — On est amant langoureux, croyant, tendre, triste et fidèle ; on est redresseur de torts vainqueur de géants sous la cuirasse ; on est poète on croit au Pégase à la lyre d'Apollon, aux étoiles, aux nymphes et aux faunes peuplant la forêt touffue. Quand on croit, on croit en Dieu et tout ses anges blonds, aux ailes de cygne, aux saints nimbés d'or ; à l'enfer où grouillent des diables cornus et puants, monstrueux et baroques comme ceux de Callot ou de Breughel.

— Quand on est trop intelligent pour se contenter de tout cela, on fait comme Sancho Panca, le vrai sceptique, pour qui les princesses sont des femmes, voir même des vachères ; ce faisant on a l'avantage de souvent parler le dernier d'être

peu trompé, toujours bien nourri et d'avoir ainsi l'air, d'être beaucoup plus malin que tous les autres.

Mais je causais de Marcelle. — Le dimanche était donc mon jour, seulement je n'étais pas toujours libre.

Il m'arrivait d'être aux arrêts, d'être de piquet, de garde ou de corvée. — Rien ne me semblait plus triste que ces moments là.

Quelque temps avant ma condamnation, une véritable guigne s'acharnait sur moi. Chaque fois que je m'apprêtais à sortir, il m'arrivait l'un ou l'autre empêchement; il en fut ainsi trois semaines durant, au bout de la quatrième enfin! je pus gagner un dimanche sans encombre. — J'avais reçu une lettre d'elle le samedi. — Elle me demandait de venir sans faute.

Dès l'aube je fus debout, et je courus aux remparts pour prendre un bain dans le fossé du fort. Je sortis de l'eau ragaillard, d'humeur gaie, respirant profondément l'air frais du matin.

A cette heure même je me revoyais debout au bord de l'eau, nu et fort devant la nature qui s'éveillait gaîment sous le soleil à peine levé.

Le brouillard bleuâtre qui se dissipait pronostiquait une belle journée, l'eau était sans rides reflétant nettement les grands arbres du glacis.

Je me sentais sain et vigoureux, tout mon être frémissait d'avance en songeant, au plaisir que

j'aurais tantôt avec cette belle fille friande de caresses mâles. — Je me sentais fort et prêt à aimer et mes désirs étaient un droit, comme le droit de vivre qui appartient à tous (excepté les femmes adultères et les soldats récalcitrants).

Dans la chambrée, je n'eus pas fini de m'habiller, que le premier sergent entra. — Il vint droit vers moi en me disant :

— „Léonidas vous êtes de garde aujourd'hui.”

— Il me commandait sans rôle de service irrégulièrement, mais que faire ? On exécute un ordre et on réclame après.

— C'était d'autant plus enrageant, que je savais fort bien que ce n'était pas à mon tour et que si le sous-officier tombait sur moi et quelques autres malchanceux, ce n'était que pour pouvoir favoriser quelques uns de ses soldats modèles.

— Les soldats modèles du „premier” Lamrek étaient ceux qui lui rapportaient de temps en temps, soit une livre de beurre, une douzaine d'œufs, ou quelque poularde bien grasse.

Je fus irrésolu pendant tout un temps. Il était huit heures du matin, je pouvais sortir jusque deux heures de l'après-midi, la parade de garde n'ayant lieu qu'à trois. Le fort était à une lieue de la ville et je me disais qu'il me resterait à peine le temps d'entrer et de sortir. Un moment j'eus l'envie de me jeter sur mon lit et de rester

à l'intérieur, puis en voyant par la fenêtre le ciel bleu, tranchant violemment sur l'émeraude des remparts, je n'y tins plus, je m'habillai et je m'en allai vivement, avec l'idée d'être rentré à l'heure.

Je trouvai Marcelle déjà levée, elle prenait un bain de pieds et se coiffait en même temps. De la porte, je restai à la contempler pendant quelques instants, la regardant promener son peigne blanc dans ses boucles dorées ou oxygénées, je ne sais pas au juste.

Le lit était encore défait, les stores à peine levés, un grand désordre regnait dans la pièce. — Un corset traînait sur la table, des bas sur le tapis, une jupe crottée sur une chaise; sur le fauteuil une toilette d'été claire et neuve s'étalait, et cela faisait penser tout de suite à une promenade champêtre.

— „Ah! c'est toi fit-elle. — „Ce n'est pas malheureux, je te croyais pincé encore.”

„Non” répondis-je, en l'embrassant dans la nuque (ce qui veut dire fausseté) „non, mais . . .

— „Elle ne me laissa pas achever „comment, que vas-tu me dire encore. — J'ai compté sur toi, je veux aller à Saint-Anne aujourd'hui. — Tu ne vas pas me dire non, je pense? Donne moi la serviette.”

— Elle tourna sa figure de mon côté, et je la

vis toute rose sous les frisures, rose et fraîche. Je n'avais encore rien avoué; je n'osais pas lui dire mon infortune. Elle se mettrait en colère et alors ...

— „Mais qu'as-tu” fit-elle en remarquant mon trouble” tu fais une tête, vraiment tu n'es pas gai tous les jours!”

En ce moment là, je me posais pour la dernière fois la question; rentrer ou ne rien dire et rester? Et comme je vis qu'elle fronçait les sourcils, je décidais: „Je reste.”

On a des moments pareils, puis entre mes devoirs militaires et une jolie femme j'ai toujours opté pour la femme.

Beaucoup de mes amis, des Platoniciens enragés ou forcés, avec eux (les Platoniciens) on ne sait jamais au juste, — me demandèrent ce que je trouvais de si rare à cet être aux longs cheveux, en ajoutant que l'amour est l'occupation favorite des esprits inférieurs et qu'il abîme le cerveau.

D'abord je me moque de mon cerveau, je n'aime pas à le soigner comme une maladie secrète; puis il y a l'esprit de contradiction, j'adore m'adonner aux choses reconnues stupides, par la fine fleur du monde intellectuel; parce que j'aime assez d'être une exception et qu'actuellement être ou ressembler à un intellectuel est chose aussi vulgaire qu'il l'était d'être un garde national il y a soixante quinze ans.

Quant aux femmes la plus sotté d'entre elles (exception faite pour les femmes d'artistes et autres princesses inconnues) est toujours supérieure au mâle en général. — Entre l'homme médiocre et la femme médiocre il y a un abîme. — La femme garde toujours un vague goût pour s'habiller, se tordre les cheveux; à travers de jolies lèvres la stupidité s'atténue. Puis la femme ne lit des journaux que les faits divers, ce qui en est seul intéressant, elles s'occupent peu de politique; quand elles disent une bêtise elles l'ont souvent trouvée elles mêmes, c'est toujours mieux que de l'aller chercher dans un article de fond, ou autour du marbre de la table où l'on joue aux dominos.

Mais Marcelle venait d'achever sa toilette. — Quand elle eut mis sa robe neuve, faisant des froufrous et exhalant une odeur fraîche, elle parut excessivement jolie et frêle. — Elle me rappela je ne sais quel pastel un peu effacé, où l'on voit une belle marquise blonde à peine poudrée, avec des yeux pervenche et des sourcils très arqués; une de ces têtes mutines et insolentes comme on en coupa tant et que j'aime beaucoup parce que . . . Mais je ne sais pas pourquoi, il en est ainsi de beaucoup de choses.

Nous traversâmes la ville, égayés par la douceur de la journée. J'étais très fier de mon amie, j'avais

la taille fortement pincée dans ma tunique et des gants blancs; beaucoup d'hommes me bousculaient comme par mégarde, quelques-uns ricanaient méchamment, ou faisaient des réflexions désobligeantes à mi-voix. — Oh! hommes, avouons le, nous ne sommes que des coqs! — Il faut retenir que je suis penseur et que comme tel, la moindre chose qui m'arrive suscite en mon cerveau des axiomes tout faits.

Au port, nous passâmes le fleuve avec le bateau transbordeur. — De laitiers revenant de la ville embarquèrent avec leurs petites voitures en même temps que nous. — Marcelle s'en étonnait et répétait à chaque instant: „comment un bateau peut il transporter un cheval et une charette.”

„C'est bien simple” — mais j'eus beau lui expliquer, elle s'obstina à trouver la chose merveilleuse.

A saint Anne, nous mangeames d'abord des anguilles, des crabes et quelques autres „reptiles” de cette catégorie, puis il fut résolu, à ma grande inquiétude, que nous ferions une partie en barquette.

Je m'étais vanté de posséder un talent de rameur hors ligne, mais je ne pus soutenir ces prétentions; je fus plutôt déplorable. Ma barquette eut la rage de se coller au rives et d'entrer tout droit dans les jones. Nous faillimes faire

nauffrage au moins vingt fois, Marcelle hurla de peur.

Je ne suis pas particulièrement blagueur, j'ai sous ce rapport mieux que moi parmi mes amis, cependant il m'est arrivé deux trois fois d'être attrapé de cette façon :

Ainsi j'eus à peu près, une autre fois, un cas assez semblable, à propos d'équitation.

J'expliquais volontiers que je montais comme un cow-boy ou un cosaque. — Un jour on me présenta un cheval. — Je me jetai en selle avec assez de hardiesse et voilà la bête partie. Elle galopa tout droit vers son écurie, il est heureux que j'aie pu courber la tête à l'entrée autrement beaucoup de choses intéressantes n'auraient jamais été racontées. Je n'ai plus monté à cheval depuis.

En attendant je ramais désespérément, j'envoyais de larges éclaboussures d'eau verte sur la toilette de mon amie, et je jurais en anglais.

— Elle se mit à me traiter de singe, jusqu'à ce que je lui répondis impatienté.

„C'est le bateau qui ne vaut rien !”

— „Allons donc ! répondit-elle, j'ai eu un petit ami François, en voilà un qui savait ramer, d'abord c'était un chic type, il était au yacht club.

— Oh ! fis-je du moment qu'il s'agit de François !

— La plus jolie femme du monde à un Fran-

çois dans la vie; un François qui a de plus beaux cheveux, de meilleures dents, de plus jolis costumes et qui fait et qui sait tout mieux que vous.

— Un garçon et un chic garçon qui avait beaucoup d'argent là!"

Répêta-t-elle sur une de mes remarques.

— L'argent-ça prouve qu'il a de la chance, la nature prévoit la conservation des espèces, si les imbéciles n'avaient ni de la chance ni de l'argent la moitié de l'humanité au moins disparaîtrait comme une race imparfaite.

— Toi tu es malin, tellement malin que tu n'es même pas caporal — d'abord tu es un vaurien, ta conduite au régiment le prouve et le lieutenant Gaillard me le disait encore!"

En entendant cela je rageais: „c'est fort" fis-je „faire des gaffes pour une femme, et se l'entendre reprocher après. Tiens va-t'en, je ne te veux plus. — Va avec ton Gaillard, et toute ta bande de juifs enrichis, plus bêtes que mes pieds et plus vilains que des vilains sales pous!"

„Vilain toi-même" répliqua Marcelle. „D'abord tu es louche et maigre comme un clou!"

Et elle partit d'un grand éclat de rire de fille qu'on chatouille. — Je ne supporte pas qu'on rie aux éclats, cela me fait le même effet qu'une loque écarlate sur un taureau, je n'aime pas non plus qu'on me dise la vérité à propos de ma physion-

nomie quoique j'aime assez de la faire entendre aux autres. — Je répliquai tout en colère.

„Et toi grosse bête. — Ta chair ne tient pas, tu as les jambes trop courtes et la taille trop longue, ensuite tes cheveux sont teints d'une façon abominable — je mentais ils étaient très bien coloriés, vraiment.

Marcelle une fois à terre, me tourna le dos et s'achemina vers l'embarcadère où le bateau transbordeur était amarré déjà.

Nous fîmes le passage séparés, boudeurs, sans nous regarder.

Je m'étais accoudé sur le bord, en regardant l'eau, la rade et le ciel qui s'obscurcissait.

— Les étoiles apparaissaient et dans la ville des milliers de lumières s'allumaient.

On entendait un vague bruit de fête : du côté du Kuursaal la caresse des violons, le son criard et plaintif des accordéons faisant danser les couples dans les guinguettes, pendant que du côté de la ville le carillon égrênait vivement sa chanson mélancolique et familière.

Les étoiles, les lumières, se mirant dans les flots, qu'agitaient le vent et la marée, s'y éparpillaient en éclairs d'or et scintillements lumineux. Cela faisait paraître l'eau plus noire, plus sournoise, et le bruit des lames se brisant contre les quais et l'embarcation, en semblait plus formidable.

Le transbordeur était bondé de monde, des jeunes filles et des jeunes gens plaisantant très fort, beaucoup de ménages, de petit ménages un peu pauvres et timides avec beaucoup d'enfants.

Ils étaient tous endimanchés, ils venaient de passer une journée au dehors, à l'air libre, et l'on voyait que leur retour avait quelque chose de mélancolique, comme retour vers l'éternel collier de labeur, de soucis et de tristesses.

Beaucoup d'enfants avaient de gros bouquets, des paquets de joncs aquatiques, des boîtes à papillons, d'autres se montraient des grenouilles vertes qu'ils avaient pêchées dans les mares, et c'était comme s'ils avaient voulu tous avant de rentrer dans la ville grise, la ruche sombre, emporter avec eux un atome de cette grande chose insaisissable et belle, que l'on voit, que l'on sent, quand on se promène au dehors, là où s'éclot ce que l'homme n'a point fait. — Cette chose insaisissable que l'on sent dans les parfums de l'air, que l'on entend dans le chant des oiseaux, que l'on voit sur les pétales des fleurs et les ailes des papillons. Ce qui se murmure dans le bruissement des feuilles, la plainte du vent, et l'agitation des flots. — Ce qui tremble dans l'or des astres et se reflète dans les diamants de la rosée.

Cette chose insaisissable qui est partout, hormis

la maison triste du pauvre, la caserne et la prison.

Prison j'y songeais à cette heure. — Qu'allait il m'arriver. — Je m'étais abstenu à dessein d'exécuter un ordre commandé.

J'aurai vingt huit jours de cachot, fis-je mentalement, c'est le tarif.

Autour de moi les gens causaient, les enfants couraient et grimpaient sur des paquets de cordages.

Les palettes battaient l'eau maintenant régulièrement et derrière le bateau malgré l'obscurité, tout un sillage d'écume s'apercevait.

Tous ces gens? Pas heureux sans doute! Mais si au moins j'étais comme eux. — Je reprendrais ma vie demain ni meilleure ni pire.

Sur toute cette embarcation bondée d'hommes c'était certainement moi le plus misérable, le plus triste, et il n'y a rien de plus embêtant que de devoir penser des choses pareilles.

---

Sur le ponton, je tentai un rapprochement avec Marcelle. — Elle m'envoya au diable, avec toute la colère d'une femme dont on a abîmé une toilette. Quand je fus seul je profitai immédiatement de l'aventure pour faire une pensée remarquable :

En principe quand une chose ne s'annonce pas

bien, ou a l'air de ne vouloir pas aller, ne forcez jamais la note et ne contrariez pas la fatalité, autrement tout tourne au pire. — La guigne, savoir s'arranger avec la guigne, n'est qu'une question de politesses réciproques, c'est un peu un calcul de probabilités; c'est beaucoup de résignation.

— Le Téméraire résigné à Granson, n'eut pas été mangé par les loups.

Napoléon résigné à son royaume d'Elbe n'eut point occasionné tant de mauvais vers.

Si moi je m'étais résigné à monter la garde, je ne serais pas en sale posture pour le moment. — Il est vrai que l'humanité aurait été privée de la présente œuvre, ce qui eut été dommage. En réalité, ma pensée ne prouve rien, c'est le sort de toutes mes pensées en particulier et de celles de tous les penseurs en général.

Je passai ma soirée entre une série de réflexions semblables, tantôt profondes tantôt amères et comme vers minuit un irrésistible sommeil m'envahit, je résolus de rentrer au fort.

Là on me mit au cachot immédiatement, comme cela se pratique, et on m'y laissa à peu près un mois. — Au bout de ce temps je passai au conseil de guerre, et c'est là qu'on m'octroya d'une façon assez inattendue la condamnation mentionnée.

Au fond ce n'était pas très malin. J'avais allégué pour ma défense, que je fus commandé irrégulièrement, sans rôle de garde et non vingt-quatre heures à l'avance, comme cela est réglementaire.

Mon commandant à l'enquête m'interrompit l'air bon enfant :

„Voyons, c'est fou! — tu fais une blague. — Ne dis pas ça. — J'aurai des embêtements. — Tu ne feras pas cet affront à ton vieux capitaine! — Surtout que cela ne t'aidera en rien. — Tu auras vingt-huit jours de prison, cela se fait . . .”

Il avait l'air tellement ennuyé que je répondis.

— „Mon commandant, mettons que je sois resté trop tard en ville et que je n'osais plus rentrer.

— Je ne suis pas contrariant.

Seulement le jour du conseil de guerre, j'aperçus parmi mes juges, mon vieux capitaine, il avait l'air sérieux, la moustache troussée et toutes ses décorations. — Il ne loucha même pas de mon côté.

Je ne voulus pas lui faire l'affront en plein conseil de me dédire — j'avais en ce temps un tas de scrupules plus ou moins chevaleresques, mais lui il ne me râta point. Si le tribunal fut particulièrement sévère à mon égard, c'est à mon vieux capitaine que je le devais.

Je passais mes premiers jours de prison, sans

autres évènements notables. — Le matin on me passait un pain par le guichet et uu goblet de café . . . A midi on me passait une gamelle de soupe et le soir des pommes de terre écrasées.

— J'ai souvent lu, dans des mémoires ou souvenirs de prisonniers célèbres, des plaintes concernant les bouillies exécrables qu'on leur servait. — Il est probable que ces gaillards furent tous passablement nourris avant de venir sous les verrous; moi j'étais habitué à la gamelle de la caserne et un petit changement n'était pas pour me déplaire.

Ainsi je mangeais sans répugnance, d'ailleurs on sert dans les maisons d'arrêt, une certaine soupe aux pois, à laquelle je rêve encore quelquefois quand il fait froid.

Le soir j'ouvrais mon lit et j'essayais de dormir un peu dégoûté par l'odeur des draps, — j'ai la peau assez fine pour un rustre, et puis quelque chose me pesait, m'étouffait. — Le soir je me sentais plus enfermé!

En prison la vie est lente, elle s'écoule goutte à goutte, chaque seconde prend des proportions effrayantes. — D'abord on ne sait rien de l'heure, puis on s'habitue et de vagues bruits vous avertissent.

Le remue-ménage de l'astique matinale, les cellules ouvertes, quelques heures après, les détenus vont au préau, et on les entend qu'ils frap-

pent leurs sabots pour faire tomber la terre. Clic-clac! clic-clac! clac!

Puis c'est la cloche d'une école voisine et le chant monotone et très lointain des gosses récitant leur leçon à haute voix, tous ensemble. L'après-midi se traîne également à sa manière et quand le soir tombe on est las d'attendre quelque chose qui ne vient pas.

Je n'étais pas sorti de ma cellule encore et j'espérais ne devoir en sortir que pour m'en aller; car je m'effrayais à la pensée de devoir trotter à travers les corridors, la tête sous la cagoule, comme celui que j'avais vu à mon arrivée. — La tête sous la cagoule, ce masque m'inspirait une horreur profonde, une frayeur folle; je n'aime cependant pas beaucoup de me laisser aller à certaines faiblesses et même en ce moment je voulus essayer de la mettre, rien que pour voir, l'effet que ça me ferait.

— „Voyons” fis-je mentalement, c'est ridicule et je l'enlevai de son crochet avec l'envie de la boutonner autour de mon cou et de tirer vivement le capuchon sur mon visage.

Eh bien! c'est bête mais cela n'allait pas; j'avais peur de garder de cela je ne sais quel stigmaté, quelle flétrissure.

Les gardiens m'ont cependant assuré depuis que j'avais tort, l'un d'eux même m'expliqua un jour:

„Pourquoi cela vous effraye-t-il? on vous donne ceci en votre intérêt, c'est ce qui vous rend anonyme. Quand nous avons des banquiers parmi nos pensionnaires, ils réclament toujours cet objet avec énergie et ils s'en ornent la tête avec empressement.

— Le dimanche arriva; à l'église de saint Georges les cloches sonnaient gaîment, le ciel était très clair, et je m'imaginai la foule endimanchée en promenade dans la ville.

En ce moment le gardien heurta à ma porte et il cria. „Préparez vous pour la messe!”

— En effet je suis Chrétien. — „Mais me préparer pour la messe comment?” A tout hasard, je m'emparai de mon livre d'heures.

Je restai ainsi quelques instants, puis j'entendis qu'on ouvrait les portes... Le bruit se rapprocha et soudain la mienne s'ouvrit avec violence et mon gardien se trouva devant moi.

— „Quand il me vit debout au milieu de ma cellule il parût être saisi soudain d'une colère violente.

„Comment!” hurla-t-il. „Pas encore prêt? imbécile, je vous apprendrai, là!”

Et avant que j'eusse deviné ce qu'il allait faire, il m'appliqua, de toutes ses forces un soufflet en

plein visage. — Un soufflet qui me fit trébucher.

Cela avait été si inattendu, si violent, que j'en fus étourdi complètement, tout tourna autour de mes yeux obscurcis.

C'était la première fois, qu'un homme osait cela avec moi et j'étais à l'étroit sans défense, captif!

Je n'eus du reste pas le temps de réfléchir, car il cria encore.

— „Allons ouste, votre capuchon, votre numéro, et filez!”

— Je pris la cagoule très vite, j'y enfouissai ma tête avec volupté, masque souffleté n'a point besoin de lumière, et sous la toile je sentais quelque chose me brûler la joue. — Il devait y avoir une tâche, une tâche que rien n'effacerait plus.

— Allons ouste!”

Il me poussa dehors avec une bourrade, je courais sur les galeries, un peu plus loin un autre gardien m'attendait, il me cria „plus vite” : les dents serrées et me menaça d'un coup de pied; devant le troisième je filai plus vite en saluant comme un soldat. — Je courais sur les galeries, le long d'un chemin indiqué.

Oh! hisse.

Je trottais, le cul rentré comme un chien s'appliquant à éviter les coups de pied,

— Voilà mon petit homme comment on les dompte!

A la chapelle, on me fit entrer dans une espèce de loge, assez semblable à un cercueil dressé, ou je dus me tenir debout la tête découverte. — Je voyais l'autel, avec ses flambeaux de cuivre ; les gardiens se promenant le revolver au côté au dessus des galeries.

Il devait y avoir comme ça, trois quatre cent cercueils et dans chacun d'eux se tenait un supprimé comme moi. — Un isolé par la justice des hommes.

Je souffrais pas trop, ou plutôt je souffrais trop et alors on est à peu près insensible.

Mes pensées, — mes fameuses pensées, — ça ne tenait plus. — J'avais des larmes aux yeux, mais elles ne voulaient couler, puis cette tâche comment l'effacer.

„Hein ! être battu comme une bête, moi ! malédiction sur vous vermine humaine !

Te voilà bien ! beau chevalier, fais donc des tours pour les dames ou pour la patrie. — Pour un penseur ce n'était pas fort que d'aller se fourrer à la caserne, ce guêpier.

Oui, mais j'ai dit que j'ai toujours aimé de croire à un tas de choses. — Je ne pensais pas à la caserne, je pensais à la guerre comme elle se passe dans Homère, les romans de chevalerie et les lithographies de Raffet.

Voyez-vous ! ce sont des histoires de héros qui

m'ont fichu dedans, quand j'étais gosse je ne rêvais que de cela.

Les héros! que je connaissais tous, les plus braves et les plus grands, ceux de la légende et de l'histoire.

Tous avaient existé, et vivaient en mon esprit immobiles en un geste éternel d'audace et de beauté.

Achille au casque étincelant, à crinière flottante, debout sur son char d'airain que traînent quatre étalons blancs. Agamemnon le superbe, Ajax le bouillant Ulysse plein de ruse.

Léonidas et ses Spartiates plus beaux que des dieux, plus blancs que des filles, qui surent mourir et combattre comme des lions, Alexandre qui sut vaincre, Alexandre le blond sur le Bucéphaie cabré.

Voici les chevaliers que chantèrent les troubadours, les paladins aux épées prodigieuses, effroi des mécréants, des félons et des fées mauvaises.

Roland, neveu de Charlemagne, qui sonne de l'oliphant à Ronceveaux où la blafarde veuve le guette, Roland qui tend aux anges son gantelet, avant de rendre à dieu son âme.

Mais ils sont légion! à travers l'histoire grise des hommes, l'histoire des trafics, des petites querelles: comptes de juifs, chicane de robins, criaileries de moines et d'évêques, formules et

grattages de scribes enragés, bougres à lunettes et savants en us; — ils ont passé en un superbe cortège, laissant un geste de force, d'orgueil et de beauté; un geste si grand, qu'après les dieux, et la nature, les poètes n'ont plus chanté que celui-là. Le seul geste avec lequel l'humain sut prendre quelque chose à la mort: sa laideur.

Glorieuse folie, de Godefroid et de ses croisés. De Saint-Louis, de Gaston de Foix. Des trente et Beaumanoir. De Jehanne la pucelle aux tétins menus sous l'armure de fer. — De tous! de Don Quichotte même que Cervantes chanta.

— Eh! bien oui Don Quichotte, mon histoire n'est même pas mon histoire, c'est du plagiat, du plagiat même jusqu'aux gifles, qu'un rustre un beau jour vous colle en plein muflle.

Allons que vas-tu faire maintenant de grand qui effraye ou qui étonne les hommes? Que vas-tu faire pour effacer cela? — Sortir de ton cabanon et hurler ta colère en face de tous?

Dieu t'aidera peut-être, cet autel devant toi, sur lequel les cierges jettent une douce lueur peut t'inspirer cet espoir.

Peut-être que tantôt apparaîtra un prêtre aux cheveux d'argent, un prêtre de cette humanité chrétienne, envoyé par elle pour te consoler, pour te parler d'amour et de pardon.

Peut-être . . . .

Ce fut un gaillard bien en chair, bien nourri, qui se montra, un homme puissamment ventru et lourdement lippu.

— Le vrai prêtre de la vraie divinité qu'adore cette société qui m'enfermait, le dieu des panses plaines et des gueules satisfaites. — Un bougre effrayant comme un de ces démons mitrés qui grimacent dans les bas reliefs de quelques vieilles cathédrales.

Et il lut sa messe très vite, l'air ennuyé, comme ils prient sur le cercueil d'un miséreux qui s'en va à la fosse commune . . .

D'ailleurs tout m'effrayait, j'étais fou, ma joue brûlait; je me sentais mourir . . .

— Je me souviens qu'on me transporta.

Quand je revins à moi, car je m'étais évanoui, j'étais dans ma cellule, couché dans mon lit et seul.

Ma joue me brûlait toujours, seulement je n'étais plus dans cet état d'affolement, ou d'insensibilité qui me faisait divaguer. — Je pensais : cet homme m'a frappé, une injure pareille ne se lave que dans le sang. — Un moment je me disais que cette idée là, ressemblait à une tirade de mélodrame et quand je me moque ainsi de moi même, c'est que j'ai l'esprit aiguisé. — En ce moment il l'était comme le tranchant d'un coutelas.

Un homme se promène sur la terre, et il pourrait dire: „Moi j'ai giflé celui-là.”

Jamais! quand je serai libre, j'irai l'attendre avec mon fusil et je l'abattraï comme une malebête.

— Mais ma joue brûlait et cela me semblait long de devoir attendre.

— Alors je trouvai mieux.

Je résolus de faire, à la tombée du soir, un mannequin avec mes vêtements, en les bourrant de draps de lit et de le suspendre aux barreaux de ma cellule.

Moi-même je me placerais dans un coin, celui que la porte couvre quand elle est ouverte, en m'armant de ma gamelle d'étain. — J'espérais que le gardien en voyant le pendu par le judas, entrerait sans se retourner; je pouvais alors lui sauter dessus par derrière, et voilà!

— Je le voyais par terre avec un grand trou dans la tête.

J'y pensais encore lorsqu'il entra lui-même doucement.

Il avait vu mes yeux ouverts, je ne pus faire semblant de dormir, je me contentai de rester immobile en regardant le plafond.

Il resta un moment silencieux, ferma mon vasis-tas, sembla hésiter puis il s'approcha de mon lit.

— „Allez-vous mieux?” demanda-t-il doucement.

— J'affirmais de la tête.

— N'avez-vous jamais été en prison autrefois ?”

— je fis „non” la bouche toujours fermée.

— Non ! vraiment, il fallait me le dire, j'ai vu après que vous étiez si jeune. — Il ne faut pas vous attirer cela ainsi, j'ai été un peu vif, mais je ne suis pas méchant ; nous avons quelquefois de si mauvais bougres ici qu'on devient dur, c'est qu'il faut . . .”

Alors je le regardai. D'abord ses mains, de misérables mains lourdes et carrées, de misérables mains de manant destinées à jamais aux misérables besognes. — Puis je vis son visage, je ne l'avais jamais bien regardé auparavant, et c'était un triste visage de pandour, avec un front très bas, des formes grossières, une tête en harmonie avec les mains ; une tête de pauvre être, destiné à n'être toujours qu'un pauvre géolier, un triste bourreau, comme le crapeaud est destiné à semer pendant toute sa vie, ses pustules et son venin sur les routes.

— Il ne faut pas haïr les hommes ceux-là moins que les autres ! — Ce fut ma pensée du moment, puis je tournai la tête vers le mur, et mes larmes s'échappèrent.

Comme il voyait que je pleurais très fort, il me laissa seul.

FIN.





